BnF Gallica

La Chaumière de Marthe, par Mme Céline Fallet

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

BnF Gallica

Fallet, Céline. La Chaumière de Marthe, par Mme Céline Fallet. 1851.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

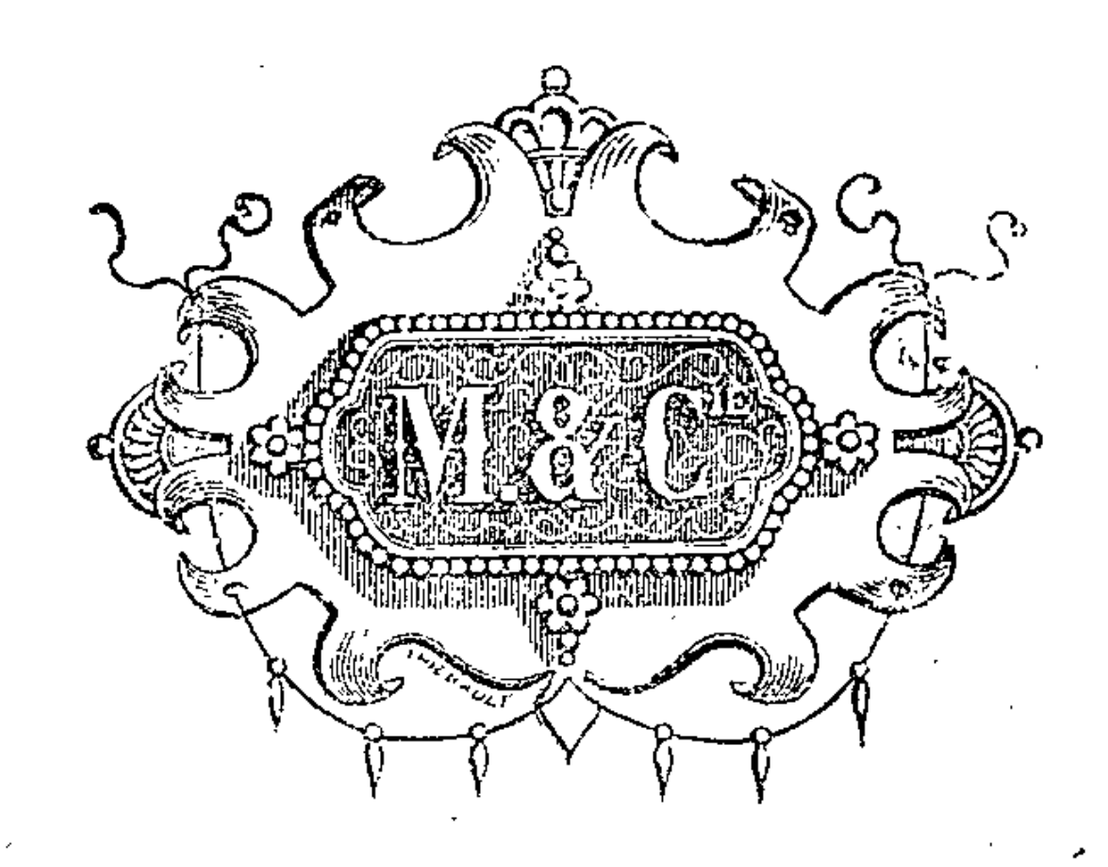
Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

LA

CHAUMIÈRE

DE MARTHE

PAR MADAME CÉLINE FALLET



ROUEN

MÉGARD ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

Grand'Rue, 156, et rue du Petit-Puits, 21

BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

347

33553

4°

Hadamard del. *A. Varin sc.*

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

C'est une longue histoire, enfants, que je veux vous conter, c'est la mienne, c'est la vôtre que vous ne connaissez pas.

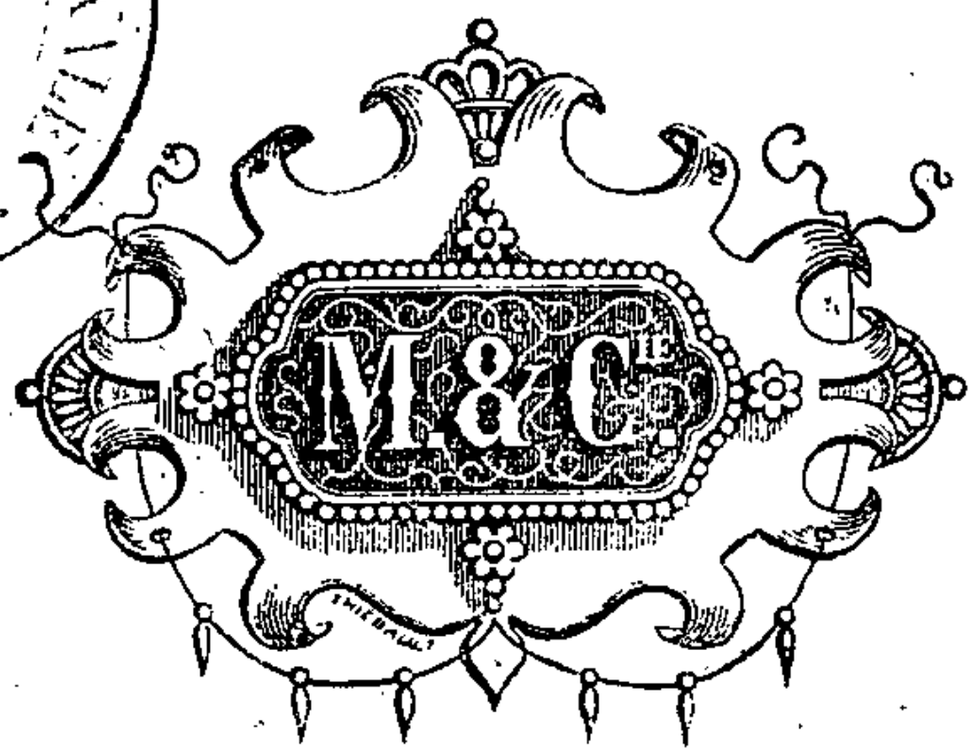
LA

CHAUMIÈRE

DE MARTHE

PAR MADAME CÉLINE FALLET

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS



ROUEN

MÉGARD ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

Grand'Rue, 156, et rue du Petit-Puits, 21

83159

Propriété des Éditeurs,

Mégard & Cie

Avis des Editeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout-à-fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable

lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Toute observation à cet égard peut être adressée aux Éditeurs sans hésitation. Ils la regarderont comme un bienfait non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour la classe si intéressante de lecteurs à laquelle ils s'adressent.

LA CHAUMIÈRE DE MARTHE.

CHAPITRE Ier.

Il était à peine quatre heures du matin lorsque Marie, après avoir fait pieusement sa prière, descendit de sa petite chambre et parvint à sortir sans être entendue de la maisonnette où dormaient son frère et sa vieille mère. Cette maisonnette était bâtie tout au bord d'un joli ruisseau, comme pour y mirer sa façade blanche le long de laquelle cou-

raient les larges feuilles et les grappes demi-mûres de deux superbes chasselas.

Tout l'extérieur de cette petite habitation respirait l'ordre et l'aisance. Un léger pont de bois conduisait au potager, qu'une main avare n'avait pas distribué ; car autour des vastes carreaux réservés à une utile culture, s'épanouissait, dans des plates-bandes bordées de buis, une riante ceinture de fleurs.

Plus loin, et défendu par une haie vive, s'étendait un verger où des arbres en plein rapport offraient un agréable ombrage. Trois belles vaches, au poil luisant, y paissaient, tout humide encore de rosée, l'herbe fine et haute qui devait fournir à la ménagère un lait exquis et abondant.

On était au mois d'août 1811. Le soleil n'avait pas encore paru ; mais le ciel était sans nuages, et dans la prévision d'une chaude journée, on respirait avec délices l'air vif et pur du matin. Les plantes, fanées la veille, relevaient gracieusement leurs tiges, et tout semblait avoir reçu de la fraîcheur de la nuit une sève et une force nouvelles.

La jeune fille qui s'était échappée de la maison

traversa le jardin, jeta, sans s'y arrêter, un coup d'œil aux richesses de son parterre, entra dans le verger, flatta de la main une génisse noire qui vint à elle et s'éloigna à grands pas, non sans se retourner plus d'une fois pour savoir si aucun œil curieux ne se montrait au coin des rideaux de calicot blanc dont les fenêtres étaient garnies.

Marie était vêtue d'une jupe rouge et d'un corset bleu ; une coiffe de paille couvrait sa tête ; un large tablier, un mouchoir de mousseline blanche dont les plis étaient retenus derrière par une épingle, et une croix d'or suspendue à un cordon noir serré au cou par un cœur d'or, complétaient son costume de paysanne lorraine. Elle avait au bras un lourd panier ; mais elle marchait gaiement et aussi vite que possible ; car elle avait une longue course à faire. Elle allait porter à la ville voisine le beurre et les œufs de la semaine.

C'était la première fois qu'elle faisait seule ce voyage ; sa mère était souffrante, et Marie, sûre de ne pas obtenir la permission de lui épargner cette fatigue, était sortie sans lui rien dire. Ravie de

n'avoir été ni devinée ni surprise, elle souriait malicieusement et, faisant du doigt un geste de menace, elle disait tout bas : « Je vous tromperai souvent ainsi, ma mère... A moi maintenant le travail, à vous le repos... Je commence aujourd'hui ma dix-huitième année ; je ne veux plus être une enfant qu'on soigne et qu'on ménage. Je serais bien ingrate si je ne cherchais pas à me rendre utile. Aussi c'est convenu, Pierre prendra ma défense, et nous saurons bien forcer notre mère à se laisser servir enfin. »

Il était facile de voir que celle qui parlait ainsi n'avait pas encore fait l'essai de la vie dure et laborieuse des campagnes.

Si un étranger la voyait, un dimanche, rejoindre, au sortir de la messe, le groupe joyeux des jeunes filles du village, il était frappé de la pureté de ses traits, du charme ingénu de sa physionomie, de l'éclat et de la douceur de ses grands yeux bleus, et rarement il manquait de s'informer du nom de cette enfant. S'il s'adressait à une jeune fille échappée de la ronde folâtre, ou à l'un des

jeunes garçons réunis sur la place pour jouer aux barres ou s'essayer au tir, on lui répondait : « C'est Marie la belle. » Mais si, pour ne pas troubler la bruyante gaieté villageoise, il allait interroger un vieillard réchauffant au soleil ses membres engourdis, ou un enfant pauvre et malade, regardant, les yeux humides de larmes, les jeux auxquels il ne pouvait prendre part, on lui disait : « C'est Marie la bonne !.... » S'il ne s'en tenait pas à cette première question, les renseignements qu'il obtenait ensuite étaient peu satisfaisants pour sa curiosité.

Marie avait dix ans quand sa mère vint se fixer au hameau avec un petit garçon de douze ans qu'on nommait Pierre ; tous trois savaient l'allemand ; mais on les croyait français. Voilà tout ce qu'on savait d'eux. La mère Marthe avait gardé sur le reste un silence obstiné ; mais elle était si respectable et d'ailleurs si bonne, si obligeante pour tous, que les malignes suppositions, mal plus grand et plus répandu dans les campagnes qu'il n'est possible de le croire, n'avaient pas osé l'attaquer. Quelques commères avaient bien parfois blâ-

mé la manière dont elle élevait ses enfants; elle voulait en faire, disait-on, un monsieur et une demoiselle, termes injurieux dans un village de la Lorraine surtout; car nulle part le paysan n'est plus laborieux et plus infatigable; mais Pierre et Marie s'étaient toujours montrés si simples et si peu désireux de s'élever au-dessus des autres, qu'on avait fini par leur pardonner de vivre plus heureux, et même par les aimer et les louer, chose rare dans le cercle étroit d'un hameau où s'agitent presque toujours une multitude de petites haines et d'incessantes jalousies.

Nul souci n'avait donc encore attristé l'âme de Marie; tous ses jours s'étaient écoulés calmes et sereins, remplis par l'amour de la bonne Marthe, l'amitié de Pierre, et partagés entre l'étude, les soins du ménage et la culture de ses fleurs chéries. Le vénérable curé de la paroisse s'était chargé de son éducation et de celle de son frère; il formait leurs cœurs avec un soin tout paternel : il leur apprenait à admirer Dieu dans ses œuvres, à l'aimer dans tous les hommes, à ne chercher le bon-

heur que dans la solitude où ils vivaient. Il parlait souvent des grandeurs d'ici-bas comme de songes menteurs, de vaine fumée dont il ne reste point de trace; mais si Marie était docile, Pierre, depuis quelque temps, ne comprenait plus ces leçons; son âme ardente s'élançait vers un monde inconnu; il rêvait fortune, plaisir et gloire surtout. Il partageait toutefois cette ambition naissante avec beaucoup des jeunes gens de son âge; car en aucun temps une imagination de dix-huit ans ne dut plus facilement s'enflammer qu'à cette brillante époque du règne de Napoléon. L'Europe tremblait devant le grand homme qui avait donné des trônes à ses frères, des titres à ses généraux, et des croix, des éloges ou des grades à tous ses braves.

Marthe souriait à l'enthousiasme de Pierre, et sa tendresse n'en paraissait point alarmée. Il n'en était pas de même de Marie: elle tremblait à la pensée des dangers qui menaceraient son frère s'il était appelé sous les drapeaux; et cependant, d'un moment à l'autre, ce malheur devait arriver. L'Empereur levait sans cesse de nouvelles troupes,

et le jour même où commence cette histoire, comme Marie approchait de la ville, elle en vit sortir un grand nombre de conscrits, partant pour les régiments qui leur étaient assignés. Presque tous riaient et chantaient ; mais on devinait qu'au fond de leurs cœurs, il y avait des larmes qui répondaient à celles de leurs pauvres mères. Ce spectacle frappa douloureusement la jeune fille ; il réveilla, plus vives et plus cruelles, les craintes qu'elle avait déjà ressenties. « Pierre aura bientôt dix-neuf ans, se dit-elle ; il faudra peut-être qu'il parte : alors plus de joie, plus de bonheur sous notre toit... » Toute préoccupée de sombres idées, elle se hâta de terminer ses affaires à la ville, et de reprendre le chemin de la chaumière. Elle ne voulait pas s'arrêter qu'elle n'eût revu son frère ; l'émotion qui l'avait saisie avait été si forte, qu'elle en venait presque à se persuader que Pierre aussi avait reçu l'ordre de quitter le village, et qu'on ne l'avait laissée s'éloigner le matin, elle, enfant rieuse, mais sensible, que pour ne pas la rendre témoin d'un triste départ.

Elle dévorait du regard la route poudreuse qui s'étendait devant elle en longs replis, et, sans prendre garde à la sueur qui baignait son front, sans même songer à s'abriter contre le soleil sous les grands arbres qui, de distance en distance, donnaient un peu d'ombre au piéton fatigué, elle courait comme si elle eût été poursuivie, lorsqu'elle s'entendit appeler par une voix bien connue. Elle s'arrêta et vit sortir d'un bouquet du bois voisin Marthe et Pierre qui l'attendaient. Elle rit alors de ses frayeurs, répara de son mieux, en un instant, le désordre de sa toilette, passa son mouchoir blanc sur son visage, et, s'efforçant de paraître calme et gaie, elle s'avança en souriant.

Marthe commença par gronder, puis, comme toutes les mères, elle pardonna, embrassa sa fille, et lui reprocha, par de douces paroles, ce qu'elle nommait désobéissance, pendant que ses caresses remerciaient Marie de ce qu'elle savait être une preuve de tendresse.

En rentrant à la maisonnette, elle lui fit boire un verre de lait frais, prépara pour ses pieds

meurtris un bain salutaire, et la conduisit ensuite à sa jolie chambre de jeune fille. Tout y avait pris un air de fête; deux belles gravures, encadrées dans des baguettes de noyer, avaient été achetées la veille et posées en l'absence de Marie; elles représentaient, l'une la Vierge et l'enfant divin, l'autre, un saint Pierre à barbe vénérable; un métier à broder, neuf et brillant, était placé sur la commode; enfin, entre deux vases de fleurs fraîchement écloses, on voyait sur la table un coffret de bois blanc, sans cadenas ni serrure. Après avoir donné un libre essor à sa joie enfantine, Marie voulut ouvrir le petit coffre, qui, tout d'abord, avait attiré ses regards. Marthe l'en empêcha et, la pressant sur son cœur, elle lui dit : « Voilà la seizième fois, ma fille, qu'à pareil jour ta vieille mère te bénit et remercie Dieu de ta tendresse; mais celui-ci va devenir solennel pour vous deux, mes enfants; il fera époque dans votre vie; puisse-t-il la rendre heureuse !... »

Les jeunes gens étonnés voulaient parler; mais toute question s'arrêta sur leurs lèvres, tant Marthe paraissait émue.

Elle prit place dans son grand fauteuil, couvert de serge verte ; Marie avança sous ses pieds un tabouret et s'y assit, posant sa tête sur les genoux de la bonne vieille, pendant que Pierre, attachant sur elle un regard moitié curieux, moitié inquiet, lui disait : — « Parlez, mère, nous écoutons.

— C'est une longue histoire, enfants, que je veux vous conter ; c'est la mienne, c'est la vôtre, que vous ne connaissez point.

« Privée des caresses de ma mère, qui mourut lorsque j'étais encore au berceau, je trouvai asile et protection dans la noble maison du comte de Neuville. Plus tard, comme j'annonçais quelques dispositions, il me plaça dans un couvent, où je reçus une éducation supérieure à celle qu'on donnait aux jeunes filles de ma condition ; j'en sortis à dix-huit ans, et je devins la compagne et l'amie de la fille de mon bienfaiteur.

« La noble demoiselle mourut fort jeune, laissant son père à un profond chagrin. Le comte était depuis longtemps veuf ; tant que son enfant lui était restée, il n'avait pas songé à contracter

d'autres nœuds ; mais après cette perte cruelle, cédant aux sollicitations de ses amis, il épousa une jeune châtelaine, aussi vertueuse que belle, qui lui donna bientôt un fils. Vers le même temps, le comte me maria à son intendant. J'avais trente-cinq ans et je ne demandais à Dieu qu'une grâce : c'était d'avoir un enfant sur lequel je pusse verser toute l'affection de mon cœur ; mon mari, jouissant de la confiance de son maître, voyageait dans les différents domaines du comte, et moi je restais seule dans une modeste maison du village ; car j'avais quitté le château depuis la mort de celle que j'avais tant pleurée.

« Mon vœu de tous les instants fut enfin exaucé. Après huit années d'attente, je devins mère et je donnai à ma fille le nom de Marie, en la plaçant sous la protection de cette divine reine des cieux.

« Mes journées s'écoulèrent alors sereines et rapides ; n'avais-je pas là mon enfant ? Son sourire séchait les larmes que m'arrachait souvent encore l'absence de son père. Lui aussi était fier de sa fille, qu'il revoyait plus gracieuse et plus intelligente chaque fois qu'il revenait au foyer. Il la ché-

rissait; mais il y avait dans son cœur un sentiment qui dominait tous les autres: c'était sa fidélité, son dévoûment au comte et à sa famille. Pour les rendre heureux, il eût offert sans regret sa vie; pour sauver la leur, il eût sacrifié celle de sa femme et de son enfant. Et, dans ce temps, un serviteur dévoué était plus précieux qu'une grande fortune. La révolution venait d'éclater. Vous n'avez pas vu, mes enfants, cette horrible époque de sang et de fureur. Les Français étaient devenus des barbares qui s'entr'égorgeaient; les prêtres fuyaient; les nobles et les puissants, objet de la haine et de l'envie d'une populace exaspérée, étaient proscrits, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves et impitoyablement mis à mort; les châteaux étaient pillés et réduits en cendres.

« Les mères, séparées de leurs enfants, les appelaient en vain, et, plus d'une fois, ces innocentes créatures tombèrent victimes d'une rage insensée. Je ne craignais rien pour moi ni pour ma petite Marie, et, profondément touchée du malheur de ceux qui étaient nés riches et nobles, je

rendais grâces au Ciel de mon obscurité. Mais, hélas! la mort entra aussi sous mon pauvre toit ; non la mort sanglante qui se montrait partout, mais celle que précède la maladie. Ma fille fut atteinte d'une fièvre violente. Je ne vous dirai pas mes angoisses, mes prières, ma profonde douleur. Depuis huit jours je pleurais près de son berceau ; mais, le soir du 3 août 1793, mon malheur était au comble ; ma pauvre enfant se tordait dans les convulsions de l'agonie, et je ne pouvais pas mourir avec elle!.. Tout-à-coup d'affreuses clameurs retentissent, et bientôt la lueur d'un vaste incendie éclaire le dernier soupir de mon enfant. Le château brûlait : une troupe forcenée, après l'avoir dévasté, se précipitait dans l'église, dont elle se partageait les dépouilles, sans songer au sacrilége dont Dieu lui demanderait compte un jour. Abîmée dans ma douleur, je n'entendais rien, je ne voyais que le visage décoloré de Marie. Je la pris dans mes bras, et, toute délirante, je la parai de ses plus beaux habits, je la replaçai sur son lit, que je couvris de jouets ; je chantai pour rappeler le sourire sur ses

lèvres, elles restèrent violettes et glacées sous les baisers brûlants dont je les couvris ensuite. Alors seulement le sentiment me revint ; des pleurs abondants me soulagèrent, et je pus placer près du berceau le crucifix, le cierge et le buis bénit. Cette clarté funèbre fut votre salut, mes enfants. Pendant qu'agenouillée devant l'image sainte, je demandais à Dieu la mort, on frappa de nouveau, et une suppliante voix de femme s'écria :

— Ouvrez, au nom de Dieu ; par pitié, ouvrez !...

— Ah ! vous êtes femme, vous êtes mère peut-être ! m'écriai-je ; venez pleurer avec moi !

« Et je courus ouvrir la fenêtre.

— Vous pleurez un enfant ? me dit un homme enveloppé d'un long manteau ; la Providence vous en envoie deux.

« Une jeune femme, couverte d'habits d'homme, se montra alors, et, joignant les mains, elle ajouta :

« Soyez la mère de mon fils !...

— Silence, madame la marquise, et partons ! reprit celui qui avait parlé le premier.

« Et il entraîna la malheureuse mère, qui ne

pouvait s'éloigner de son enfant. Deux petites têtes roses et souriantes étaient là, sur l'appui intérieur de la croisée, et moi je les considérais avec stupeur; car la douleur avait tellement troublé mes idées, que je ne pouvais me rendre compte de ce qui venait de se passer. Mais, un grand bruit de voix et de pas se faisant entendre, je refermai la fenêtre par un mouvement instinctif. Une belle petite fille de six mois à peine me tendit les bras; je l'appelai Marie, et toute la nuit je doutai de mon malheur; je crus que Dieu, touché de mon désespoir, m'avait rendu mon enfant...

« Et je ne me trompais pas; car cette petite fille, c'était toi, ma bien-aimée! ajouta la bonne Marthe, en embrassant Marie dont les larmes coulaient sur ses mains ridées, et qui répétait avec une profonde douleur, ce qui d'abord avait été le cri de la surprise :

« Vous n'êtes pas ma mère!...

Pierre tout tremblant s'écriait avec anxiété :

« Je ne suis pas votre enfant!... Qui donc est ma mère?

— Je ne puis te le dire, mon fils, reprit la bonne vieille en étreignant de ses mains et couvrant de ses baisers le front brûlant du jeune homme; car j'ignore son nom. Je ne voulais pas quitter le pays, où j'espérais recevoir des détails sur les événements de cette nuit désastreuse; mais je ne pus attendre longtemps. Un mouchoir de poche armorié, perdu sans doute par la marquise, fut trouvé sous ma fenêtre; on me soupçonna d'avoir donné asile aux proscrits, pour lesquels d'ailleurs mon attachement était connu. Une nuit, pour échapper au danger de vous voir enlever de mes bras, je partis avec vous, après avoir chargé une amie sûre de m'informer de tout ce qu'il m'importait de savoir, et je me réfugiai en Allemagne, où je savais que le comte avait le projet d'émigrer. J'appris, le lendemain du jour où je vous reçus, que le peuple avait trouvé le château désert. J'attendis en vain des renseignements plus complets, aucun des membres de la famille de Neuville, aucun de ses vieux serviteurs n'a reparu dans le pays où elle était autrefois si puissante. »

Les deux enfants accablaient Marthe des témoignages de leur tendresse et lui juraient une éternelle reconnaissance. La bonne vieille pleurait avec eux et leur prodiguait les noms les plus doux. Elle comprenait que l'avenir d'espérance qu'elle venait d'ouvrir devant eux ne valait pas les joies filiales qu'elle leur enlevait. Elle n'avait gardé si longtemps ce secret que parce qu'elle s'était dit qu'il est plus doux de vivre heureux de l'amour d'une paysanne qu'on croit sa mère, que d'appartenir à une noble dame qu'on n'a jamais vue et qui peut-être n'existe plus. Mais le moment de parler était enfin arrivé; Marthe ne devait pas souffrir que Pierre passât de précieuses années dans le repos, pendant qu'il pouvait acquérir la gloire, et peut-être retrouver le nom de ses ancêtres. Aussi c'était comme l'accomplissement d'un pénible devoir qu'elle s'était imposé la révélation du passé, révélation qui, elle le savait, ne pouvait que changer la position, jusque-là si digne d'envie, de la petite famille.

Dire ce qui se passa dans l'esprit et dans le

cœur des deux jeunes gens serait impossible. L'affliction domina chez Marie tout autre sentiment. Elle se voyait désormais seule au monde, n'ayant pour l'aimer qu'une femme qu'elle chérissait, il est vrai, mais que la pitié seule avait attaché à son sort; car, elle n'en doutait pas, sa véritable mère était morte. C'était un serviteur qui l'avait remise aux mains de sa protectrice, et une mère, disait-elle, n'abandonne pas ainsi son enfant; ou, si elle y est forcée, elle ne reste pas pendant dix-sept ans sans venir, au péril même de ses jours, réclamer un si précieux dépôt.

Pierre n'avait pas fait d'aussi tristes réflexions : un beau nom, une grande fortune, une carrière de gloire avaient en un instant passé devant ses yeux, qui s'étaient ensuite arrêtés sur un digne et beau vieillard, qu'il appelait son père; sur une noble et douce femme qu'avec un bonheur tout nouveau il nommait sa mère. Et se reprochant aussitôt cette pensée comme une ingratitude, il embrassait Marthe et la suppliait de l'aimer toujours.

Après avoir laissé à l'émotion commune le temps de se calmer, la bonne vieille, s'approchant de la table, y prit le coffret, auquel personne ne pensait plus, l'ouvrit et en tira une longue bourse de soie rouge brodée d'or, qu'elle remit à Pierre.

« Tiens mon fils, dit-elle, cet objet t'appartient; il ne porte ni chiffre ni armoiries; mais la Providence est grande, elle viendra à ton aide et te fera retrouver tes parents.

« Toi, ma fille, prends ce médaillon. Il renferme une boucle de cheveux, que j'ai reconnus pour être ceux de ta mère; car je l'ai vue souvent te bercer dans ses bras, ou te tenir endormie sur son sein. Qu'elle t'aimait, ma fille! que de rêves de bonheur elle faisait déjà pour toi, et qu'elle dut souffrir en te quittant!...

— Vous avez connu ma mère; ah! parlez-moi d'elle; que je puisse la chérir et la révérer d'après vos souvenirs, dit Marie.

— Ta mère était la bonté même : partout où il y avait des pleurs à sécher, des infortunes à secourir, on la voyait apparaître; c'était la comtesse de

Neuville, la jeune épouse de mon noble bienfaiteur. Bien différents de beaucoup de seigneurs dont le luxe insultait à la misère du peuple, et dont l'orgueil le révoltait, ceux à qui tu dois le jour ne se croyaient élevés au-dessus des autres que pour leur faire du bien. — Aussi, quand la révolution éclata, et qu'on leur conseilla de fuir, ils s'y refusèrent, sûrs qu'ils étaient de l'affection de leurs vassaux; mais la caste privilégiée fut frappée tout entière, et le juste partagea le châtiment du coupable. Des ennemis se levèrent contre ceux qui n'avaient jamais fait que le bien : ils mirent l'ingratitude et allumèrent la fureur au cœur des paysans, et ce fut au milieu de terribles dangers que le comte et la comtesse parvinrent à se sauver avec leur fils âgé de dix ans. Trop jeune et trop faible pour supporter les fatigues d'une fuite précipitée, tu fus remise à mes soins. Sans doute, tes parents espéraient te réunir promptement à eux; mais qui peut lutter contre les décrets du Ciel?... »

Marie écoutait dans un religieux silence le récit de la bonne vieille; Pierre, les yeux fixes, les

traits altérés, se contenait pour ne pas l'interrompre; enfin, il s'écria :

« Mais je ne suis donc pas le frère de Marie?...

—Non, mon enfant : le comte n'avait qu'un fils, Henri, vicomte de Beauval; il avait dix ans, et, je te l'ai dit, tu parlais à peine quand je te recueillis. En vain je voulus savoir ton nom, celui de tes parents; tu me répondais en répétant le dernier mot que j'articulais. Tu disais souvent et de toi-même : Papa, maman, Pierre. Je te donnai ce nom, que je supposai être le tien. Les démarches que je fis pour connaître ta famille n'eurent aucun résultat; j'appris seulement que le comte avait donné, depuis quelques jours, asile à plusieurs de ses amis, en attendant qu'il pût leur procurer une retraite plus sûre. Pendant longtemps je conservai l'espoir de recevoir des nouvelles de vos deux familles; j'écrivis souvent à l'amie que j'avais mise de moitié dans mon secret, je lus chaque jour la liste fatale des nobles têtes tombées sous la hache, j'interrogeai tout le monde, j'écoutai, j'examinai tout avec une minutieuse attention; dix

ans s'écoulèrent ainsi, et je revins en France. Plus tard je me présentai à M. de F..., ancien ami du comte, et maintenant en faveur auprès de Napoléon ; il me dit que tout espoir d'obtenir quelque nouvelle des émigrés n'était pas encore perdu, et s'engagea à m'écrire s'il apprenait leur sort. Cette dernière lettre date de dix-huit mois. J'ai su par ma fidèle correspondance que les biens du comte avaient été achetés et morcelés par un homme qu'on était loin de croire riche ; mais elle n'a pu me dire un mot de tous ceux dont il m'eût été si précieux de retrouver la trace. Je me suis alors fixée avec vous dans ce riant pays, où nous avons vécu paisibles et ignorés. Et depuis, je n'ai eu qu'un désir, je n'ai formé qu'un vœu, celui de parvenir à vous rendre le brillant avenir que vous avez perdu. — Pour vous j'ai imposé silence à mon amour même ; car il frémit à la pensée de vous voir me quitter un jour, moi, pauvre femme, qui n'ai trouvé de consolation et de bonheur que dans votre tendresse, moi qui ne pourrais vivre sans vous...

« Et maintenant mes enfants bien-aimés, celle qui fut pendant seize ans votre seule mère, vous bénit du fond de son âme et vous consacre le peu de jours que Dieu lui destine encore. »

Les deux jeunes gens s'étaient inclinés ; ils commençaient une autre vie, et cette bénédiction de la femme vénérable qui avait été leur seul appui sur la terre, qui avait tout oublié pour eux, leur était chère ; ils étaient sûrs qu'elle leur porterait bonheur. Tous deux se relevèrent plus calmes et plus forts, tous deux avaient pris leur résolution. Pierre chercherait partout sa famille, Marie resterait auprès de Marthe, soignerait sa vieillesse et tâcherait de vivre heureuse de sa maternelle tendresse, si le Ciel ne lui rendait pas d'autres parents. Pierre avait foi en l'avenir, Marie pleurait le passé.

« Tu le vois, lui dit-elle, nous perdons tout en un jour : tu n'as plus de sœur, nous n'avons plus de mère !

— Et qu'importe que nous devions ces titres à la nature, ou que notre cœur les ait choisis ? ré-

pondit vivement le jeune homme. Marie, je serai toujours ton frère, ton protecteur et ton ami. Nous n'avons rien perdu et nous pouvons espérer beaucoup; cesse donc de t'affliger, petite sœur; je parcourrai toute la terre, s'il le faut, et je retrouverai non seulement ma famille, mais la tienne. »

Et les nuages amassés sur son front se dissipèrent promptement à l'idée de nombreux voyages, d'étranges aventures, de merveilleux hasards, que, d'après les calculs de sa jeune imagination, la réunion de tout ce qui peut donner le bonheur devait venir couronner. Dès le lendemain il voulait partir; Marthe parvint, après de longs efforts, à lui persuader qu'il était plus sage de s'adresser encore à l'ami qui avait promis de s'intéresser à eux, mais que trop d'occupations avaient peut-être distrait de ce soin. Il était permis de supposer que, n'ayant pas voulu profiter de la permission de rentrer en France, les émigrés étaient restés avec les princes sur la terre étrangère, et force fut à Pierre d'attendre si quelque renseignement viendrait guider ses recherches.

Six mois s'écoulèrent ainsi. Rien ne paraissait avoir changé dans la maisonnette; pourtant bien des regrets et des soucis y étaient entrés depuis le jour où Marthe avait appris aux deux orphelins qu'elle n'était pas leur mère. La lettre adressée à M. de F... était restée sans réponse, et Pierre attendait impatiemment qu'il lui fût permis de partir. Le bon curé s'efforçait de modérer son ardeur et, dans de touchantes remontrances, l'exhortait à se soumettre, quoi qu'il pût arriver, à la volonté de Dieu. — « C'est là, mon fils, lui disait-il, le grand secret du bonheur de ce monde. Celui qui croit que tout, ici-bas, est réglé par une sage et bienfaisante Providence, attend qu'il plaise au Seigneur de le visiter et de le consoler. Cette espérance le soutient, et si Dieu, touché de sa confiance et de sa résignation, ne l'en récompense pas dès cette vie, il lui donne en l'autre une gloire et une joie infinies. »

Mais, tout en lui donnant ces vertueux conseils, le sage vieillard, comprenant l'inquiète impatience du jeune homme, fixa lui-même l'époque à laquelle

Pierre quitterait l'asile de Marthe pour se mettre à la recherche de sa famille. Quelques semaines l'en séparaient à peine quand un ordre de l'empereur, qui levait en masse les jeunes gens en état de porter les armes, vint faire de Pierre un soldat.

« Tout est bien ainsi, mon enfant, dit le digne curé. Je n'osais pas vous faire connaître quelle est depuis longtemps mon opinion au sujet des parents que vous regrettez; mais aujourd'hui je puis vous dire : Peut-être ne retrouverez-vous jamais leur trace. Cherchez donc, mon fils, à vous faire un nom honorable si vous ne devez pas porter celui qu'ils ont illustré.

— Mais Marie, dit Pierre, j'avais promis de lui rendre aussi sa famille.

— Pars sans inquiétude sur elle, mon fils, répondit Marthe, présente à cet entretien; ma tendresse et la tienne ont suffi longtemps à son bonheur; je la consolerai de ton absence, et je l'aiderai à attendre que, libre enfin, tu puisses remplir ta promesse.

— Si mes efforts sont vains, reprit Pierre, et

que, fidèle à suivre les conseils de notre digne ami, j'aie réussi à me faire un nom honorable, ce sera à Marie que je l'offrirai, si vous y consentez, ma bonne mère. » Pour toute réponse, Marthe tendit les bras à Pierre et le pressa contre son cœur, et le bon curé dit :

« Puissions-nous voir ce jour-là, mon fils; car vous réalisez en ce moment le vœu le plus cher qu'ait formé la vertueuse femme qui vous a servi de mère. Marie est la meilleure et la plus pieuse des filles du village, tâchez de vous rendre digne d'elle. »

Pierre le promit, et le soir même, Marie, que Marthe avait consultée, donnait, en présence du digne curé, son assentiment à ce projet.

L'heure du départ fut bien triste. Marie remit à Pierre une croix d'or qu'elle portait depuis son enfance, et reçut en échange un anneau d'argent bénit, qui avait servi d'alliance à Marthe et que la bonne vieille avait donné à Pierre pour qu'il la lui offrît.

CHAPITRE II.

Au nombre des jeunes conscrits était Louis, l'un des meilleurs amis de Pierre, et l'un des plus riches garçons du hameau. Plein d'estime pour les rares qualités que chacun admirait en Marie, il l'avait demandée à sa mère ; mais Marthe, qui ne se croyait pas le droit de disposer du sort de sa fille adoptive avant d'avoir reconnu que cette chère enfant n'avait pas d'autre mère, avait engagé Louis à ne pas songer à ce mariage. Pierre se réjouit, après avoir quitté sa mère et sa sœur, d'avoir pour compagnon ce bon et brave Louis,

avec lequel il pourrait au moins parler de son pays et de sa famille.

Le régiment dans lequel on les incorpora était destiné à rejoindre l'armée qui, marchant contre la Russie, se disposait à passer le Niémen.

Quand la première douleur de Pierre fut passée, le goût qu'il avait pour la carrière des armes se réveilla plus vif que jamais, et plus que jamais aussi il brûla du désir de se distinguer et de conquérir, par ses exploits, pour le partager avec Marie, un nom illustre, si le malheur des temps lui avait ravi sans retour celui qu'il aurait continué de porter avec honneur. Enthousiaste du génie de Napoléon, il voulait parer son front de quelques-uns des rayons de ce brillant soleil. Il avait toutes les qualités d'un excellent soldat : bravoure, dévouement, sangfroid et résolution. Il était instruit et fort, plein d'activité et de soumission. Sa figure noble et grave, son œil intelligent et fier frappèrent l'empereur, qui savait bien juger les hommes.

—Quel âge avez-vous ? lui dit-il dans une revue.

— Sire, répondit Pierre, je n'ai rien fait encore pour le service de Votre Majesté.

— Eh bien! jeune homme, signalez-vous, les occasions ne vous manqueront pas! » ajouta Napoléon avec bienveillance.

Pierre s'inclina et sentit battre son cœur. Dès lors il plaça dans son âme, auprès de l'image de sa mère et de sa sœur, celle du grand homme qui venait de lui prédire la gloire. Pour lui, cette seconde image devint la personnification de tout ce qui est beau, noble et grand; c'était la voix de l'honneur et du devoir : elle guidait ses actions, réglait ses désirs et dominait en souveraine, tandis que le touchant souvenir des êtres chéris qui l'attendaient au foyer lui souriait, le consolait et charmait les instants de son repos. Tout l'appareil des combats, les brillants uniformes, la musique guerrière, l'artillerie formidable plaisaient à Pierre, enflammaient son ardeur et lui faisaient désirer l'instant où il pourrait prendre sa part des dangers et de la victoire. L'ambition le berçait de ses flatteuses es-

pérances ; aussi Pierre était moins triste que sa vieille mère et sa sœur, dont la seule consolation était de parler de lui. Depuis un mois déjà, Marie parcourait seule le jardin, le verger, le petit champ voisin de la chaumière ; elle était bien triste, et la seule consolation qu'elle pût trouver était de remplir la promesse faite à Pierre la veille de son départ : elle priait pour lui avec toute la ferveur dont elle était capable. Cependant le sourire reparut sur ses lèvres et sur celles de Marthe quand une lettre de Pierre arriva : il était heureux, il avait foi en l'avenir ; et l'on sentait si bien qu'il était sincère, que ses paroles rendirent paix et confiance à sa famille. Marie reprit gaiement ses occupations ordinaires et entoura de soins assidus la bonne mère que Pierre lui recommandait.

Quatre mois se passèrent. Pierre écrivait de temps en temps, il faisait rapidement son chemin : après s'être distingué dans plusieurs occasions, il avait obtenu le grade de capitaine et la croix des braves. La guerre, disait-il, ne devait pas être longue, et bientôt il reverrait la France.

Doux espoir, hélas ! trop tôt déçu ; car des bruits alarmants ne tardèrent pas à se répandre : on assurait que l'armée, engagée dans la Russie, n'y trouvait qu'un vaste désert où elle devait bientôt avoir à lutter contre la faim et le froid ; que les ennemis avaient eux-mêmes brûlé Moscou, pour enlever un abri aux Français ; que, tout espoir enfin détruit, il fallait regagner la France, mais que la retraite serait pénible et dangereuse, et le dénûment des soldats était extrême.

Ces bruits jetaient la mort dans le cœur des deux pauvres femmes, et ils ne pouvaient qu'être fondés ; elles n'avaient pas de nouvelles de Pierre. Il est des heures d'angoisse impossibles à décrire, des heures dont chaque minute est longue comme un jour, sous le poids duquel on succombe ; des heures d'anxiété auxquelles on préférerait, je crois, la certitude du malheur. En vain, dans la chaumière en deuil, on espérait, on attendait, on appelait de ses vœux une lettre, une ligne, un mot, un signe de vie ; les journées se succédaient, ajoutant chacune une goutte au calice des douleurs.

Bientôt on sut que les Français, surpris au cœur de la Russie par les rigueurs excessives de la saison, privés de toutes ressources et harcelés sans cesse par des ennemis nombreux, mouraient par milliers, et que de cette belle armée, si riche d'espérance, si avide de gloire quelques mois auparavant, il ne restait qu'un petit nombre d'hommes luttant en désespérés contre la mort, qui se présentait à eux, non plus entourée des prestiges de la victoire, mais précédée de l'horrible agonie et suivie de l'abandon et de l'oubli.

L'histoire a retracé ces désastres; sa plume sévère mais fidèle nous a fait assister à des scènes si déchirantes, que nous refuserions d'y ajouter foi, si de rares acteurs, échappés comme par miracle à tous les dangers, ne pouvaient encore, de nos jours, en attester la vérité.

Les événements qui renversent les trônes et changent le sort des peuples lui appartiennent; aussi, sans empiéter sur ses droits, je me contenterai, simple narrateur de faits isolés, de présenter au lecteur, affligé de la peinture des

grands maux d'alors, les traits de dévouement et de courage qui se rattachent directement à mon récit.

Pendant que le vieux brave mourait en répétant le nom de sa patrie, qu'il ne pouvait revoir ; le jeune conscrit, en pleurant sa mère, des bras de laquelle on l'avait arraché, deux hommes se soutenaient, s'encouragaient et trouvaient dans leur amitié des forces contre toutes les souffrances.

Pierre et Louis s'étaient liés d'une étroite affection. Toujours un certain attrait nous porte vers ceux qui ont habité le même pays que nous, et tel homme que, heureux au coin de notre foyer, nous n'aurions pas remarqué, nous devient cher comme un ancien ami, si nous le revoyons loin des lieux où nous l'avons connu et où nous avons laissé tout ce que nous aimons. Cette sympathie devait, à plus forte raison, exister entre deux jeunes gens ayant pris part aux mêmes jeux, aux mêmes travaux, s'étant assis souvent à la même table, et se voyant tous les deux jetés sur un sol étranger et maudit, au milieu d'une multitude

de Français, il est vrai, mais qui tous leur étaient inconnus, la mort ayant moissonné ceux des leurs qui les avaient précédés à l'armée. Leur éducation avait été différente, mais leurs âmes étaient également belles. Les instincts généreux, les sentiments délicats et élevés, qu'une main habile avait cultivés dans le cœur de Pierre, quoique demeurés incultes dans celui de Louis, n'en existaient pas moins vifs et profonds, attendant l'instant de se faire jour à travers la couche d'argile dont ils étaient couverts.

Pierre et Louis, l'un près de l'autre aux jours de combat, s'étaient animés réciproquement; ils s'étaient montrés aussi vaillants l'un que l'autre; quand Pierre, redevable à son instruction du grade qu'il recevait, devint le supérieur de Louis, celui-ci fut le premier à l'en féliciter, et leur amitié n'en devint que plus vive. Quand les heures de la souffrance furent venues, leur mutuel dévouement les arracha à des périls nombreux. Les forces de deux êtres, réunies en une même volonté, toujours ferme et courageuse,

peuvent lutter puissamment contre l'adversité. Pierre et Louis l'éprouvèrent.

Dans une bataille, le soldat avait été assez heureux pour sauver la vie à son officier, qui, portant avec bonheur le poids de sa reconnaissance, désirait cependant l'occasion de s'acquitter envers son ami. Elle se présenta quand chacun, accablé de ses propres douleurs, ne s'occupait plus de celles des autres.

Un soir, Louis était tombé épuisé de fatigue et mourant de faim ; on était à une lieue de toute habitation ; Pierre le supplia de marcher encore, pour ne pas laisser sur ses membres immobiles un accès mortel à la rigueur du froid, il ne l'entendait plus. Pierre le charge sur ses épaules, le porte à quelque distance de la route, se dépouille pour le vêtir et, se soutenant à peine lui-même, il marche courageusement à travers la neige glacée, jusqu'à une pauvre cabane où il demande, au nom de Dieu, un peu de pain pour son frère. Il n'y avait là qu'un homme dans la force de l'âge ; pas une femme qui eût

soupiré à son récit, pas une jeune fille qui eût prié son père, les larmes aux yeux, d'écouter la prière du Français; en vain il supplie, il montre de l'or, il offre tout ce qu'il possède : point de pain pour un ennemi. Le désespoir alors lui rend des forces, il s'élance sur celui qui tient entre ses mains la vie de Louis, le terrasse, le force, l'épée sur la gorge, à lui livrer ce qu'il a de provisions, et reprend en toute hâte sa marche vers le lieu où il avait laissé son ami. Deux Cosaques l'arrêtent; il se bat contre deux et, son courage se changeant en fureur, il en tue un, blesse l'autre, et, sans s'apercevoir que lui-même est blessé, il marche encore jusqu'à ce que, cette force factice l'abandonnant tout-à-fait, il tombe à vingt pas du lieu où Louis est resté privé de sentiment et presque de vie. Mais il ne peut mourir avant d'avoir sauvé son frère d'armes; il se relève et, se traînant péniblement, il arrive encore assez tôt pour l'arracher à la mort. Louis ranimé secourt son sauveur, et tous deux, heureux de se devoir la vie, sentent plus que

jamais combien leur amitié leur est précieuse. Si Louis redoute les privations, c'est pour Pierre, et si Pierre tremble à la vue du danger, c'est pour Louis ; tous deux se soutiennent, s'encouragent et se consolent. L'espérance n'est jamais entièrement éteinte dans le cœur de l'homme : au plus fort de ses maux, c'est une étincelle cachée sous la cendre qu'un rien suffit à ranimer ; avec elle les forces reviennent et le courage est doublé. Les fatigues des deux amis étaient moins grandes, leurs souffrances moins cruelles, quand ils parlaient de la France, du hameau où s'était écoulée leur riante jeunesse, de la bonne mère qui les avait bercés sur ses genoux, du père qui les aimait, de la sœur qu'ils avaient laissée pour charmer la tristesse du toit paternel ; les doux souvenirs, en faisant revivre l'âme au temps heureux qui n'est plus, font taire ses cris et endorment ses douleurs.

Cependant les Russes, qui n'avaient cessé de harceler les débris de la malheureuse armée, diminuaient leurs attaques. On avait trouvé à

Smolensk un peu de riz et d'eau-de-vie et, malgré l'intensité du froid, qui chaque jour comptait des milliers de victimes, on espérait encore, lorsqu'on arriva à la Bérésina. L'armée russe était venue attendre les Français au passage de cette rivière fatalement célèbre. Il en périt une multitude, engloutis dans les eaux, écrasés sur les ponts trop étroits ou foudroyés par l'artillerie ennemie. Là encore Pierre dut la vie à Louis. Souffrant toujours de sa blessure, il s'avançait lentement sur l'un des deux ponts, lorsque, celui qu'on avait réservé aux bagages s'étant rompu, la foule se porta vers le seul qui restât. On s'y précipita sans ordre, chacun voulut passer le premier, et Pierre, renversé par un plus fort que lui, tomba dans le fleuve. Louis s'élança après lui, le saisit, et tantôt nageant vigoureusement, tantôt s'aidant des énormes glaçons que charriaient les eaux, il parvint à déposer sur le bord son ami qu'il tenait embrassé. A dater de cette terrible journée, l'armée perdit toute attitude militaire, et chacun s'avança, selon

la force qui lui restait. Pierre, malade, incapable de suivre ses compagnons, suppliait Louis de l'abandonner; il se résignait à mourir sur la terre étrangère; mais il ne voulait pas que son ami partageât son sort. A chacune de ces généreuses tentatives, le soldat s'indignait et reprochait amèrement à Pierre de le juger si mal. Un jour même, il lui dit : « Tu es un mauvais camarade; mais, quoi que tu fasses, je te sauverai; si ce n'est pour toi, ce sera pour ta mère et pour ta sœur. » Le jeune officier, qui, jusqu'alors, avait gardé rigoureusement, d'après l'ordre de Marthe, le secret de sa naissance, se crut dégagé de sa parole et déclara à Louis qu'il n'avait ni mère ni sœur; il ne lui cacha pas la promesse qu'il avait faite à Marthe d'épouser un jour Marie, et il désirait, sans oser l'espérer, que cette confidence déterminât Louis à partir seul. Mais le brave jeune homme, après le premier moment de surprise, tendit la main à Pierre et lui dit : « Tu avais raison, mon ami, Marthe ne pouvait marier à un paysan comme moi la fille de ses maîtres.

Tout est pour le mieux ; laisse-moi donc te sauver ; car, si tu mourais, qui l'aiderait à retrouver sa famille, et qui pourrait la consoler des démarches infructueuses faites à ce sujet, si ce n'est toi qu'elle a appris à chérir comme son frère? Pourquoi d'ailleurs m'affliges-tu sans cesse en me priant de t'abandonner ? Est-ce que tu n'es pas mon meilleur, mon seul ami ? Est-ce que ta vie ne m'est pas aussi précieuse que la mienne ? Ne parle donc plus ainsi, nous nous sauverons tous deux ou nous mourrons ensemble. » Et avec un nouveau courage il soutint la marche chancelante de Pierre, veilla sur lui avec la sollicitude d'une mère, s'étudia à prévenir ses besoins, à deviner ses pensées, à éloigner de lui les dangers ; en un mot, il sembla ne plus vivre que pour lui ; et quand le pauvre malade tournait vers lui ses regards empreints d'une reconnaissance profonde et lui disait :

« Que pourrai-je jamais faire pour toi ?

— Les rendre heureuses, répondait Louis, cette bonne vieille Marthe à qui tu dois tout et cette

douce et vertueuse Marie qui toutes deux attendent ton retour. » Louis savait bien qu'en parlant à Pierre de sa mère et de sa sœur, car il continuait de les appeler ainsi, il rendait à son ami le courage de supporter ses douleurs et ranimait en lui l'espérance. Mais il vient un moment où les forces de l'homme ne peuvent plus lutter contre la souffrance qui le tue, et Louis, après avoir soutenu pendant un mois, par l'énergie et les ressources qu'il tirait de son cœur, la vie du malheureux Pierre, ne pouvait plus se dissimuler qu'il lui serait impossible de le sauver. Restés, comme beaucoup d'autres, en arrière de leurs camarades, ils n'en devaient plus rien attendre, et le jeune officier, malade et privé de tout, ne croyait pas tarder à voir venir la fin de ses tortures.

Un matin Louis, voulant aller chercher quelque nourriture, enveloppa les membres glacés de son ami dans une fourrure de prix qu'il avait seule conservée du pillage de Moscou; puis, versant entre ses lèvres quelques gouttes d'eau-de-vie,

il le conjura de ne pas se laisser aller au sommeil ; car le sommeil c'était la mort. Il allait s'éloigner, Pierre le retint.

« Ne pars pas, ami, lui dit-il ; reste auprès de moi ; car je sens que je vais mourir !... Donne-moi la main, Louis... tu m'as sauvé bien des fois ; aujourd'hui la mort est là : tu ne peux plus rien contre elle... Puisses-tu vivre, toi, mon frère, mon ami !... Oh ! je t'en conjure par notre amitié, cherche à sauver tes jours !... Retourne en France, Louis... Va retrouver ton père ; va consoler ma pauvre mère... Dis-lui que jusqu'à la fin j'ai pensé à elle... Dis-lui que je suis mort en chrétien... Rends à Marie cette croix qui a reçu mes derniers vœux... qui m'a consolé dans mes douleurs... qui m'a aidé à mourir sans murmure et sans désespoir...

« Prends, Louis... dis-lui que tu as été mon ami, mon frère !... »

Louis, agenouillé près du mourant, le réchauffait de ses mains et de son souffle, l'entourait de ses bras, l'appelait, le suppliait de

vivre, et, le désespoir dans l'âme, offrait à Dieu sa vie pour celle de son ami. La pâleur de la mort couvrait les traits de Pierre, ses yeux étaient éteints et sa main ne pouvait plus trouver celle de Louis.

« Ma mère, reprit-il d'une voix faible et entrecoupée, dis-lui, dis-lui... Adieu!... »

Epuisé par ce nouvel effort, il laissa retomber sa tête sur l'épaule de Louis, qui le couvrit de ses baisers et l'arrosa de ses larmes.

Depuis longtemps il était agenouillé près de ce corps froid et inerte, quand des cris d'alarme retentirent : cinq Français étaient aux prises avec une douzaine de Cosaques. Louis vola au secours de ses compatriotes ; mais, malgré leurs efforts, les ennemis en tuèrent quatre et emmenèrent prisonniers le cinquième et celui qui leur était venu en aide. Le jeune homme voulait les supplier de lui permettre d'aller donner la sépulture à son camarade mort ; mais une réflexion subite le retint : les barbares auraient feint d'y consentir, et, après avoir dépouillé le cadavre,

l'auraient rejeté nu sur la neige, sans laisser à Louis le temps de lui rendre les derniers devoirs. Il suivit donc, sous les coups des Cosaques, le chemin qu'il leur plut de lui faire prendre, emportant avec lui la croix de Marie et chargé par Pierre d'une mission pour l'exécution de laquelle il voulait vivre.

Hadamard del. *A. Varin sc.*

Louis ne trouvant pas une parole, tira de son sein une croix d'or et la remit à Marie.

Gault Imp.r R. des Noyers

CHAPITRE III.

Si, franchissant un espace de vingt mois, à compter du départ de Pierre, nous allons visiter encore une fois la chaumière qu'il aimait, nous aurons peine à la reconnaître. Ce n'est plus, en effet, la riante maison blanche, coquettement assise au milieu de la verdure et des fleurs. Le plâtre qui la recouvrait, tombé en plusieurs endroits, laisse à découvert les bois irréguliers de ses parois lézardées; ses fenêtres sont ternes et nues, et çà et là le papier huilé a remplacé le verre brillant. Les arbres du verger ont été abattus;

les haies, brisées ; les buis, arrachés et les plates-bandes, foulées aux pieds. L'intérieur a subi une transformation non moins grande. Les meubles si propres ont disparu un à un ; les murs sont chargés d'énormes caractères tracés à la craie rouge ou au charbon. Deux lits mal faits, des chaussures, des habits en désordre remplissent la petite salle d'entrée, si fraîche et si jolie autrefois ; une table carrée, de chaque côté de laquelle s'étend un banc grossier, en occupe le milieu. Sur cette table, plusieurs bouteilles et quatre verres, dans lesquels vient de mousser la bière, sont encore épars. La fumée du tabac, jointe à celle d'un tronc de bois vert qui brûle dans l'âtre, s'échappe en larges bouffées par un carreau récemment cassé ; et, pour compléter le triste tableau qu'offre cette obscure et malpropre chambre, quatre soldats prussiens y crient, jurent et chantent à tue-tête.

Dans un petit bâtiment, attenant à la chaumière, habitent maintenant les propriétaires de la maisonnette. Une étroite croisée éclaire seule

cette chambre, qui servait naguère à déposer les instruments de jardinage et à abriter l'hiver les fleurs pour lesquelles le froid était à craindre.

Un matelas, posé sur des sangles, occupe le fond de la pièce; un christ de cuivre jaune et deux tasses de faïence commune ornent la cheminée, blanchie à la chaux comme le reste de cette pièce. Vis-à-vis, sont suspendues, dans deux cadres de noyer, l'image de la Vierge et celle de saint Pierre; ces seuls restes du luxe d'autrefois se montrent au-dessus d'une vieille table, dont trois pieds seulement posent sur la terre battue, et le quatrième sur un éclat de brique, destiné à remédier à l'inégalité du sol. Sur deux planches où l'on faisait sécher le tilleul, la violette et la mauve, sont déposés quelques ustensiles de cuisine, qui, avec trois mauvaises chaises et le fauteuil vert de la vieille Marthe, complètent l'ameublement. Un ordre parfait règne dans ce triste réduit; mais les soins les plus minutieux ne peuvent en dissimuler la pauvreté.

Marthe, que depuis longtemps la maladie

éprouve, vient de s'endormir, et Marie, assise à son chevet, la contemple avec attendrissement.

« Dors, pauvre mère, dit-elle, que ton sommeil soit paisible et long ! Dors pendant que je travaille ; car la misère s'avance à grands pas ! Je tremble à son approche, non pour moi, Dieu m'en est témoin, mais pour toi, excellente femme, qui as tout sacrifié au salut et au bonheur des enfants que tu avais adoptés. Si Dieu ne voulait ici-bas éprouver la foi et la patience des siens, devrais-tu connaître toutes les privations et les douleurs ?... Nous nous promettions d'entourer ta vieillesse de tant de bonheur et d'amour ! Mon amour seul te reste ; mais, hélas ! pourra-t-il te soustraire aux maux qui te menacent ?... Nous étions deux alors, mon frère et moi, et lui c'était notre force... Pierre, mon frère ! ah ! tu es heureux, toi ! Tu as quitté la vie sans avoir vu la souffrance torturer ceux que tu aimais, tu n'as pas été obligé de dire à celle qui fut ta mère : L'aumône est notre seule ressource ! Et ce jour ne peut être éloigné... Jadis, nous vivions con-

tents du produit de ce que nous possédions ; mais le bras qui le faisait valoir, on nous l'a arraché, et avec lui la joie et la paix.

« La maladie est venue s'abattre au foyer, notre mère a tremblé pour ma vie, ses dernières forces se sont épuisées dans cette lutte de douleur et de courage ; et depuis un an, elle a pris ma place sur ce lit de souffrance. Nous étions déjà pauvres alors ; mais, habituées à la vie la plus sobre, il nous fallait si peu, que cela nous suffisait. Mais les étrangers sont venus fondre sur le pays ; ils ont tout pris, tout ruiné, tout détruit. La fureur dans les yeux et la menace à la bouche, ils se disaient les libérateurs, les pacificateurs de la France ; qu'eussent-ils donc fait s'ils eussent été ses ennemis ?... Nous leur avons cédé notre demeure, et cela encore parce que tu nous manquais, mon frère ! Comment nous serions-nous défendues, ma mère, pauvre femme vieille et infirme, moi frêle et timide enfant ? Je pleurais, je priais ; leurs oreilles comprenaient mon langage, mais il ne pénétrait pas

jusqu'à leur cœur. Un jour, hélas! je demandais un oreiller pour reposer la tête fatiguée de ma mère, ils m'ont repoussée. J'ai pris ma robe la plus belle, je l'ai vendue, oh! vendue sans regret! trop heureuse d'avoir pu, au prix de cette inutile parure, soulager notre mère.

« Chaque fois qu'un nouveau besoin s'est fait sentir, j'ai demandé des secours à ma toilette de joyeuse jeune fille. Mais maintenant je n'ai rien, plus rien. J'ai été à la ville, j'ai cherché du travail, j'en aurais trouvé; mais partout on ne demandait de quelle valeur je pouvais disposer en échange des objets qu'on me confiait; et la rougeur me montait au front; car je ne possédais rien. De tous mes bijoux il ne me reste que le médaillon de ma famille et ton anneau, mon frère! Cet anneau... Pierre, cet anneau, j'avais promis qu'il ne me quitterait pas... Ce médaillon, c'est le seul souvenir de ma famille, c'est une relique du passé et le seul gage de l'avenir... Mais cet anneau et ce médaillon, pardonne-moi, mon frère, pardonnez-moi, ma bonne mère, vous

qui tous deux peut-être veillez sur moi du haut des cieux, je vais m'en séparer... Oui, il le faut, je le dois... La reconnaissance et la tendresse que j'ai vouées à Marthe, à ma mère, car je veux l'appeler toujours ainsi, m'y obligent. En consignant ces bijoux, je trouverai de l'ouvrage et nous ne mangerons pas le pain de la charité... Ah! c'est un sacrifice bien pénible; mais je le ferai... »

En disant ces paroles, Marie avait tiré de son doigt l'anneau d'argent et détaché de son cou le médaillon. Elle en retira les cheveux de sa mère, le porta à ses lèvres et le regarda d'un œil attendri. Puis, comme s'armant de résolution, elle se leva, s'approcha de Marthe, toujours endormie, déposa doucement sur sa joue pâle et amaigrie le baiser d'adieu.

« Partons vite, dit-elle; demain peut-être je n'aurais plus le courage de me séparer de ces objets si chers. »

Elle ramena avec soin la couverture sur les bras de la bonne vieille, prépara sur la chaise un

breuvage salutaire, s'éloigna sur la pointe du pied, ouvrit sans bruit la porte et, après avoir avancé la tête pour s'assurer qu'elle n'avait point troublé le sommeil de sa mère, elle s'éloigna.

Marie sortait bien peu, et seulement lorsqu'elle ne pouvait s'en dispenser : Marthe avait à chaque instant besoin de ses services. Elle le savait ; ainsi elle ne s'arrêta point à considérer la dévastation presque générale de la campagne ; elle ne regarda point passer les soldats étrangers, dont les différents uniformes annonçaient la patrie ; elle imposa même silence aux pensées qui se pressaient dans son esprit, de peur que l'attention qu'elle y prêterait ne ralentît sa marche. Toujours seule avec Marthe, dont l'insomnie tourmentait les nuits, mais qui souvent reposait le jour, Marie pensait beaucoup. Heureuse, elle aurait eu toute la richesse comme toute l'exaltation d'une imagination ardente et poétique ; triste et pauvre, elle avait du moins, avec une sensibilité extrême, la sainte résignation qui supporte sans murmurer tous les maux d'ici-bas. Depuis que le silence

prolongé de Pierre l'avait plongée dans la douleur et lui avait fait croire qu'il avait succombé, comme tant d'autres, aux étreintes de la faim, aux rigueurs du froid ou au glaive des ennemis, elle avait reporté vers un monde meilleur ses rêves d'avenir, et sa seule occupation était de charmer les ennuis et les souffrances de sa mère. Cependant, par instants, elle se prenait à penser que tout n'était point fini, la pauvre enfant ! Semblable à l'homme qui, en danger de se noyer, s'attache avec une force désespérée aux branches, aux pierres, aux herbes qui bordent la rivière, son cœur, rempli d'amertume, saisissait avidement cette dernière et incertaine consolation : Pierre existe peut-être encore ! peut-être, après l'avoir longtemps pleuré, le verrons-nous un jour revenir à la chaumière... Mais, mon Dieu, que votre volonté soit faite ! ajoutait-elle aussitôt, tant elle craignait de se laisser bercer par cette espérance, que tout pouvait cependant confirmer.

On disait qu'une multitude de Français qu'on avait désespéré de revoir rentraient enfin dans

leur patrie : les uns, après avoir fait lentement une route pour laquelle les forces leur manquaient; les autres, après avoir gémi bien des jours dans l'esclavage.

La jeune fille fit en une heure et demie les deux petites lieues qui séparaient sa chaumière de la ville ; elle entra dans un magasin, demanda de l'ouvrage et offrit en échange sa bague et son médaillon.

Le marchand examina l'un et l'autre avec attention. « Vous aurez de l'ouvrage, dit-il enfin. » Puis il reporta ses regards sur Marie. Elle était pâle et tremblante, et une larme, qu'elle n'avait pu retenir, roulait sur sa joue. Il est encore des âmes compatissantes ; le marchand comprit cette douleur et, sans chercher à en connaître la cause, il remit les deux bijoux à la jeune fille, en lui disant :

« Gardez-les, mademoiselle ; votre air honnête et modeste est pour moi un garant plus sûr, et quand je n'aurais du travail que pour une seule personne, c'est à vous que je le réserverais.

— Merci, monsieur, dit Marie. Soyez béni pour tant de bonté. Ce médaillon et cette bague sont les derniers adieux d'une mère et d'un frère ; m'en séparer me brisait le cœur. Oh ! merci !... » Le marchand lui remit autant d'ouvrage qu'elle en désirait et la traita avec toutes sortes d'égards. Il avait reconnu en elle l'innocence même aux prises avec le malheur ; car il y a dans l'accent de la vertu une vérité qui persuade, une noblesse à laquelle on est forcé de rendre hommage.

Marie reprit le chemin de la maisonnette, regardant souvent briller à son cou le précieux médaillon et à son doigt la bague d'argent. Elle les revoyait avec le plaisir qu'on éprouve à retrouver les amis dont on a redouté la longue absence, et elle se sentait pénétrée de reconnaissance pour le digne homme qui l'avait si bien jugée. Sous les humbles vêtements de Marie battait un cœur noble, moins par la naissance que par les sentiments.

Souvent Marthe s'était plu à lui conter les hauts faits de ses illustres aïeux, à lui redire

la bravoure de son père, l'admirable bonté de sa mère; aussi l'épreuve à laquelle elle venait d'être soumise la porta-t-elle aussitôt à comparer la position dans laquelle elle eût vécu, si de terribles événements n'étaient venus briser dans sa fleur ce doux et bel avenir, avec l'état de misère et d'abaissement où elle se trouvait; sa tristesse s'en augmenta; mais elle ne murmura point.

Quand elle arriva près de la chambre de Marthe, elle essuya la sueur qui couvrait son front, secoua la poussière de sa chaussure, essaya de sourire et ouvrit doucement la porte.

La bonne vieille ne dormait plus. « Où donc as-tu été, ma fille? dit-elle d'un ton moitié inquiet, moitié caressant. J'ai trouvé le temps bien long! Ah! enfant, c'est ainsi que vous quittez votre vieille mère. C'est mal... Venez m'embrasser pourtant, car je pardonne d'avance; puis vous me direz ce que vous avez fait.

— Mère, j'ai employé mon temps, j'ai été heureuse ce matin: j'ai trouvé de l'ouvrage; nous ne

manquerons plus de rien. Voyez, bonne mère, en voilà pour trois, quatre, huit, dix francs. »

Elle défaisait le paquet et étalait chaque pièce avec un air si joyeux et tellement exempt d'arrière-pensée, que Marthe, attendrie, mais craignant d'attrister la jeune fille par les réflexions pénibles qui l'agitaient, se contenta de lui dire, en lui serrant la main :

« Le travail cherché dans un si noble but honorerait une reine. Travaille donc, ma fille, puisque tu le veux ; je consens à tout te devoir. Mais, quand je ne serai plus, rappelle-toi, mon enfant, que tu as comblé de joie et de gratitude ta mère adoptive, que tu as été pour elle l'ange du ciel qui veille au chevet de la douleur, qui calme, console et réjouit l'âme. Cette pensée, ma fille, te soutiendra, même au milieu des plus grandes peines, si tu dois en supporter encore. Mais non, mon enfant, tout me dit que des jours de bonheur luiront bientôt pour toi.

— Pour nous, ma mère !

— Oh ! ne parlons pas de moi, reprit Marthe

avec un mélancolique sourire, je suis vieille et n'ai plus que peu de temps à vivre ; c'est la loi ; je m'y soumettrais sans regret, si, avant de mourir, je pouvais te voir unie à ton frère, à cet enfant de ma tendresse, que je n'ai jamais séparé de toi dans mon esprit ni dans mon cœur. Mais voilà que je t'afflige, et je voulais être gaïe. C'est que, vois-tu, ma fille, il y a là quelque chose qui me crie qu'il reviendra ; et tout-à-l'heure encore, pendant ton absence, je rêvais... Oh ! quel beau rêve !... Vous étiez là tous deux agenouillés près de mon lit, je vous bénissais, puis je m'endormais en vous défendant de me pleurer ; car je n'avais plus rien à désirer sur la terre !

— Ma mère !... par pitié ne parlez pas ainsi !

— Eh bien ! soit, n'en parlons plus, ma fille ; mais que veux-tu donc que je dise ? Quand on est malade depuis plus d'un an, et qu'on en a près de soixante-dix, à quoi peut-on penser, si ce n'est à la mort, sa voisine ? Les riantes idées, les rêves couleur de rose appartiennent de droit à la jeunesse. Je me rappelle nos jeux bruyants, nos

veillées joyeuses autour du vaste foyer où flambaient le chêne des forêts et le pin des montagnes; les contes de nos aïeules, qui faisaient frémir, qu'on écoutait pourtant avec avidité, et pendant lesquels on se signait maintes fois; je me rappelle les gaies moissons, les riches vendanges de notre belle Guienne, les caresses de mon père, de ma mère, que pourtant, hélas! j'ai perdus bientôt, et tu crois que je n'ai pas été plus heureuse que toi, pauvre enfant, qui consumes ta jeunesse dans la misère et les larmes; toi qui, née pour habiter un splendide château, te vois réduite à partager ma triste demeure! Cesse donc de t'affliger pour moi, mon amie; j'ai été joyeuse enfant, insoucieuse jeune fille, et bien heureuse mère; que peut-on souhaiter de plus? J'ai souffert, il est vrai; mais quand je te vois incliner vers moi ton front blanc et pur, et que ta voix murmure doucement à mon oreille: « Ma mère! » tous mes maux sont oubliés. »

La jeune fille alors s'approcha de Marthe, qui l'entoura de ses bras et la retint longtemps sur son cœur.

« Je me sens bien, aujourd'hui, Marie, reprit la bonne vieille; donne-moi ce qu'il me faut pour écrire, mon enfant; je veux voir si ma vue ne sera pas trop affaiblie, ni ma main trop lourde pour tracer quelques lignes ; mais, sois tranquille, je ne me fatiguerai pas. »

Marie sortit.

« Il ne faut pas qu'elle puisse penser que je vais faire mon testament, dit Marthe ; cela l'affligerait; mais c'est une sécurité pour moi ; il me semble que, quand je lui aurai assuré le peu qui me reste, j'aurai moins peur de mourir. Oh ! mourir ! ce ne serait pour moi que le repos après le travail, si je ne laissais cette enfant sans appui... Que de fois, en la regardant, mes yeux desséchés trouvent encore des larmes ! Elle est bonne, elle est aimante, elle devrait trouver des protecteurs ; elle est belle, trop belle, peut-être, pour vivre paisible et ignorée quand une mère ne sera plus là pour la cacher sous son aile. Mais si Dieu me rappelle à lui, il prendra soin du dépôt sacré qu'il m'avait confié, il veillera sur mes enfants.

sur ma fille, si elle seule vit encore. Et la Vierge sainte dont elle porte le nom la protégera. »

La bonne vieille joignit ses mains ridées, leva vers le ciel sa tête vénérable et pria. Les nuages qui couvraient son front se dissipèrent et firent place à une sorte de béatitude. Marthe avait beaucoup souffert pendant sa longue vie; les jours qu'elle avait à passer encore ici-bas étaient bien sombres; mais elle avait la foi simple et vive qui trouve toujours dans l'invocation du secours divin un soulagement à ses maux.

Marie, rentrant, la contempla un instant, puis lui remit ce qu'elle avait apporté et se retira dans l'embrasure de l'étroite fenêtre, afin de ne pas gêner sa mère, qui parvint, non sans beaucoup de peine, à écrire lisiblement quelques mots. Elle se fit apporter ensuite le coffret dans lequel était jadis le médaillon de la mère de Marie, y déposa le papier et dit à sa fille que, si elle mourait avant que personne fût venu demander cette lettre, elle la priait d'en prendre connaissance. Habituée à obéir sans se permettre un mur-

mure ni une question, Marie promit ce que voulut Marthe, replaça la boîte dans le tiroir où elle l'avait prise, puis ouvrit le médaillon que sa mère, ignorante de ce qui s'était passé le matin, venait de lui recommander de ne pas quitter, et pressa sur ses lèvres la boucle de cheveux noirs qu'elle y avait de nouveau renfermée. Marthe fatiguée ne tarda pas à s'endormir.

Le tambour venait d'appeler les soldats à la manœuvre; Marie profita de leur absence pour aller renouveler leurs provisions et veiller à ce que rien ne leur manquât; car des scènes qui l'effrayaient toujours se renouvelaient chaque fois que les exigeants étrangers ne se trouvaient pas bien servis. Marie cependant, ayant habité l'Allemagne jusqu'à l'âge de dix ans, comprenait assez bien leur langage, et plus d'une fois elle avait été d'un grand secours aux paysans, contre lesquels s'enflammait la colère de leurs hôtes. Elle s'était acquis ainsi la reconnaissance d'un grand nombre des habitants du hameau; mais presque tous, ayant souffert comme elle de l'invasion des alliés et des

maux que la guerre traîne à sa suite, pouvaient plaindre et aimer la jeune fille, mais non lui venir en aide.

Chaque jour revoyait Marie, admirable de patience et de douceur, remplir la tâche qu'elle s'était imposée, quelque pénibles qu'en fussent les devoirs, et trouver encore, pour ne pas attrister sa mère, la force de paraître gaie, quand son esprit était tourmenté de sombres pensées, et son cœur plein d'amertume et de douleur. Pourtant cela durait depuis plus d'un an, sans que rien pût faire entrevoir à la douce enfant la fin de ces peines sans cesse renaissantes. Non seulement le présent, triste et inquiet, pesait sur son front, mais si, cherchant dans l'avenir un refuge contre les maux qui l'accablaient, elle essayait de soulever le voile dont la Providence couvre les années qu'elle nous garde, elle reculait de frayeur, tant elle les voyait menaçantes et terribles. Si l'on manque souvent de courage pour supporter les ennuis dont on connaît le terme, que doit-on souffrir quand, au-delà de ceux qu'on endure,

on en aperçoit de plus cruels encore? Alors, si triste que semble le temps, on voudrait en ralentir la marche. Aussi, quand Marie, gémissant de voir souffrir sa mère, faisait des vœux pour sa guérison, elle s'en repentait presque aussitôt; car, elle ne pouvait se faire illusion, à une maladie de vieillesse, le remède c'est la mort. Donc plus d'espoir de voir la bonne vieille quitter sa couche, et, s'appuyant au bras de sa fille, chercher dans les senteurs embaumées du printemps, dans les rayons vivifiants du soleil, les derniers plaisirs, auxquels on est toujours sensible. Si la vie de Marthe eût été traversée de moins rudes épreuves, ou si, arrivée au temps où les forces s'en vont pour toujours, elle eût pu voir le honheur de ceux qu'elle aimait, dix années eussent encore passé sur sa tête sans la courber; mais qui ne sait que le chagrin use plus vite que l'âge. Marie se disait toutes ces choses avec une profonde tristesse; elle s'accusait, la pauvre enfant, des peines de sa mère, qu'elle avait si largement partagées et dont elle n'était pourtant que la cause bien

innocente ; elle aurait donné sans regret sa jeune vie pour sauver celle de sa bienfaitrice. Mais si le Ciel acceptait de tels sacrifices, quel est l'enfant qui laisserait jeter dans la tombe un père chéri, une mère tendrement aimée ? Quelle est la mère qui ne s'immolerait pas au salut de son enfant ? Non, il faut à la mort la victime que le doigt de Dieu lui désigne, elle frappe sans pitié et laisse aux autres les pleurs et les souvenirs.

Et une fois privée de cette amie généreuse, de cette compagne dévouée, de cette mère dont l'amour était son seul bien, que deviendrait la triste Marie, pauvre orpheline, une fois accueillie sur un sein maternel, et désormais rejetée seule au milieu de ce monde où s'agitent tant d'intérêts, tant de passions diverses ? Entraîné par le tourbillon des affaires et des plaisirs, l'homme ne voit pas les pleurs de son semblable et n'entend pas sa plainte déchirante, ou, s'il l'entend et veut la secourir, il passe, enlevé malgré lui par ce mouvement rapide, et oublie, tant il se présente à ses yeux d'objets nouveaux, l'émotion qui

d'abord avait troublé son cœur. Qui donc serait pour elle, frêle plante, l'ormeau protecteur ? Qui la couvrirait d'un doux ombrage aux jours brûlants ? Qui la défendrait de la fureur du vent et de l'orage ?... Dieu, qui nourrit les oiseaux et revêt les lis des champs, se disait l'enfant élevée par la pieuse Marthe, et cette réponse la sauvait du désespoir.

Mais la rieuse jeune fille que nous avons vue au commencement de ce récit n'existait plus. Le fruit qu'un ver rongeur a piqué se distingue par une précoce maturité de ceux que portent la même tige, jusqu'à ce que, privé de vie, il s'en détache et tombe. Ainsi Marie, frappée par les traits acérés du malheur, avait promptement passé de l'enfance à l'âge mûr ; mais ces hâtifs progrès avaient consumé ses forces, et quiconque l'eût vue, avec son teint pâle, son œil rêveur, son triste sourire, n'eût point reconnu la jolie paysanne d'autrefois.

Sa beauté plus grave et plus digne frappait maintenant sous son costume de deuil ; tant de souf-

france avait passé sur ce front pur, tant de résignation et de paix y étaient empreintes, qu'on se sentait porté vers cette femme par un attrait irrésistible. On l'avait chérie avec sa grâce enfantine ; mais on l'admirait et on l'aimait pour toujours avec sa touchante figure d'ange exilé. Et si autrefois sa vue réjouissait, maintenant elle inspirait le respect et la confiance. Elle seule ignorait les avantages qu'elle possédait. Quel prix, d'ailleurs, auraient-ils eu pour elle? Jamais elle n'avait connu les jouissances de la vanité. Une modestie, une candeur parfaites, une simplicité admirable l'avaient distinguée, même aux jours heureux de sa première jeunesse ; depuis que le chagrin l'avait frappée, elle n'avait plus qu'un seul plaisir : soulager ceux qui souffraient, et, pauvre comme elle l'était, elle trouvait encore le moyen d'être utile. On ne réclamait jamais en vain un service qu'elle pût rendre, et, à défaut de secours, elle donnait aux malheureux les consolations d'une tendre pitié. Tant de vertus faisaient la gloire de Marthe, elles étaient toute sa

joie et sa récompense ; mais peut-être rendaient-elles plus sensible encore la peine qu'éprouvait la bonne mère, en voyant pâlir et s'étioler dans la solitude et la douleur cette fleur précieuse, qui, en quelque lieu qu'on l'eût placée, aurait brillé entre toutes du plus pur éclat.

Chacun des jours qui s'étaient écoulés depuis le départ de Pierre avait ramené pour ces deux femmes, également dévouées et courageuses, les mêmes pensées, les mêmes inquiétudes et les mêmes travaux. Le temps pouvait seul changer leur position, soit en amenant des événements imprévus, ce dont Marthe ne désespérait pas ; car elle avait vu tant de grandes choses s'accomplir depuis près de trente ans, qu'elle ne croyait plus que rien fût impossible ; soit en cicatrisant les les plaies de leur âme, ce que Marie souhaitait et n'osait attendre.

CHAPITRE IV.

Le lendemain de ce jour que nous venons de passer à la maisonnette, la trompette éveilla de grand matin les habitants du village. La curiosité est souvent excitée pour un rien dans les campagnes, où elle a peu d'aliments; mais dans les circonstances présentes elle était juste; car ce bruyant réveil pouvait annoncer une nouvelle importante. Le sort de l'empereur se décidait, et cette grande crise politique tenait tous les esprits en suspens. Napoléon avait exigé des impôts ruineux il est vrai; il avait privé le laboureur de ses en-

fants; mais il avait porté au loin la gloire du nom français, il avait élevé aux plus hautes dignités militaires des artisans, des villageois; il avait relevé le peuple à ses propres yeux, en lui ouvrant la carrière des honneurs; beaucoup l'aimaient. Puis n'y avait-il pas dans chaque hameau, comme dans chaque ville, quelques-uns de ces vieux braves dont Napoléon était adoré et qui, ne pouvant plus verser leur sang pour lui, racontaient avec enthousiasme les exploits du grand homme et charmaient, du récit de leurs campagnes, les auditeurs attentifs? Ces différents motifs, joints à la haine qu'inspiraient les troupes étrangères, faisaient presque partout former des vœux pour l'Empereur.

Au premier son de la trompette, les têtes des paysans étonnés se montrèrent aux fenêtres; bientôt les plus hardis parurent, demi-vêtus, au seuil de leurs portes entrebâillées; les ténèbres étaient encore trop épaisses pour qu'on pût rien distinguer, et les fanfares continuaient sans qu'aucune explication fût donnée, lorsqu'on vit sortir de chacune des maisons les soldats étrangers empor-

tant leurs bagages et leurs armes. L'ordre de partir venait d'arriver. Ce fut un cri de joie général, on se crut sauvé. Le corps se mit en ordre sur la place; mais au lieu de prendre la route qui conduisait à la frontière, il s'avança sur celle qui menait vers Paris. On le remarqua avec douleur, la guerre n'était pas finie. Cependant, on se voyait débarrassé de ces hôtes importuns, qui avaient amené la dévastation, on se félicita de leur départ; chacun redevenait maître chez soi, et se flattait d'être délivré pour toujours d'une tyrannie insupportable. Mais, huit jours après, un bataillon beaucoup plus nombreux entre au village, et force est au maire de répartir les soldats autrichiens entre les propriétaires, que ce surcroît de malheur fait hautement murmurer. Cinq hommes sont envoyés chez Marthe. Ils frappent en vain à la porte et finissent par la briser à coups de crosse de fusil. Ils font retentir de cris et d'imprécations les quatre chambres de l'habitation déserte; rien ne leur répond. Se croyant l'objet d'une mystification ou tout au moins la dupe d'une erreur, ils allaient

porter plainte à l'autorité, quand l'un d'eux, avisant le petit bâtiment qui servait d'asile à la bonne vieille, y conduisit ses camarades. Marthe y était seule ; la jeune fille s'était absentée pour aller chercher les médicaments qu'un travail long et difficile lui avait permis de procurer à sa mère. La pauvre femme avait entendu le bruit, et en avait bientôt reconnu la cause. Essayant alors de se lever, elle avait passé un vêtement et s'était laissé glisser de son lit ; mais elle n'avait pu ni faire un pas ni se soutenir, et elle était tombée sur la terre, après avoir inutilement essayé d'atteindre la chaise de Marie, placée à son chevet. Elle était dans cette position quand les étrangers entrèrent dans sa chambre, et, sans être touchés de son état, sans peut-être même la voir, tant leur colère était grande, ils s'écrièrent :

« Vite, la vieille, vite, il nous faut à boire, il nous faut à manger ! Allons donc, tu fais la sourde oreille ; veux-tu donc faire connaissance avec le plat de nos sabres ? Marche donc ! nous avons soif, nous avons faim... »

Quand chacun des soldats eut exprimé une insulte et une menace, Marthe put seulement se faire entendre. Elle leur répondit en mauvais allemand qu'infirme depuis longtemps et ne quittant plus son lit, elle avait cependant fait un effort pour aller à eux, mais que ses jambes paralysées n'avaient pu la soutenir; elle ajouta que sa fille allait rentrer, qu'elle les priait d'attendre patiemment son retour. Deux d'entr'eux parurent désarmés; mais les trois autres continuèrent à jurer, et menacèrent de tout briser si on ne les satisfaisait à l'instant.

« Prenez ce pain, leur dit Marthe, en désignant du doigt un linge blanc, soigneusement fermé et posé sur un coin de la table; c'est tout ce qui me reste. Vous êtes harassés de fatigue, reposez-vous, et avant un quart d'heure ma fille rentrera, et vous serez servis.

— Du pain, vieille tête! pour qui donc nous prends-tu? Vite de l'eau-de-vie, de la viande, marche! » s'écria le plus furieux de tous, en accompagnant sa phrase d'un terrible jurement et d'un énergique geste de menace.

On entendit passer sous la fenêtre le bruit de deux bottes éperonnées qui frappaient vivement la grève, et aussitôt un officier parut sur le seuil, l'épée haute, l'œil courroucé et la voix altérée par l'indignation.

« Arrière, dit-il, mauvais soldats, et silence ! »

Ces visages farouches prirent alors l'expression la plus humble et la plus craintive, et les cinq hommes se rangèrent respectueusement pour laisser passer leur chef. Il s'avança vers Marthe, et lui dit :

« Pardonnez, madame, à l'ignorance et à la brutalité de ces soldats, et croyez que leurs excès ne doivent être imputés qu'à eux seuls, et non à ceux qui rougissent de leur commander. »

Après avoir dit ces paroles en bon français, il souleva dans ses bras la bonne vieille, qui était restée accroupie sur la terre humide, la replaça sur son lit, puis, se tournant vers les siens, il reprit en allemand :

« C'est ainsi que vous écoutez la voix de l'honneur et de l'humanité ! c'est ainsi que vous savez rendre à la vieillesse le respect et les égards qui

lui sont dus! Vous êtes la honte de l'armée et vous ferez maudire le nom de votre patrie. Quel châtiment méritez-vous? »

Les coupables restaient timides et silencieux devant leur juge.

« Grâce pour eux! dit Marthe, qui avait tout compris; ils avaient faim et soif, je ne pouvais les soulager; ils avaient fait une longue route et ne trouvaient pas un lit pour se reposer; soyez indulgent, je vous en supplie! »

L'officier allait répondre, quand Marie se précipita, hors d'haleine, vers le lit de sa mère. Elle avait appris, en entrant au village, l'arrivée des Autrichiens, et, devinant ce qui devait se passer, elle accourait toute tremblante. Elle s'arrêta interdite à la vue du jeune homme, qui avait pris sa place auprès de la malade.

« Approche, ma fille, dit Marthe, et remercie mon défenseur. » Elle lui conta en peu de mots la scène qui venait d'avoir lieu, et Marie, joignant les mains et levant vers l'officier ses yeux pleins de larmes, s'écria :

« Soyez béni, monsieur! vous avez sauvé ma mère! »

Après ces simples paroles, Marie, faisant signe aux soldats de la suivre, quitta la chambre de Marthe.

« Je n'ai point d'ordre pour m'installer chez vous, madame, dit l'officier à la bonne vieille; cependant, si vous y consentiez, je m'y fixerais, afin de vous préserver de la violence de ces hommes, pour lesquels je vous demande encore une fois pardon. »

Marthe hésitait à accepter cette offre.

« Qui donc êtes-vous, monsieur, lui dit-elle, vous qui vous intéressez ainsi à deux pauvres femmes que vous voyez pour la première fois?

— Qui je suis? Un simple officier autrichien, un guerrier qui, sans pitié sur le champ de bataille, comprend cependant que la guerre ne doit point frapper les femmes ni les enfants. Qui je suis? Un jeune homme qui, élevé par une mère vénérable aux côtés d'une sœur chérie, n'a point encore oublié ce qu'on doit de respect à la résigna-

tion et au dévoûment. Qui je suis enfin? Un gentilhomme, heureux de payer une dette d'honneur contractée depuis longtemps. »

Et comme Marthe semblait attendre l'explication de ces dernières paroles, l'officier reprit :

« En 1809, les Français, en guerre avec l'Autriche, assiégèrent la ville que j'habitais avec ma famille. Après une résistance héroïque, elle fut prise d'assaut et livrée au pillage. Tout fut la proie du soldat irrité. J'avais vingt ans alors, et depuis trois mois j'appartenais à l'armée ; mais, tombé gravement malade au camp, j'avais obtenu la faveur de venir recevoir les soins maternels. J'étais gisant encore sur le lit de douleur quand eurent lieu des scènes de désordre et de terreur que je n'essaierai pas de vous retracer. On enfonce les portes de la maison où nous étions réunis ; où fuir, où se cacher? Ma mère et ma sœur se serrent effrayées près de moi ; mais mon bras, paralysé par la maladie, était impuissant à les défendre, et c'était pour moi qu'elles avaient refusé de fuir! Une troupe furieuse pénètre dans notre paisible

demeure, enlève tout ce qui tente sa cupidité et s'apprête à briser et à détruire ce qu'elle ne peut emporter, lorsqu'un de ces hommes, apercevant ma sœur, s'en approche insolemment, et lui ordonne de le suivre.

« Tout est aux vainqueurs, dit-il ; on nous a livré toutes les richesses de la ville, j'use de mon droit.

« Ma sœur, demi-morte de douleur et d'effroi, se tordait convulsivement ; ma mère se traînait éplorée, conjurant cet homme de ne point lui ravir son enfant ; et moi j'étais là, je voyais, j'entendais tout, et je ne pouvais rien. Saisi d'un violent transport, je voulus m'élancer : mes forces me trahirent, et je retombai privé de sentiment. Quand je revins à moi, ma mère m'entourait de ses bras et réchauffait mon front de ses baisers ; ma sœur, pâle encore, était agenouillée auprès de moi et pressait ma main dans les siennes ; je crus avoir fait un rêve affreux. Je racontai quelles terribles images avaient effrayé le lourd et inquiet sommeil qui venait de peser sur moi. On me laissa

croire que j'avais été le jouet de mon imagination délirante; j'étais si faible, qu'on craignait pour mes jours, et ce ne fut que longtemps après qu'on put me confier sans danger toute la vérité.

« Ma sœur n'avait dû son salut qu'à un jeune lieutenant français, qui, l'ayant défendue contre son compagnon d'armes, avait menacé de la mort quiconque oserait approcher encore de cette jeune fille, dont il se constituait le protecteur.

« Des souvenirs comme ceux-là ne s'effacent jamais; non-seulement la mémoire les recueille, mais ils se gravent dans le cœur. Jugez donc de ce que j'ai dû éprouver en assistant à une scène beaucoup moins cruelle, sans doute, mais qui m'a reporté au jour où notre famille a dû l'honneur à l'homme généreux que je veux imiter autant qu'il est en moi.

— Et vous venez de vous acquitter envers ce Français, monsieur; car vous m'avez sauvée. Que serions-nous devenues, mon enfant et moi, sans votre secours inespéré? Ils l'auraient abreuvée d'outrages, ma fille bien-aimée, et j'en serais morte de

douleur. Ceux qui ne respectaient pas les cheveux blancs de la mère pouvaient-ils prendre en pitié les pleurs de la jeune fille? Recevez donc mes remerciements, monsieur, et la seule preuve de reconnaissance que je puisse vous donner ; j'accepte vos offres et je vous confie le soin de protéger ce que j'ai de plus cher au monde. Plus heureux que moi, vous avez pu sans doute témoigner votre gratitude à l'officier français dont vous gardez si religieusement le souvenir.

— Vous ne pouviez rien m'accorder de plus précieux qu'un si grand témoignage de votre confiance ; aussi j'en serai digne. Quant au jeune lieutenant dont le sort vous intéresse, reçu comme un libérateur dans l'intimité de la famille, il est parti emportant nos regrets et suivi de nos vœux les plus sincères ; mais il n'a pas encore reparu. Peut-être, hélas! a-t-il eu le sort de tant d'autres que les neiges de la Russie ont ensevelis sans retour. »

A ces paroles, qui réveillaient de si cruelles angoisses au cœur de Marthe, deux larmes s'échappèrent de ses yeux ; l'étranger s'en aperçut,

s'excusa d'avoir ranimé imprudemment quelque chagrin qu'il ignorait, et, confidence pour confidence, la bonne vieille lui conta qu'elle avait eu un fils, enlevé depuis deux ans à son amour, et, entraînée par sa tendresse, elle ajouta avec une vivacité étonnante :

« Dites-moi si vous l'avez vu ! Il est officier aussi, lui; il est capable d'une belle action, comme celle que vous venez de me conter ; il est jeune et beau, il a la taille haute, l'œil noir et plein de feu ; ses cheveux sont longs et bouclés, son sourire est doux comme celui d'une jeune fille, et sa force, redoutable comme celle d'un lion ; c'est mon enfant, et je l'ai perdu... Dites vite si vous ne l'avez pas vu... Oh ! parlez, de grâce ! car si c'était lui qui vous eût rendu un si grand service, je vous devrais deux fois la vie.

— Hélas ! pauvre mère, ce n'est pas lui, et vous ne vous seriez point fait illusion, si vous vous étiez rappelé que l'époque que je vous ai citée est antérieure même au mariage de Napoléon. Le Français dont je vous parle a trente ans au moins,

et, pour qu'il ne vous reste aucun doute, il se nomme Henri de Beauval.

— Henri de Beauval! Ai-je bien entendu, mon Dieu! Henri de Beauval! s'écriait la vieille, saisie d'étonnement et de joie.

— Lui-même; le connaîtriez-vous donc, ou son nom vous rappellerait-il quelque souvenir chéri?

— Si je le connais! moi qui l'ai bercé sur mes genoux, qui ai séché ses larmes d'enfant, qui ai soutenu ses premiers pas! si je le connais, lui dont le nom me rend l'espoir! Mais dites que vous ne me trompez pas, que vous n'abusez pas de la crédulité d'une vieille femme, pour vous jouer des affections les plus sacrées!... »

L'étranger, sans s'offenser de ce doute, regardait avec étonnement cette figure vénérable, où toutes les impressions de la joie, de l'espoir, de l'inquiétude, se peignaient rapidement, dominées toujours par une patiente résignation. Elle fixait sur lui un regard d'anxiété et de prière.

« Parlez, lui dit-elle, parlez, au nom du Ciel; car c'est lui qui vous envoie avant que je meure;

dites ce qu'est votre ami, ce qu'est Henri de Beauval!

— Je vous l'ai déjà dit : un jeune et brave officier, dont le visage est noble comme le cœur, et le cœur comme le nom.

— Quelle est sa famille? Voilà ce que je vous demande. Que me font à moi la bravoure, la beauté, la noblesse de votre bienfaiteur? Si celui dont vous parlez est mon Henri, il a toutes ces qualités, je le sais; mais pour que je n'aie plus de doutes sur l'identité des deux personnages, dites-moi, si vous le pouvez, le nom des parents du vôtre.

— Son père se nommait Étienne de Beauval, comte de Neuville, et sa mère Louise de Noirmont. Mais quand je l'ai connu, il les avait perdus tous deux depuis longtemps. Son père n'avait pu vivre sur la terre étrangère, et sa mère l'avait bientôt rejoint; il en parlait avec tendresse et respect et jamais sans qu'une larme vînt mouiller sa paupière.

— Morts tous deux! Hélas! ma pauvre enfant,

tu ne te trompais pas : quand je te quitterai, tu seras orpheline. Ah ! Dieu veuille prolonger mes souffrances, puisqu'il ne te reste plus que moi ! »

Marthe resta longtemps silencieuse, la tête cachée dans ses mains, à travers les rides desquelles on voyait couler des pleurs.

L'inconnu ne savait à quoi attribuer cette émotion profonde, il se taisait, n'osant hasarder une consolation, qu'on eût pu regarder comme une question indiscrète.

Il savait d'ailleurs que la douleur a besoin de recueillement et de solitude, et, craignant d'aggraver par sa présence un chagrin qu'il ne pouvait ni comprendre ni adoucir, il s'éloigna à petit bruit, pensant à envoyer la jeune fille auprès de sa mère; et déjà la porte tournait sur ses gonds, quand Marthe, tressaillant comme au sortir d'un long sommeil, aperçut l'officier et le rappela aussitôt.

« Venez, dit-elle, venez, je vous en prie, et n'attribuez ma curiosité qu'à de graves motifs. Reprenez place ici, et dites-moi tout ce que vous

savez de la famille de Neuville; cette bonté vous assurera à jamais ma reconnaissance.

— Mais je vous afflige et ne puis d'ailleurs vous donner que fort peu d'autres détails. Quand sa famille émigra, Henri était chez une de ses tantes, qui reçut l'avis de gagner avec lui la frontière d'Espagne. Ce fut là qu'il perdit ses parents, dont le projet était de se retirer en Allemagne, aussitôt qu'ils le pourraient; car un vieux serviteur de leur famille devait venir les y trouver et les tenir au courant de tout ce qui se passerait en France.

« Henri, resté seul au monde, attendit vainement ce fidèle ami dans la ville que lui avait désignée son père. Il revint en France en 1802; il espérait y retrouver cette tante qui avait été pour lui une seconde mère; elle était rentrée dans sa patrie à la faveur d'un déguisement, après avoir rendu Henri aux auteurs de ses jours. Protégée par deux traîtres, qui cachaient leur cupidité sous le voile d'une amitié sincère et dévouée, elle échappa longtemps aux persécutions dirigées contre la noblesse; mais, sa fortune ne pouvant plus satisfaire leurs

exigences, ils la dénoncèrent, et elle périt sur l'échafaud.

« Ce dernier espoir détruit, Henri, qui était courageux et dont le malheur avait doublé la raison, comprit que désormais la gloire serait à celui-là seul qui saurait la conquérir ; il entra comme volontaire dans les armées du premier consul. Il combattit vaillamment, et, de lieutenant qu'il était quand nous l'avons connu, il avait passé par tous les grades jusqu'à celui de colonel qu'il venait de recevoir lorsqu'il nous écrivit pour la dernière fois, au commencement de la campagne de Russie. Depuis lors nous ignorons ce qu'il est devenu ; mais s'il n'a pas péri nous le reverrons ; car il doit épouser ma sœur et il n'a jamais manqué à sa parole.

— S'il en était autrement, il mentirait à sa race, dont l'honneur a toujours été le premier bien. Mais, dites-moi, n'a-t-il jamais entendu parler de ce bon et loyal serviteur qui devait partager son exil ?

— Jamais. Seulement, à son retour en France,

mon ami s'est rendu dans le pays qu'habitait autrefois sa famille; une lettre trouvée dans les papiers de son père lui avait appris que cet homme de confiance avait été chargé par le comte d'acheter, en son propre nom, les domaines de Neuville, devenus biens nationaux, pour les rendre plus tard à leur héritier légitime. Henri s'est présenté chez l'acquéreur, qui a refusé de le reconnaître; le jeune homme n'avait aucun titre à faire valoir, il dut renoncer à ses prétentions.

— Horreur!... Oh! mais ce n'est pas lui, monsieur, ne le croyez pas, ce n'est pas Jacques qui a fait une chose si indigne, je vous le jure!...

« Ce n'est pas celui qui abandonne une femme et un enfant qu'il chérit pour sauver ses maîtres qui peut les trahir ensuite. On vous a trompé, monsieur, on a trompé l'héritier du comte; mais Jacques serait mort mille fois plutôt que de commettre un tel crime. Il était pauvre, mais il était honnête homme, et son cœur était plus noble que celui des grands qu'il servait et qui ont osé l'accuser. »

L'œil éteint de Marthe s'était ranimé et brillait d'un éclat étrange ; elle s'était redressée sur son lit, et ses gestes peignaient encore plus d'indignation que de douleur. L'étranger, qui ne comprenait que vaguement ce qui se passait devant lui, ne savait que faire pour apaiser l'agitation de la bonne vieille.

« Calmez-vous, lui dit-il, je vous en prie ; je n'accuse personne, je ne fais que répondre à vos questions, et peut-être votre trouble, votre émotion vous ont empêchée de comprendre la pensée que je n'ai pas eu le temps d'exprimer tout entière.

— Oh ! je l'ai trop bien comprise ; vos paroles étaient claires et ne laissaient aucun doute sur votre conviction. N'avez-vous pas dit que l'homme de confiance du comte avait refusé de rendre à son fils les domaines qu'il avait été chargé d'acheter pour les lui restituer un jour ? »

Léopold (c'est le nom du jeune officier autrichien) allait répondre ; la vieille ne lui en laissa pas le temps.

« Et je vous dis, moi, continua-t-elle avec vivacité, que cela n'est pas vrai, que jamais homme ne fut plus probe, que jamais serviteur ne fut plus dévoué que celui dont vous flétrissez la mémoire. Je vous dis que vous parlez à sa femme. Regardez autour de vous, et vous me direz si tel est le luxe dont le possesseur des immenses biens du comte ferait jouir sa famille. »

Et l'ironie venait se placer sur les lèvres de la vieille. Elle s'agitait péniblement et répétait :

« Mais il est mort! vous dis-je, il faut qu'il soit mort. Mon Dieu! qui donc me donnera les moyens de les persuader de son innocence? Il est mort et on l'accuse! Repose en paix, Jacques, et puisses-tu ignorer la récompense qu'on accorde à ton dévouement! puisses-tu ne savoir jamais qu'on t'a soupçonné d'avoir trahi tes maîtres et renié leur fils! »

Et les traits de Marthe exprimaient une si profonde douleur, que l'officier, inquiet des suites que pourrait avoir cette émotion violente, produite par ses paroles, reprit timidement :

« Mais écoutez-moi donc encore : je vous ai raconté les faits, mais je ne vous ai pas dit quelle est à cet égard l'opinion de mon ami. Ayant quitté fort jeune le château de ses pères, où d'ailleurs l'intendant ne faisait que de courtes apparitions, Henri n'aurait pu le reconnaître; mais cet homme a assuré que jamais il n'avait été au service du comte; les personnes auxquelles Henri s'adressa pour s'en informer ne purent lui donner que de vagues renseignements, et comme il ne voulait ni confier son secret, ni consumer en recherches inutiles un temps précieux pour son avancement militaire, il revint à Paris. « Le serviteur resté en France, me disait-il en me confiant ces infructueuses démarches, était d'une probité à toute épreuve; ma mère, qui n'en parlait qu'avec respect et reconnaissance, me l'a assuré. Peu de temps avant de mourir, elle me recommandait de ne point chercher d'autre protecteur que son fidèle Jacques, et de me soumettre entièrement à sa conduite. Ma mère n'eût pu être ainsi la dupe de l'hypocrisie et du mensonge; je crois donc non seule-

ment que Jacques est innocent, mais encore qu'il a été la victime de son dévoûment à nos intérêts; qu'un crime peut-être lui a ôté la vie, et qu'alors le portefeuille, renfermant des valeurs considérables, sera devenu la proie du meurtrier et le prix d'un inique achat. » Vous le voyez, cette idée concorde parfaitement avec la vôtre, et si le bon serviteur n'existe plus, soyez sûre qu'aucun soupçon injurieux ne pèse sur son nom. Moi, à qui Henri a conté cette histoire, je doutais, et cela m'était permis : je n'avais pas connu l'homme que vous pleurez; maintenant je suis aussi convaincu que mon ami de son innocence et de son dévouement.

« Pardonnez-moi donc, je vous en prie, et puisque vous avez connu la famille de Neuville, en donnant de justes regrets à ceux qui ne sont plus, espérez, comme nous, le retour de celui qui en est le dernier rejeton.

« Calmez-vous, ma bonne mère, ajouta Léopold, en prenant affectueusement les mains de Marthe; je vous ai appris de tristes nouvelles;

mais puisque Henri vit encore, que son estime et sa gratitude vous sont acquises, sachez, au milieu de vos peines, vous consoler par la pensée de le revoir. Soyez courageuse contre le chagrin, et que je ne sois pas assez malheureux pour que mon entrée dans cette maison vous soit funeste ! Pendant votre longue vie, vous avez dû beaucoup souffrir, et tout me dit que les malheurs, plus que l'âge, ont blanchi vos cheveux et ridé votre front. La pauvreté ne vous a pas épargnée, et, séparée à la fois d'un époux que vous aimiez et d'une famille qui était presque devenue la vôtre, vous avez bien souvent pleuré comme perdus pour vous ceux dont vous ignoriez le sort. Aujourd'hui le doute se change en certitude ; seriez-vous moins forte et moins résignée contre ce dernier coup que contre tous ceux qui vous ont frappée sans vous abattre ? N'avez-vous pas d'ailleurs dans la tendresse et les vertus de votre fille la plus grande de toutes les consolations ?

— Marie ! ma fille, ah ! oui, je dois vivre encore pour elle ! Ainsi, vous êtes son frère ? »

L'étranger, interdit, regarda Marthe et, ne sachant que répondre, il se contenta de faire un de ces gestes qui ne sont ni un oui ni un non, et qu'un homme distrait ou embarrassé trouve parfois fort à propos. Marthe interpréta ainsi ce signe.

« Vous venez la chercher?

— Mais, fit Léopold, de plus en plus étonné, de quel frère parlez-vous? »

La vieille se souleva, ouvrit de grands yeux, les fixa sur lui et, paraissant chercher dans sa mémoire quelque événement passé depuis longtemps, elle reprit lentement et avec difficulté :

« C'est juste, vous ne pouvez pas le savoir; vous étiez si jeune quand on me l'amena; vous ne reconnaîtriez pas dans cette vieille femme couchée ici Marthe, que vous aimiez tant alors, comme vous ne croiriez pas voir dans cette jeune fille, qu'on appelle Marie, votre sœur que vous n'avez vue qu'au berceau; mais c'est elle, je vous l'assure. Ne voyez-vous pas d'ailleurs combien elle ressemble à votre mère? C'est sa touchante beauté, sa

taille majestueuse, son maintien plein de grâce et de dignité; c'est une grande dame sous un costume de paysanne. C'est votre sœur... Embrassez-la, je vous le permets; mais vous ne l'emmènerez pas; oh! non, vous ne l'emmènerez pas!... Elle est à moi, cette enfant, je l'aime plus que la vie, je ne vous la céderai pas!... »

Marthe se tut, comme pour écouter une réponse; Léopold la regardait avec un mélange d'inquiétude et de pitié. Elle reprit avec plus de force :

« Mais je ne vous connais pas, moi! Vous dites que vous êtes Henri de Beauval; qui me l'assurera? Vous ne pouvez répondre. Eh bien! je le nie. Vous avez bien nié la fidélité d'un bon serviteur, et vous voulez que je vous croie le fils du plus noble des hommes! Non! allez, je ne suis plus Marthe, et Marie n'est plus votre sœur; c'est mon bien, on ne me le prendra pas, je le défendrai... Mais je suis vieille et infirme; vous êtes jeune et fort... Du moins, ne me refusez pas une grâce: tuez-moi avant de me l'enlever!... Marie!... Marie!... »

La voix de Marthe s'éteignit dans un sanglot ; sa tête retomba sur l'oreiller ; la sueur coulait de son front et ses mains fermées se serraient convulsivement. Un grand abattement succéda à cet accès de délire ; ses yeux se fermèrent ; ses joues, empourprées par la fièvre, devinrent pâles et elle laissa aller ses bras, qu'une force nerveuse ne soutenait plus.

La vieillesse a besoin de calme ; les émotions cruelles briseraient vite les ressorts usés de la vie, et l'étranger comprit avec regret qu'il avait frappé un grand coup. Il plaça sa main sur le cœur de Marthe : les battements en étaient faibles, mais réguliers ; il jugea qu'elle n'avait besoin d'aucun secours et que la nature, en lui envoyant le repos, lui avait donné le plus efficace de tous. Il résolut d'attendre la jeune fille pour lui apprendre ce qui s'était passé. Il commençait à voir plus clair dans ce mystère : Marie n'était pas la fille de Marthe, ou, si elle l'était, une autre enfant confiée aux soins de la bonne vieille était morte. Henri de Beauval lui avait dit qu'au moment où sa famille

avait été forcée de fuir, sa sœur, encore au berceau, avait été remise aux soins d'une femme sûre; mais que ses parents, attendant des jours meilleurs pour la réunir à eux, avaient été surpris par la mort et lui avaient laissé les indications qu'ils possédaient sur son sort, afin qu'il pût la découvrir. Toutes les démarches qu'il avait tentées à cet effet étaient restées sans résultat, et il n'avait pu retrouver les traces de Marthe. Il croyait donc cette enfant perdue pour toujours. Dans ces temps de trouble et de terreur, tant de victimes avaient succombé, qu'il était possible que Marthe eût payé de sa vie son attachement à la cause des proscrits. Henri avait presque oublié cette petite sœur, qu'il n'avait vue que quelques jours; cependant, une fois en s'entretenant avec Léopold, il avait dit :

« Ah! si ma sœur vivait et que Dieu me la rendît, un double lien unirait nos deux familles. »

Le jeune Autrichien n'avait point attaché d'importance à ces paroles, qui n'étaient qu'une preuve, ajoutée à tant d'autres, de l'amitié qu'il

avait inspirée à Henri ; toutefois, la scène étrange à laquelle il venait d'assister lui en rendit le souvenir.

Mais devait-il ainsi ajouter foi aux aberrations d'un cerveau malade?

Il se perdait en conjectures. Quel était cet autre enfant dont parlait la vieille et qu'elle croyait mort en Russie? Il l'ignorait, et plus il voulait éclaircir le sens des phrases entrecoupées de Marthe, plus il les trouvait inintelligibles. L'imagination est si habile à se créer des chimères, que, sans savoir encore ce qu'était Marie, il se persuadait qu'elle était la sœur de son ami. Il reporta les yeux vers Marthe : elle était mieux qu'il n'eût osé l'espérer ; elle soupirait de temps en temps, mais elle reprenait aussitôt sa respiration lente et mesurée ; sa pâleur se dissipait peu à peu, et un véritable sommeil remplaçait ce qui d'abord n'avait été qu'un profond accablement.

Léopold, complètement rassuré, commençait à se lasser de ses fonctions de garde-malade ; il avait besoin d'air et d'exercice, pour faire diversion

aux idées qui se heurtaient dans son esprit; il voulait sortir; mais il se reprocha de quitter la bonne vieille et, se rasseyant, il se dit : « J'ai beaucoup marché, je suis las; essayons de dormir; au moindre mouvement de la malade, je serai debout. » Il rajusta son manteau, se plaça le plus commodément qu'il put sur sa mauvaise chaise, croisa ses jambes, appuya son coude au dos de son siége et sa tête sur sa main, puis ferma les yeux. Mais il appelait encore en vain le sommeil quand Marie, qui avait écouté un instant à la porte, n'entendant rien et croyant sa mère seule, fit tourner doucement la clef dans la serrure et entra.

A la vue de l'officier, elle rougit et voulut sortir; mais, lui désignant du doigt sa mère endormie et la retenant du geste, il lui dit :

« Venez, mademoiselle; dans quelques minutes peut-être votre mère aura besoin de vos soins.

— Que dites-vous, monsieur? Serait-elle donc plus souffrante que quand je l'ai quittée? dit Marie, effrayée.

— Rassurez-vous, mademoiselle; un peu d'émo-

tion qu'elle a éprouvée en apprenant certaines choses que je lui ai confiées. » — Une vive curiosité, à laquelle se mêlait une extrême inquiétude, se peignit sur le visage de Marie; mais comment interroger l'étranger? C'était chose impossible. Heureusement il comprit que Marie n'osait demander ce qu'elle brûlait de savoir, et il lui raconta, en peu de mots, ce qu'il avait dit à Marthe; seulement, comme il était presque certain de parler à la fille du comte de Neuville, il lui cacha sa mort et celle de la comtesse. En entendant le nom de son frère, Marie tressaillit, et lorsqu'elle apprit qu'elle pouvait espérer de le revoir, elle laissa éclater sa joie. Ainsi Léopold ne s'était pas trompé. Il partagea l'émotion de la belle enfant, mais non son bonheur. En songeant aux tristes événements qu'il lui cachait, il sentait ses idées s'assombrir; car on ne peut voir le sourire aux lèvres de celui dont on sait que les larmes devraient couler, sans que ce sourire déchire l'âme et fasse craindre d'avoir soi-même à gémir sur des pertes qu'on ignore. Marie, entraînée par le désir de savoir tout

ce qui la concernait, adressait force questions à Léopold, qui y satisfaisait entièrement, lorsqu'il le pouvait sans l'affliger, et qui les éludait, en prétextant son ignorance, lorsqu'elles pouvaient compromettre le repos et la gaîté de la jeune fille. Prévoyant cependant qu'il viendrait un moment où, trop pressé par la juste impatience de Marie, il lui serait impossible de ne pas lui avouer la vérité, il résolut d'abréger cette conversation. Il ne voulait pas non plus être présent au réveil de Marthe, il craignait que sa présence ne produisît sur elle un fâcheux effet. Il prit donc congé de Marie, après lui avoir demandé la permission de revenir s'informer de l'état de sa mère ; et il alla chercher dans un sommeil réparateur assez de calme pour juger sainement de tout ce qu'il venait d'apprendre.

Levé avant le jour, il se rendait chez Marthe, et ce ne fut qu'au moment de franchir la clôture du jardin solitaire qu'il s'aperçut que son impatience allait le rendre indiscret ; il s'éloigna et chercha dans la promenade une distraction qui lui fît trou-

ver moins longues les nombreuses minutes qu'il devait compter avant de revoir la vieille.

Quand il entra chez Marthe, elle était assise sur son lit et lisait les prières des morts. Lorsqu'elle aperçut le jeune homme, elle ôta ses lunettes aux larges verres garnis d'écaille, les posa sur le verset du psaume qu'elle récitait, et, fermant son livre d'heures, elle le plaça près d'elle. Puis elle tendit la main à Léopold et lui dit avec un doux sourire :

« Soyez le bien-venu, monsieur : hier j'ai été faible comme un enfant ; mais vous savez que l'enfance et la vieillesse sont sœurs. Si, dans un moment de peine, je vous ai dit quelque chose de désobligeant, il faut me le pardonner ; j'ai eu grand tort de m'affliger ainsi ; vous ne m'avez apporté que de bonnes nouvelles ; les autres, je les avais devinées. Depuis longtemps je n'avais plus aucun espoir de revoir Jacques ; il était plus âgé que moi et, s'il existait encore, il aurait dépassé de beaucoup les limites de la vie humaine. Ce matin j'ai prié pour lui, et j'ai compris que j'étais folle de craindre que justice ne lui fût point rendue. Qu'im-

porte l'opinion des hommes à ceux que Dieu a jugés? Asseyez-vous près de moi, et, si vous le voulez bien, nous causerons; vous me redirez ce que vous m'avez appris hier, pendant que Marie ira vous préparer une chambre; car, je ne veux plus que vous nous quittiez, et je ne puis mieux faire, ajouta-t-elle quand sa fille fut sortie, que de mettre sous votre protection la sœur de M. de Beauval. »

Elle lui raconta à la suite de quels événements Marie lui avait été confiée, comment elle l'avait élevée, par quels malheurs elles avaient passé de l'aisance à la pauvreté; comment, depuis ce temps, Marie la soutenait de son travail, et elle fit avec orgueil et bonheur l'éloge de celle qu'elle appelait sa fille.

« Voilà, reprit-elle après un instant de silence, ce que vous direz à Henri de Beauval, si les hasards de la guerre vous rapprochent, ou si, plus heureux, vous vous trouvez réunis auprès de votre mère. Quand il saura que sa sœur existe encore, il viendra la chercher. Dieu, sachant alors qu'il ne

me reste plus rien à faire ici-bas, me rappellera à lui; et dès qu'elle m'aura fermé les yeux, elle appartiendra à son frère. Il reconnaîtra sans peine en elle son noble sang, et il sera fier de cette enfant de ma tendresse.

— Oui, il en sera fier : jamais illustre dame n'a joint plus de beauté à une grâce et à une distinction aussi parfaites; mais il ne possédera pas seul un pareil trésor; car je puis bien vous confier, à vous qui êtes sa mère, mes pensées les plus intimes. Je puis vous remercier des soins que vous avez donnés à Marie de Neuville, et des vertus dont vous avez orné son cœur; elles sont pour moi le gage d'une félicité digne d'envie; car cette jeune fille, qu'on admire et que vous chérissez, je l'obtiendrai de son frère, qui, sans savoir s'il la verrait jamais, m'a promis sa main.

— Arrêtez, jeune homme, ne vous bercez pas d'un fol espoir. Quand le comte Henri vous aurait promis sa sœur, elle ne sera jamais à vous : elle est la fiancée de mon fils !

— De votre fils ! et vous avez osé....

— Oui, j'ai osé confier le sort de Marie à celui en qui j'avais pris soin de développer les vertus les plus pures !... Est-ce à vous de m'en blâmer ?

— Mais, Mlle de Neuville à votre fils !

— La vertu rapproche les distances, le ne savez-vous pas ? La noblesse est respectable, mais celle du cœur seulement ; celle-là seule peut faire chérir et révérer l'autre. Que sont donc, monsieur, les titres, les honneurs, la fortune? La révolution a tout nivelé, on le répète chaque jour. Mon langage vous étonne? Voilà, cependant, les principes dans lesquels j'ai élevé Marie. Si elle doit passer sa vie dans l'obscurité et l'abandon, elle ne sentira pas si vivement la perte de son rang que celle de ses parents, que celle même de sa vieille mère, qui la quittera bientôt ; si elle est destinée à un avenir plus brillant, mais peut-être moins heureux, elle saura, du moins, apprécier à sa juste valeur le faux éclat qui l'entourera. La révolution, en laissant dans mon cœur la vénération et l'amour que j'avais voués à mes nobles maîtres, m'a donné une grande et terrible leçon

que j'ai recueillie pour leur fille, et dont elle a su profiter. Elle n'en saura pas moins tenir convenablement le rang qui lui appartient, s'il lui est jamais rendu; mais elle saura aussi que les malheureux sont ses frères, et que la plus belle prérogative du pouvoir et de la fortune, c'est la joie de faire du bien. Mais je ne vous cache pas que je préférerais pour elle à un avenir brillant une douce et modeste existence. Le bonheur aime le silence et la médiocrité; il craint le bruit et le faste; c'est une remarque de ma triste et longue expérience. Nous avons été plus heureux, moi, pauvre paysanne, Marie et Pierre, élevés comme tels, que les rois ne peuvent l'être. Hélas! les rois... Quel sort a eu le dernier!

— Tout ce que vous me dites est trop juste pour que j'essaie de le réfuter; mais que pensera M. de Beauval, quand il apprendra que sa sœur est promise au fils de serviteurs fidèles, il est vrai, mais dont les vertus ne relèveront pas la naissance aux yeux du monde? Ne trouvera-t-il pas que vous avez outrepassé les droits que vous don-

naient sur cette jeune fille votre amour et vos soins? Vous le savez, il est maintenant le chef de la famille, quoiqu'il n'ait pas voulu porter le nom de son père avant de pouvoir le soutenir avec éclat; à lui seul il appartient de décider du sort de Marie.

— Ecoutez-moi, monsieur. Le jeune homme auquel j'ai promis la main de Mlle de Neuville n'est pas plus mon fils qu'elle n'est ma fille. Je n'aurais pas fiancé à mon enfant l'enfant de ses maîtres. J'aurais cru, quoiqu'il n'y ait plus ni seigneurs ni vassaux, me payer trop chèrement des services que je lui ai rendus, services qui ne méritent aucune reconnaissance; car ils ont fait mon bonheur. En épousant celui que je lui ai destiné, elle ne dérogera point; car il est noble comme elle; mais ne l'eût-il pas été, que j'aurais agi comme je l'ai fait. Vous voyez, monsieur, que ma confiance est entière; c'est un hommage que je rends à votre mérite; et maintenant, je vous dirai : Voulez-vous être encore le protecteur de Marie?

— Toujours, répondit l'officier. Ce devoir ne m'est-il pas imposé par la reconnaissance et l'amitié ? »

Bientôt, grâce à Léopold, un peu de paix revint à la chaumière. Les soldats s'étaient montrés d'abord respectueux envers Marie ; puis, à l'exemple de leur chef, ils devinrent prévenants et attentifs à tout ce qui pouvait plaire à la jeune fille. Par leurs soins, des plants jeunes et vigoureux remplacèrent les arbres abattus pendant un dur hiver ; le potager fut remis en ordre et agrandi pour proportionner les ressources aux besoins des temps, et les murs lézardés de la cabane purent espérer de cacher, dans peu, leur misérable aspect derrière le gai feuillage de nombreux espaliers. Léopold surveillait et dirigeait les travaux, en recueillant avec bonheur l'expression de joie qui se peignait sur le visage de Marie à chaque nouvelle surprise. Il était devenu l'ami, le fils de la maison. Marthe avait en lui toute confiance, et la reconnaissance lui attachait le cœur de Marie. Trop fière pour rien

recevoir de qui que ce fût, elle avait pourtant été forcée d'accepter les dons de Léopold ; il les faisait avec tant de délicatesse et il savait si bien invoquer les droits que lui assurait le titre de frère du comte Henri, qu'il était impossible de consentir à l'affliger par un refus.

Ainsi que Léopold l'avait dit à Marthe, il avait été élevé par une pieuse et sainte femme qui s'était efforcée de graver dans son cœur la crainte et l'amour de Dieu, persuadée qu'elle était que ces principes sacrés sont la meilleure garantie de la probité et de l'honneur et constituent le plus précieux héritage que des parents sensés puissent laisser à leurs enfants. Peut-être, au milieu de la vie des camps, avait-il perdu de vue ces sages enseignements ; peut-être aussi le respect humain avait-il parfois fait taire en lui la voix de la religion ; peut-être enfin négligeait-il depuis quelque temps les saintes pratiques auxquelles il avait vu sa famille se soumettre, que lui-même avait remplies avec bonheur. Mais, délivré de l'agitation dans laquelle il vivait depuis bien des années,

et se retrouvant sous le paisible toit de Marthe, il se crut de retour au foyer de sa mère. Il envisagea d'un coup-d'œil sa vie dissipée et inutile, et il se demanda s'il avait trouvé le bonheur dans les plaisirs que le monde lui avait offerts, dans les distractions qu'il avait si avidement recherchées. Il fut forcé de s'avouer que pas un seul instant il ne l'avait goûté. Et quand, après cet aveu, il reporta ses regards sur Marthe qui, privée de tout ce qui fait ordinairement le bonheur, sur Marthe qui, vieille, pauvre, infirme et séparée de celui qu'elle aimait comme son fils, était pourtant calme, résignée, presque heureuse; quand il apprit à connaître Marie, qu'il ne découvrit dans son cœur aucun regret pour la vie splendide que sa naissance semblait lui donner; quand il la vit se livrer sans relâche au travail, s'occuper sans dépit ni dédain des plus vulgaires détails de son chétif ménage; quand il put admirer sa constante douceur, son dévoûment, sa tendresse filiale et surtout la générosité avec laquelle elle semblait oublier ses peines pour ne

songer qu'à celles des autres, il voulut savoir d'où leur venait à toutes deux tant de force, tant de patience et de sérénité.

La réponse n'était pas difficile à trouver ; pourtant il ne put la faire, et ce fut Marthe, qu'il interrogeait à ce sujet, qui se chargea de la lui indiquer.

« Dieu est notre maître, lui dit la bonne vieille. Tout ce qu'il fait est pour notre bien ; car il est aussi bon qu'il est puissant. Nous le savons, nous nous soumettons à sa volonté et nous attendons qu'il lui plaise de faire cesser nos peines.

— Mais si, malgré tant de courage et de patience, cet espoir est trompé? dit Léopold.

— Il ne saurait l'être toujours. La vie la plus longue est bien courte, mon fils ; et si Dieu veut que chaque jour en soit marqué par la douleur, il a l'éternité pour nous récompenser. »

De telles leçons, souvent répétées, n'étaient point inutiles au jeune homme. Grâce à elles il retrouvait la foi naïve de son enfance et la confiance en une Providence suprême qui veille sur

les destinées de l'homme et ne le frappe que pour le rendre plus digne de l'avenir qu'elle lui réserve.

Les jours s'écoulaient rapidement pour lui; il aimait à écouter Marthe et à converser avec Marie et il ne savait s'il devait plus vénérer la sagesse de la bonne vieille qu'admirer les généreux sentiments de la jeune fille. Chaque jour lui découvrait dans Marie quelque qualité nouvelle, rehaussée par la plus touchante modestie. En la voyant pour la première fois il avait été frappé de sa beauté, de sa grâce et de sa distinction; il ne songeait plus à ces dehors brillants; mais ce qu'il voyait toujours avec étonnement, c'était sa douce piété, son angélique résignation et son ingénieuse charité. Il en parlait souvent à Marthe; et la bonne vieille se réjouissait en entendant l'éloge de son enfant. Mais, un jour, il lui dit:

« Une telle femme sera la joie et la bénédiction de la famille où elle entrera. Que ne puis-je la donner pour fille à mon excellente mère!... Je croirais m'acquitter dignement de tous les soins qu'elle m'a prodigués!...

— Vous êtes un bon fils, lui dit-elle. Mais pourquoi donc, maintenant que la paix est faite, que Louis XVIII règne, tardez-vous à aller revoir et consoler cette mère chérie, qui, soyez-en sûr, souffre cruellement de votre absence? Le regret que vous exprimiez tout-à-l'heure me fait craindre que vous n'ayez quelquefois pensé à offrir à Marie votre fortune et votre nom. Vous auriez tort d'y songer, mon fils. Elle a promis d'épouser Pierre; un saint prêtre a reçu cette promesse, et sa bénédiction l'a consacrée. Et maintenant, Léopold, voulez-vous que je vous donne un bon conseil: partez. Plus vous connaîtrez Marie, plus vous la regretterez, je le sais, et c'est ce qui me donne le courage de vous parler ainsi et d'oublier que votre départ nous enlèvera notre seul protecteur et notre seul ami. »

Léopold resta quelques instants pensif; puis il releva la tête et dit à Marthe:

« Vous avez raison. Si vous étiez moins généreuse, si vous m'aimiez moins, vous ne me donneriez pas un tel conseil. Je le suivrai... Mais

comme je ne veux pas être moins généreux que vous, dès que j'aurai embrassé ma mère, je reprendrai le bâton du voyageur et je chercherai Henri avec tant de persistance, que, s'il n'est pas mort, je vous le ramènerai. Rassurez-vous toutefois, je ne lui demanderai pas la main de sa sœur, je ne veux être que l'ami, que le bienfaiteur de cette vertueuse enfant. Adieu, je vais adresser au général en chef la demande de mon congé. »

Cette résolution coûtait à Léopold; il s'était habitué à la douce vie qu'il menait sous le toit de Marthe, et parfois, à son insu même, il avait formé les projets que venait de détruire la bonne vieille. Mais il avait promis d'être courageux, il le fut et écrivit sans tarder au général et envoya sa lettre par un courrier. Alors, content de la victoire qu'il venait de remporter sur lui-même, il se sentit plus calme et plus fort. Il regarda le passé et interrogea l'avenir; il se dit encore que les douces vertus de Marie auraient fait son bonheur; mais, à défaut de ce bonheur auquel il devait renoncer, il s'engagea à en rechercher un

autre : celui de faire du bien et de se sacrifier lui-même, s'il le fallait, à la félicité des autres. Mais son cœur saignait encore, et lui, l'intrépide soldat, le premier au feu, le dernier à la retraite, l'élégant officier, le jeune homme à la mode, s'agenouilla et pria. Il pria de toute son âme, remettant aux mains de Dieu l'avenir qu'il entrevoyait si sombre, lui demandant le courage d'accomplir son devoir, et il se releva consolé.

Le lendemain, il alla voir Marthe. Elle lui tendit la main ; il la pressa dans les siennes et, nous devons le dire, il porta cette main brune et ridée à ses lèvres avec un profond respect.

« Vous êtes une digne femme, lui dit-il ; vos conseils sont ceux de la justice et de la sagesse ; vous m'avez rendu à moi-même et à la vertu, je vous en remercie.

— J'étais sûre de vous, mon fils, répondit la bonne Marthe ; ce que j'exigeais, je savais que vous le feriez ; car, à défaut de ma voix, celle de l'honneur vous l'eût ordonné.

— J'ai écrit, dit-il.

— Bien, mon enfant; que Dieu vous récompense! Vous avez fait une bonne action...

— Qui, à ma honte, m'a coûté plus que vous ne pouvez le croire.

— N'en rougissez pas, mon fils. Après la victoire, le guerrier se rappelle avec orgueil les obstacles dont il a triomphé. Plus de peine, plus de mérite, dit chez nous un vieux proverbe. Et moi j'ajouterai : Plus de mérite, plus de satisfaction de soi-même. Si maintenant vous envisagiez froidement votre position, combien vous la trouveriez belle! La vie commence à peine pour vous, et, quand tant d'autres ont à gémir sur de coupables erreurs, vous avez, vous, le souvenir d'une action généreuse. Puis le bonheur vous viendra aussi, mon enfant, si vous savez l'attendre avec patience et ne le cherchez jamais que dans le sentier du devoir. Hors de là, mon fils, il n'y a que déception, regret et douleur. »

C'était un étrange et touchant spectacle que celui que présentait en ce moment l'asile de Marthe. Dans un réduit plus que modeste, éclairé

par un dernier rayon de soleil, on voyait, dans l'attitude de l'attention et du respect, un jeune homme, beau, fier, élégant, au brillant uniforme, aux manières distinguées, incliné devant une vieille femme, à demi couchée sur un lit des plus pauvres et vêtue comme la plus humble des paysannes. Sa figure vénérable, sur laquelle l'âge et le chagrin avaient tracé de profondes rides sans y détruire une rare expression de bonté, dominait la tête blonde de l'officier, et ses yeux s'attachaient sur lui avec bienveillance et satisfaction. Il écoutait, silencieux, les paroles qui tombaient de sa bouche, comme autant de maximes empreintes d'une profonde sagesse et d'une irrécusable vérité. C'était l'expérience instruisant la jeunesse. Sa voix était persuasive, son langage si ferme et si juste, ses pensées si élevées, que Léopold en fut frappé et ne put s'empêcher de s'écrier :

« Qui donc êtes-vous, vous qui parlez ainsi ?...

— Qui je suis ? Une paysanne à laquelle un puissant seigneur a fait donner jadis un peu de cette instruction refusée au pauvre, et, voyez

combien sont grandes la justice et la bonté de celui qui gouverne tout, cette instruction dont j'étais redevable au comte de Neuville est devenue l'héritage de sa fille, violemment arrachée de ses bras par des événements que nul ne pouvait prévoir. J'ai passé quelques années à étudier les livres, et j'ai consacré le reste de mon temps à étudier la vie. C'est cette dernière étude qui m'a appris qu'il n'y a ici-bas qu'une seule chose dont il faille ardemment souhaiter la possession, c'est le témoignage d'une bonne conscience. Voilà tout ce que je sais, tout ce qui m'aidera à mourir en paix, sans regret pour le passé, puisque j'ai eu le bonheur de faire un peu de bien; sans crainte pour l'avenir, puisque le Seigneur pardonne tout à ceux qui ont aimé leurs semblables et qui se sont oubliés pour les autres. Courage donc, mon fils, le chemin est rude, mais il est sûr et glorieux; suivez-le, et quand vous arriverez au terme, vous reconnaîtrez combien vous aurez été sage de semer çà et là quelques bonnes actions qui, comme autant de fleurs, récréeront

votre vieillesse de leur suave parfum et viendront parer pour vous les bords de la tombe. »

Il y avait dans le ton, dans les manières de cette femme vieille et infirme, tant de digne autorité, tant de douce persuasion, qu'on l'écoutait avec un respect religieux et que, quand elle avait parlé, on était presque toujours meilleur. On sentait que ses paroles n'étaient que l'expression fidèle d'une conviction que soixante-dix années utilement remplies avaient formée; puis une grande solidité d'esprit, une instruction rare, une bonté indulgente sans faiblesse, une pénétration étonnante et toute la simplicité d'une obscure villageoise faisaient de Marthe une femme en qui tout commandait confiance et affection. Léopold avait partagé ces sentiments avec tous ceux qui connaissaient la bonne vieille; mais pour lui Marthe était de plus l'organe du devoir et la voix de la vertu.

Trois jours après, Léopold partit, suivi des regrets et des vœux de la bonne vieille, qui appréciait son dévouement, et de ceux de Marie, à qui il avait promis de rendre son frère.

CHAPITRE V.

La présence de Léopold chez Marthe y avait ramené sinon le bonheur, du moins les joies de la confiance et de l'amitié, et un peu de cette aisance qui, pour le pauvre, habitué aux privations, devient presque de la richesse. Jamais il n'avait osé soulager ouvertement cette fière pauvreté ; mais pour lui-même, disait-il, il avait imploré comme une grâce la permission de faire réparer la maison qui tombait en ruines, il avait orné la chambre qu'on avait mise à sa disposition de meubles utiles et propres, et il avait si bien

prié Marie de choisir pour sa mère malade ce qui pourrait lui convenir, que la jeune fille, touchée de la persistance de ses offres et sollicitée d'ailleurs par son cœur qui saignait de ne pouvoir soulager, comme elle l'aurait voulu, la bonne Marthe, avait consenti à le voir devenir son bienfaiteur. L'officier avait appris aussi plus tard, dans l'intimité de ses conversations avec la sœur de son ami, qu'aux jours de la détresse elle avait contracté quelques dettes, à l'acquittement desquelles le produit de son travail était destiné. Il se tut; mais il profita de cet aveu, qu'il avait surpris, pour remettre, à l'insu des deux femmes, ces faibles sommes à qui elles étaient dues. Ainsi la misère avait cessé d'habiter la cabane, et, avec elle, bien des soucis cuisants s'étaient éloignés. Le départ de Léopold attrista Marie; mais, nous l'avons déjà dit, elle était courageuse et elle supporta sans se plaindre cette nouvelle séparation. Marthe en fut plus affligée encore que Marie. Mais soit que la joie nous visite, soit que la douleur s'abatte à notre foyer, le temps s'écoule avec ra-

pidité et, marchant d'un pas toujours égal, il entraîne, dans le gouffre du passé, les souffrances du pauvre, les fêtes du riche, les honneurs de l'ambitieux ; seulement il pèse à celui qui gémit, tandis qu'il disparaît comme l'éclair pour celui qu'il effleure porté sur l'aile du plaisir.

Le printemps avait fui avec sa première verdure, ses fleurs charmantes, ses doux chants d'oiseau ; l'été avec son ciel de feu, ses moissons dorées, ses nuits délicieuses ; l'automne mûrissait ses fruits et préparait ses joyeuses vendanges à la belle et fertile Lorraine, délivrée enfin des étrangers qui l'avaient envahie et jouissant avec ivresse de la paix qui lui était rendue.

Les paysans avaient repris gaiement des travaux dont ils espéraient recueillir seuls les fruits, et si des passions politiques s'agitaient encore au fond des cœurs, elles se cachaient sous l'apparence du calme le plus profond. Les joyeuses causeries sous les tilleuls, les jeux de chaque soir sur la place du village avaient reparu ; mais on n'y voyait plus Marie. Depuis que Pierre avait

laissé sa place vide au foyer de Marthe, la jeune fille consacrait tout son temps à sa vieille mère, qu'elle avait juré d'aimer et de soigner doublement. La même vie d'inquiète souffrance durait toujours pour elle et pour la bonne Marthe, car aucunes nouvelles de ceux qu'elles aimaient n'étaient venues les rassurer et les consoler.

Un matin du mois d'octobre, Marie s'était levée avec le jour et, dans une fervente prière, elle demandait à Dieu force et courage, car elle se sentait oppressée d'une tristesse plus grande que jamais. Elle ouvrit sa fenêtre, arrosa ses fleurs chéries, les exposa à l'air frais et, pour faire diversion à ses sombres idées, elle s'efforça de paraître gaie, elle chanta même; mais, loin de la distraire, cette gaieté factice la rendit plus malheureuse encore. La journée s'était passée ainsi et le soir ramenait l'ombre et la fraîcheur, quand la porte du jardin s'ouvrit et donna passage à un homme dont les vêtements couverts de poussière, la figure pâle et maladive annonçaient un pauvre voyageur. Au bruit des pas criant sur la grève

des allées, Marie s'était mise à la croisée et regardait avec une inquiète attention l'inconnu qui s'avançait, en jetant de côté et d'autre des regards attristés. Il lui semblait avoir déjà vu cet homme; mais elle se crut le jouet de son imagination, car elle chercha en vain à donner un nom à ces traits décolorés et maigris, à ces cheveux rares et grisonnants, à cette physionomie altérée et souffrante.

Mais, à coup sûr, cet étranger était sans asile et, fatigué d'une longue route, il venait demander l'hospitalité dans cette humble demeure, qu'il avait rencontrée la première. Aussi, la compassion étouffant dans Marie le pénible sentiment qu'elle avait éprouvé d'abord à sa vue, elle alla, après avoir pris l'avis de sa mère, au-devant du voyageur et, de sa voix la plus bienveillante, elle lui dit :

« Entrez, monsieur; quelque pauvre que nous soyons, nous pouvons vous offrir une place à notre table et un gîte pour cette nuit.

— Oui, oui, entrez reprit la voix tremblante

de Marthe et soyez le bien-venu, pauvre voyageur. »

Celui-ci balbutia quelques mots qu'elles n'entendirent point, mais qu'elles prirent pour un bonsoir et un remercîment. Marie approcha une chaise de la table, sur laquelle elle déposa un pain, un morceau de lard froid et une bouteille de vin. Elle s'assit à son tour et, pendant que Marthe engageait l'étranger à prendre un peu de nourriture, elle examinait, avec une curieuse pitié, cet homme auquel elle venait d'offrir une chétive, mais sincère hospitalité.

Un misérable pantalon de toile écrue, un habit de vieux drap vert, portant aux coutures des liserés jadis rouges, un mouchoir à carreaux bleus noué en cravate, un chapeau de paille sali et déchiré, des souliers dont le cuir usé défendait mal les pieds du voyageur composaient son ajustement, et tout ce costume, demi-militaire, demi-bourgeois, tombant de vétusté, indiquait la misère, aussi bien que le léger paquet suspendu au bâton noueux de l'inconnu.

Il ne vint pas à l'esprit de Marie de voir sous ces lambeaux un vagabond ou un malfaiteur ; quand on est malheureux, on est facilement touché des souffrances des autres, et on ne leur fait pas un crime d'une indigence dont, soi-même, on connaît les rigueurs. De l'examen des vêtements, elle passa à celui de la figure du voyageur, qui, cédant aux instances de Marthe, portait à ses lèvres le vin dont pour lui se privait la malade.

Plus Marie le considérait, plus il lui semblait qu'il ne se présentait pas à elle pour la première fois, et, avec un indicible serrement de cœur, elle croyait retrouver dans cet homme Pierre, son frère chéri. Ce n'était assurément là ni ses grands yeux noirs, ni sa bouche fine et souriante, ni son port noble et gracieux ; mais c'était peut-être sa pâleur, sa tristesse et sa pauvreté. Elle ne put supporter cette pensée, que des larmes vinrent trahir ; mais quand elle leva de nouveau les yeux sur le voyageur, elle surprit son regard attaché sur elle et humide comme le sien. Incapable alors de surmonter plus longtemps son inquiétude, elle

fit un violent effort, sécha ses pleurs et, raffermissant sa voix, elle lui dit :

« Vous avez sans doute fait une longue route, monsieur ; que vous paraissez souffrant et bien fatigué !

— Oui, mademoiselle, répondit l'étranger, une longue et cruelle route, sur laquelle j'ai laissé à chaque pas des compatriotes, des amis, des frères.

— Que dites-vous ! s'écria Marthe, vous seriez un de nos soldats échappés aux désastres de la grande armée ?

— Hélas ! oui, et si les fatigues, la maladie, l'esclavage et le chagrin ne m'avaient vieilli bien avant le temps, vous me reconnaîtriez peut-être. »

La jeune fille jeta un cri de surprise ; puis, attachant sur le voyageur ce regard fixe et perçant qui semble évoquer tous les souvenirs endormis au fond de la mémoire, elle s'écria d'une voix brisée par l'émotion.

« Louis !... »

Elle se laissa retomber sur sa chaise, les mains

jointes et fortement serrées, la tête penchée en avant, dans l'attitude de l'anxiété et de la prière, et elle reprit d'une voix entrecoupée :

« Parlez, au nom du Ciel ! où est mon frère ?

— Oui, Louis, parlez, je vous en supplie, dit Marthe; qu'est devenu mon fils ?... »

Alors le soldat, ne trouvant pas une parole, tira de son sein une croix d'or et la remit à Marie.

« Mort !... » s'écrièrent à la fois les deux femmes. Et Marie se précipita dans les bras de sa mère, sans pouvoir verser une larme, et en répétant seulement ce mot : « Mort... mort... »

Elles se tinrent longtemps embrassées, puis toutes deux, comme d'un commun accord, se séparèrent, Marie pour tomber à genoux devant le Christ qui ornait leur pauvre demeure ; Marthe pour lever les yeux au ciel et joindre pieusement ses mains tremblantes. C'est que toutes deux avaient éprouvé bien des fois déjà que la prière est un baume divin pour les blessures du cœur.

Louis se tenait à l'écart, de peur de troubler cette profonde douleur, et, en contemplant Marthe

et sa fille, il ne pouvait retenir ses larmes. Ce fut Marie qui reprit courage la première ; car, elle le savait, c'était à elle de consoler sa mère.

Elle vint s'asseoir auprès du lit de la bonne vieille et, faisant signe à Louis de s'approcher, elle ne lui dit que ces mots : « Parlez-nous de mon frère. »

Le soldat fit alors le détail de tout ce qui était arrivé à Pierre depuis son départ du hameau ; il redit ses souffrances, ses privations, son courage, sa tendresse filiale et son affection pour Marie. Il parla surtout avec enthousiasme et reconnaissance des services que Pierre lui avait rendus, il raconta avec simplicité comment, à son tour, il s'était efforcé de s'acquitter envers un si généreux ami. Mais quand vint le récit des derniers moments de Pierre ; quand Louis peignit les angoisses que lui, spectateur de tant de souffrance, avait endurées ; quand il rapporta à Marthe et à sa fille les touchants adieux d'un fils et d'un frère, ses sanglots couvrirent sa voix et les deux pauvres femmes fondirent en larmes.

Ces larmes les soulagèrent et Marthe retrouva la force de remercier Dieu en apprenant que son enfant chéri était mort en chrétien.

« Ce n'est plus qu'une séparation de quelques jours, se dit-elle; car je le reverrai dans le ciel. »

Marie porta à ses lèvres la croix d'or qui avait reçu les derniers vœux de son frère, et s'applaudit de la lui avoir donnée au moment du départ. Elle voulut alors la remettre à sa mère ; mais Marthe lui dit :

« Garde-la, ma fille, c'est tout ce que Pierre a pu laisser à sa veuve.

— Et cet héritage est précieux, répondit Marie, en essuyant ses pleurs. Il m'apprendra à souffrir et m'aidera à me résigner. »

Louis, touché jusqu'au fond du cœur de tant de courage et de vertu, se retira, après avoir demandé à la bonne Marthe et à la jeune fille pardon de toute la douleur qu'il leur avait causée. Pour toute réponse, Marie lui tendit la main, tandis que Marthe lui disait :

« Vous avez été un frère pour mon pauvre enfant ; que Dieu vous en récompense ! »

Louis avait si tendrement aimé Pierre, que, celui-ci mort, le brave garçon n'avait trouvé le courage d'éviter avec soin les périls, d'endurer les tourments d'un dur esclavage, que pour accomplir le dernier devoir dont cet ami l'avait chargé. Quand le jour de la délivrance était venu, il avait marché, marché sans relâche jusqu'au hameau, d'où il était parti le même jour que le fils de Marthe, et où il s'était autrefois promis de ne pas revenir seul. Pendant sa longue route, il avait manqué de tout, et il était décidé à mourir plutôt que de manger le pain de l'aumône, lorsque, croyant entendre les reproches de son ami, il tendit la main à la pitié des étrangers, en détournant la tête, pour cacher à tous la rougeur de son front. Et ce ne fut qu'après avoir rempli la mission de deuil dont l'avaient chargé les derniers vœux du mourant, qu'il franchit le seuil du foyer paternel et osa recevoir les embrassements de sa famille.

A son père, à sa sœur seulement, il conta ses

chagrins, et nul autre ne fut instruit du sort de Pierre, de peur que de maladroites consolations ou de curieuses questions ne vinssent réveiller la peine de Marie et celle de sa mère. Il avait reporté sur elles l'affection pure et dévouée qu'il avait eue pour son frère d'armes, et rien ne lui était plus doux que de chercher à calmer leur chagrin en leur montrant combien il le partageait. Il faisait de fréquentes visites à la chaumière, et sa conversation était devenue chère à la bonne Marthe, qui pouvait avec lui parler de son fils ; elle le remerciait avec effusion des soins qu'il lui avait donnés, et l'enthousiasme avec lequel ce bon Louis faisait l'éloge de Pierre attendrissait et consolait la bonne mère.

L'hiver se passa ainsi. Louis, d'après les conseils de sa vieille amie, avait jeté les yeux sur une bonne et modeste fille de son hameau, moins instruite encore que lui, mais dont les vertus et l'heureux caractère lui étaient connus, et il allait l'épouser quand, un jour, la France entière s'éveilla en criant : Vive l'empereur ! A ce nom les sentiments

guerriers de Louis se ranimèrent, et, plein d'une généreuse ardeur, il dit un nouvel adieu au toit de son père et courut reprendre son rang sous les aigles jadis triomphantes. Sans avoir eu sa part des succès, il avait eu sa part des désastres de l'armée impériale, et pourtant il aimait Napoléon autant que les soldats vieillis sous les lauriers. Il était brave, jeune, plein d'avenir; d'ailleurs Pierre lui avait parlé souvent avec enthousiasme du génie de l'Empereur, et, fidèle à la mémoire de son ami, Louis s'arracha aux douceurs de la vie de famille et oublia la voix de son cœur pour n'écouter que le cri de la guerre. Marthe le pria en vain de ne pas hasarder de nouveau sa vie dans les combats.

« Laissez-moi partir, ma bonne mère, lui dit-il, il le faut, c'est décidé; car voici ce que je me dis : « Mon garçon, tu as fait la guerre avec ton camarade, tu aurais voulu le sauver, tu ne l'as pas pu; tu aurais voulu mourir avec lui, il te l'a défendu; mais il n'est plus là aujourd'hui pour t'empêcher de tuer le plus de Russes et de Prussiens que tu

pourras, afin de rendre à l'Empereur le service de deux soldats, comme étaient Pierre et Louis, quand ils marchaient tous deux, sans peur, au milieu des morts et des blessés, enveloppés d'un nuage de poudre, au bruit de la mitraille qui foudroyait les rangs. C'était un brave, votre fils, mère Marthe; je n'aurais pas mérité d'être son ami si je restais les bras croisés, quand Napoléon crie : A moi les braves! S'il vivait encore, il ne me laisserait pas partir seul; il n'est plus là pour me dire : En avant!... Mais le devoir parle à sa place. Vous voyez bien, bonne mère, qu'il faut que je parte. »

Marthe, sentant qu'elle lutterait inutilement contre cette détermination, embrassa Louis, le remercia de nouveau de la tendresse qu'il gardait à Pierre et le regarda en pleurant s'éloigner. Comme il sortait de la chaumière, en regrettant de n'avoir pu dire adieu à Marie, la jeune fille, chargée d'un panier de provisions, ouvrit la porte du jardin. Elle s'arrêta, regarda quelques instants Louis, qui avait repris l'uniforme militaire, et lui dit tristement :

« Louis, pourquoi quittez-vous votre vieux père? Que deviendrait-il s'il vous perdait?

— Il serait bien malheureux, dit Louis. Mais il faut que je parte, mademoiselle, l'honneur l'exige.

— Adieu donc, Louis, dit la jeune fille. Que le bon Dieu vous protége. »

Ce départ laissa une fois encore Marthe seule avec la jeune fille. Toutes deux sentirent cet isolement ranimer leur douleur, douleur bien légitime à laquelle venait se mêler l'inquiétude de l'avenir. Marthe se livrait souvent malgré elle à de sinistres appréhensions. Elle était bien vieille; d'un jour à l'autre, Marie devait se trouver seule au monde, dans toute la cruelle vérité de ce mot. Pas un parent, pas un ami, pas un protecteur. Le bon curé, qui l'avait instruite et qui l'aimait comme un père, vivait encore, mais il avait quelques années de plus que Marthe et, n'écoutant que son zèle, il ne prenait ni le repos ni les précautions nécessaires à son grand âge. Marthe se disait cela tout bas, de crainte d'affliger Marie; mais quelquefois il lui ar-

rivait de laisser percer quelque chose de ces préoccupations ; alors la jeune fille la grondait doucement de son peu de confiance en Dieu et s'efforçait de la consoler.

« Avez-vous donc oublié, bonne mère, lui disait-elle, ce que vous me répétiez autrefois : s'inquiéter démesurément de l'avenir, c'est offenser la Providence? Elle a des ressources que nous ne connaissons point et elle n'abandonne jamais ceux qui espèrent en elle. Sois sage et laborieuse, ma fille, aime Dieu et tes parents, souffre sans murmurer les peines qui t'arrivent, et, sois tranquille, un jour viendra où le bon Dieu lui-même prendra soin de te consoler et te rendra tout le bonheur que tu croyais perdu. Ne me disiez-vous pas cela, bonne mère?

— Oui, mon enfant, oui, et je le dis encore. Dieu te récompensera de toute la joie que tu me donnes et de toute la résignation dont tu fais preuve.

— Ce que je fais, ma mère, ne mérite point de récompense. Pourtant j'espère ce bonheur que

vous me promettez, parce que vous le demandez au Ciel pour moi et que ce qu'il ne donnerait point à ma conduite, il l'accordera à vos prières. »

Marthe souriait alors et embrassait sa fille. Hors ces moments de faiblesse que la bonne vieille s'efforçait de rendre de plus en plus rares, c'était elle qui encourageait et fortifiait Marie. Elle l'instruisait des devoirs qu'elle aurait à remplir dans quelque position qu'elle pût se trouver un jour ; elle lui enseignait à se conduire dans la richesse si jamais elle devenait riche, comme elle s'était conduite dans la pauvreté ; c'est-à-dire modestement et chrétiennement; elle lui disait quel utile et noble emploi elle pourrait faire de sa fortune et comment, en la plaçant en bonnes œuvres, elle acquerrait des mérites pour la vie future en même temps qu'elle goûterait la plus pure des jouissances de celle-ci. Elle la prémunissait contre les dangers de la pauvreté, en lui rappelant le Christ, pauvre et souffrant sur la terre, et en lui faisant aimer l'obscurité et les privations qui la rapprochaient de ce divin modèle. Aussi Marie n'enviait point

l'opulence et ne regrettait, dans tout ce que la révolution lui avait ravi, que la tendresse de sa famille. Ce chagrin même s'était effacé devant celui de la mort de Pierre ; mais comme elle s'était imposé l'obligation de soutenir Marthe, elle s'arrachait courageusement à ses tristes pensées.

Elle ne s'occupait que de cette bonne mère. Son dévoûment paraissait doublé et dans cet échange des plus douces affections de l'âme, elles avaient trouvé l'une et l'autre un grand adoucissement à leurs peines. Les leçons de Marthe, pleines de sagesse et de bonté, pénétraient le cœur de Marie, ranimaient sa foi, relevaient ses forces abattues et lui faisaient trouver du bonheur dans l'accomplissement de la vertueuse tâche qu'elle s'était imposée. Ce calme dura peu. La rentrée de Napoléon en France fut le signal d'une nouvelle invasion de l'armée alliée. Après la bataille de Waterloo, les étrangers inondèrent les provinces du Nord, et les paysans, saisis de frayeur, enfouirent leur argent, mirent leurs provisions en lieu de sûreté et cachèrent leur bétail dans les bois.

Marthe n'avait rien à perdre. Toutes ses ressources étaient dans le travail de sa fille; mais elle n'en trembla pas moins à l'approche des nouveaux malheurs qui menaçaient le hameau. Il fut envahi au mois de juin par un détachement de l'armée russe.

CHAPITRE VI.

A la tête de l'escadron ennemi, un homme d'une taille élevée, d'une force colossale, monté sur un magnifique cheval, faisait fuir devant lui la population effrayée. Son visage, presque entièrement caché par une forte barbe et une énorme paire de moustaches, laissait voir deux yeux bleus, petits et enfoncés, qui lançaient des éclairs; il brandissait, d'une menaçante façon, la longue épée dont il était armé, et sa fureur s'exhalait par de terribles imprécations. Le maire du village se présenta à lui, de l'air le plus humble, et lui de-

manda ce qu'il désirait. Mais le Cosaque donnait en allemand des ordres que nul ne pouvait comprendre. L'irritation de ce redoutable ennemi, qu'on ne satisfaisait point, allait toujours croissant et il dirigeait son glaive vers la poitrine du maire, qui, tremblant sous son regard, essayait vainement de se dégager des mains de trois vigoureux soldats, auxquels un signe de leur chef l'avait confié, lorsque Marie, qu'on était allé chercher en toute hâte, se présenta devant l'étranger.

A la vue de la jeune fille, sa colère parut se calmer ; elle s'avança vers lui et s'informa de la cause de sa fureur. Elle lui parla avec tant de raison, elle plaida si bien la cause des siens, que le Russe en fut touché. Ce qui l'irritait surtout, c'était de ne pouvoir se faire comprendre, ni en s'exprimant dans la langue de son pays, ni en parlant l'allemand, qu'il connaissait, et, grâce à la jeune interprète, il pardonna, jurant toutefois que, sans elle, il aurait tué le maire et mis le feu au village. Il voulait des vivres pour lui et les siens, des provisions pour un cantonnement voisin, des che-

vaux pour les y porter, des hommes pour les y conduire. Ces conditions étaient dures, mais il fallait s'y soumettre. Le maire, qui tenait beaucoup à sa fortune, mais plus encore à la vie, le reçut chez lui et le traita splendidement, ainsi que sa suite ; les autres étrangers furent répartis entre les habitants. La journée s'acheva paisiblement ; mais, le lendemain, des cris de détresse retentirent dans les rues ; le colonel, armé d'un sabre, poursuivait les principaux villageois, qui, réunis en conseil, ou n'avaient pu comprendre ce qu'il demandait, ou n'avaient pas voulu le lui accorder. En même temps des femmes éplorées vinrent supplier Marthe d'envoyer sa fille à la rencontre du terrible étranger. Dès qu'elle parut, le Cosaque remit son sabre au fourreau et, portant courtoisement la main à son casque, il s'approcha d'elle avec respect.

Il voulait un nouveau convoi de vivres, mais cette fois tellement considérable, qu'il était impossible de le fournir avant trois jours. Comment proposer ce délai à l'impatient colonel ? Il fallait s'at-

tendre à une explosion de fureur ; aussi le maire, qui n'était pas des plus braves, se retira après avoir dicté à Marie la réponse qu'elle devait faire. L'étranger, plus irrité encore de sa lâcheté que du retard qu'il lui proposait, voulut courir sur ses pas ; mais, à la prière de Marie, il se contint et accorda le délai demandé. Chaque jour la présence de la jeune fille devenait de plus en plus indispensable, et son intervention ne manquait jamais d'apaiser le redoutable colonel. Au milieu de tant d'hommes qui fuyaient et tremblaient, il n'avait pu voir, sans en être touché, le courage avec lequel Marie avait affronté sa colère, la dignité avec laquelle elle avait invoqué les droits de la justice et de l'humanité et la grâce persuasive avec laquelle elle avait su le calmer et le rendre à lui-même.

Un jour qu'il la priait de lui faire connaître quelque désir qu'il pût satisfaire, elle en profita pour lui dire : « Ma mère, qui est vieille et infirme, souffre de mon absence. Ne la privez plus de mes soins. Laissez-moi près d'elle. C'est là que

j'ai toujours vécu, c'est là seulement que je puis être heureuse... Elle et moi nous vous bénirons. »

Le colonel consentit à ce que voulait Marie, mais à la condition seulement qu'elle le conduirait vers sa mère. Marthe, inquiète de voir Marie obligée de la quitter si souvent, désirait voir le Cosaque et espérait lui faire comprendre que la jeune fille ne pouvait quitter le chevet d'une mère malade; aussi Marie ne fit-elle aucune difficulté d'amener l'étranger à la chaumière. Mais elle fut bien surprise et plus effrayée encore peut-être quand elle entendit l'étranger dire à Marthe : « Votre fille m'a rendu de grands services : elle m'a empêché de tuer un homme sans défense, ce dont j'aurais eu regret toute ma vie; aussi je viens d'écrire au général, mon frère, pour obtenir de lui la permission d'emmener avec moi cette sage et courageuse interprète, et aussitôt que je serai rentré dans mes domaines, je l'épouserai. »

Marie allait répondre, Marthe l'en empêcha. Grâce au tact extraordinaire que lui avait donné l'étude des hommes et des événements, la bonne

vieille avait compris qu'il serait imprudent de lutter ouvertement contre cet homme étrange, qui ne croyait pas même qu'il fût possible de songer à refuser sa proposition, et quoi qu'il lui en coûtât beaucoup de dissimuler, elle remercia le Cosaque de l'honneur qu'il lui faisait, et lui expliqua que, puisque telle était sa résolution, les convenances, qu'on respectait beaucoup en France, exigeaient qu'il ne revît point Marie ou du moins ne la fît appeler que quand il lui serait impossible de se passer de son secours.

Le colonel, que la résistance eût rendu furieux, promit à Marthe de faire ce qu'elle désirait et s'éloigna.

Après son départ, la bonne mère rassura de son mieux sa fille, dont cependant elle partageait les craintes; car il lui avait suffi de voir et d'entendre un instant cet étranger pour comprendre que tous les raisonnements devaient glisser sur cet esprit irritable, qui ne comprenait qu'une chose, c'est qu'on était obligé de lui obéir. Voici quelle idée Marthe s'était faite de lui : tête de fer, caractère

ardent et impétueux, cœur bon, mais dont les mouvements généreux parlaient rarement assez haut pour imposer silence à une irascibilité et à une opiniâtreté extrêmes. Naturellement humain, jamais il n'eût fait le mal de sangfroid; mais violent, impérieux, né au milieu d'une population encore barbare et nourri dans les préjugés qui représentaient à la caste noble le reste des hommes comme une classe d'êtres inférieurs, destinés à leurs besoins ou à leurs plaisirs, jamais il n'avait rencontré sur son chemin un obstacle qu'il ne le brisât : sa colère apaisée faisait place alors à d'amers regrets; mais il était trop tard.

Fidèle à sa promesse, l'étranger ne parut point à la chaumière, et toute la semaine s'était écoulée sans qu'il fît demander Marie, quand on reçut la nouvelle du départ des alliés. L'empereur faisait des prodiges d'audace, de valeur et de génie; mais la fortune l'avait trahi, et son étoile s'éclipsait sans retour. L'armée coalisée, ayant vaincu dans le Nord, se dirigeait vers l'intérieur du territoire français, et le colonel reçut l'ordre de marcher

vers Paris. Pendant cette absence, qui rendait à Marie un peu de liberté, il fut convenu qu'elle chercherait un asile loin du village où il devait venir la chercher dans un court délai. Elle ne voulait point abandonner sa mère; mais Marthe, soutenue de toute l'autorité que donnait au bon curé sa paternelle affection pour la jeune fille, exigea qu'elle songeât d'abord à sa propre sûreté.

Le digne homme avait été leur soutien pendant les trois pénibles années qui s'étaient écoulées depuis le départ de Pierre; il avait ranimé leur confiance, relevé leur courage, et toujours sa sainte et consolante parole leur avait rendu, avec la résignation aux volontés du Ciel, la paix qui en est la suite. Aussi fut-il appelé, dans cette grave circonstance, non seulement à donner son avis, mais encore à chercher les moyens d'assurer la fuite de Marie.

Chaque fois qu'il s'agissait de faire du bien, il ne connaissait point d'obstacles insurmontables. Il donna donc bon espoir à Marthe et, prenant son bâton, il se mit en route pour la ville voisine. Il

y avait, à peu de distance de cette ville, un hospice destiné au traitement des aliénés. Le bon curé avait quelquefois visité cet établissement et il en connaissait la supérieure. Persuadé que les sœurs de charité ne pouvaient manquer d'exercer cette belle vertu, de quelque manière que l'occasion s'en présentât à elles, et pensant qu'il ne pouvait choisir une plus sûre retraite à sa protégée, il pria la digne religieuse, dont la bonté l'avait frappé, de vouloir bien admettre parmi ses novices la pauvre enfant au sort de laquelle il s'intéressait. Il plaida si bien sa cause, qu'il put rapporter à la chaumière la nouvelle d'un plein succès. Il ne restait plus qu'une difficulté, sur laquelle revenait sans cesse Marie : Marthe ne pouvait se passer de soins assidus. Ce fut encore le bon prêtre qui se chargea de l'aplanir. Personne ne devant être dans le secret, il chargea sa vieille domestique du service de la malade.

Gertrude accepta cette preuve de confiance, non sans faire promettre à son maître de n'être pas trop exigeant, puisqu'elle aurait double tâche à

remplir. Il ne l'avait jamais été, le digne homme, il ne savait pas ce que c'était que commander; aussi s'engagea-t-il sans crainte à ce qu'on demandait de lui, et, toutes les mesures ainsi prises, le jour où l'on apprit la chute de Napoléon et le retour des alliés dans leurs cantonnements respectifs, Marie dit adieu au toit qui avait abrité son heureuse enfance et sa triste jeunesse, ploya les genoux devant Marthe, qui la bénit, et s'éloigna en pleurant. Elle prit un sentier détourné, afin d'éviter les regards des curieux et hâta sa marche vers l'asile que la Providence lui offrait.

La journée était chaude et orageuse; l'atmosphère, chargée de vapeurs brûlantes, pesait sur la poitrine oppressée de la jeune fugitive; elle suivait un chemin rocailleux et difficile, bordé, çà et là, de buissons d'églantiers qui, du milieu des pierres, avaient crû sans culture et s'étaient couverts de fleurs. Ce sentier gravissait une colline, sur le versant opposé de laquelle l'hospice était situé. Arrivée au point le plus élevé, Marie s'arrêta haletante, essuya son front couvert de

sueur, et tourna ses regards vers la maisonnette de sa mère, qu'on apercevait au milieu de la verdure des jeunes arbres plantés par la main du bon Léopold. Son cœur se serra et une indicible tristesse le remplit. Il semblait à la pauvre enfant qu'elle voyait pour la dernière fois cette modeste chaumière où bien des peines l'avaient frappées, mais à laquelle tous les riants souvenirs de son jeune âge l'attachaient. Elle était encore en proie à cette impression pénible quand elle arriva devant sa nouvelle demeure. Elle frappa en tremblant à la grille, et traversa avec crainte la grande cour et les vastes corridors, dans lesquels retentissaient les cris furieux, les plaintes amères ou les rires saccadés des malheureux atteints d'aliénation mentale. Elle parut devant la bonne religieuse, qui, touchée de tant de jeunesse, d'innocence et d'infortune, lui fit le plus tendre accueil et mit tout en œuvre pour la rassurer et la consoler.

Si la séparation était pénible pour Marie, elle ne l'était pas moins pour Marthe, dont les inquié-

tudes étaient devenues des plus sérieuses, bien qu'elle affectât une grande tranquillité. Elle regrettait Léopold, le généreux protecteur auquel elle eût pu confier Marie; elle regrettait Louis, le brave et fidèle ami de Pierre, qui, pour elle, eût aussi donné son sang; mais tout lui manquait à l'heure du péril. Elle se résigna et attendit les événements, avec toute la force que lui donnait une foi sincère dans la protection du Ciel.

La nuit vint, et avec elle l'orage, qui, pendant tout le jour, avait menacé la nature. Une pluie battante ébranlait les vitres de la fenêtre de Marthe, le vent s'engouffrait dans l'étroite cheminée et s'y brisait en gémissant; le tonnerre grondait au loin, se rapprochait, puis éclatait avec fracas, et la lueur sinistre des éclairs illuminait le pauvre réduit. Cette scène grande et lugubre reporta l'esprit de la vieille à cette nuit d'horreur et d'effroi, où, folle de douleur auprès du berceau de son enfant morte, elle n'avait recouvré la raison et le désir de vivre que pour se consacrer aux deux orphelins qu'un terrible malheur séparait de

leur famille et jetait entre ses bras, et elle demandait à Dieu de prendre pitié de Marie, qui seule lui restait.

Au lever de l'aurore, tout était redevenu calme; mais les traces du désordre causé par le courroux des éléments n'étaient point effacées. L'eau, se répandant dans les prairies, en avait enlevé les foins récemment coupés; la grêle avait haché les blés et frappé le raisin dans sa fleur; la terre des côteaux, violemment entraînée par des torrents de pluie, avait roulé jusque dans la vallée, laissant à découvert les racines des ceps mal assurés. Les chemins, devenus presque impraticables, étaient cependant parcourus en tous sens par les paysans tristes et inquiets, les uns venant d'apprécier le dégât causé dans leurs propriétés; les autres, moins actifs, allant seulement le reconnaître. Une seule nuit avait détruit l'espoir du laboureur et du vigneron, anéanti le fruit de leurs travaux et réduit à la misère un grand nombre de familles.

Pendant que chacun, affligé de ses propres pertes, gémissait sur son malheur, on vit un corps

de cavalerie s'avancer en bon ordre et, malgré les ruptures de la route et les nombreux fossés changés en ravins, se diriger au galop vers le village. Le chef, dont l'ardeur était plus grande que celle des siens, laissait loin derrière lui le reste du détachement. C'étaient les hôtes importuns auxquels on avait souhaité un long voyage, qui, la guerre terminée, venaient reprendre, jusqu'à nouvel ordre, les positions qu'ils avaient occupées, et cette fois ils revenaient vainqueurs et plus fiers que jamais.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis leur entrée au hameau, que le colonel, monté sur un magnifique cheval blanc et suivi d'un seul domestique, s'arrêtait à la porte de la chaumière. La bonne vieille, levée par les soins de Gertrude, était assise dans son grand fauteuil et venait de la congédier, quand l'étranger se présenta, poli et respectueux.

En entrant, il fouilla du regard la petite chambre et, n'y voyant point celle qu'il cherchait, il dit à Marthe, après l'avoir affectueusement saluée :

« Faites venir votre fille.

— Je ne le puis, dit Marthe, elle est allée passer quelques jours chez des amis.

— Où sont ces amis ?

— Personne ne doit le savoir.

— Mais tu le sais, toi, dit-il d'une voix que la colère rendait tremblante : parle ou je te tue. »

Et, joignant le geste à la menace, il fit briller la lame de son épée.

« Si vous vouliez m'écouter avec un peu de calme, dit Marthe, vous comprendriez que j'ai dû agir comme je l'ai fait. Cette enfant, que vous croyez ma fille, est le dernier rejeton d'une noble famille. J'ai juré de l'élever comme si j'étais sa mère, de la garder et de la rendre pure à ceux qui auraient le droit de me la redemander. Ce serment, je le tiendrai, quoi qu'il m'en coûte. Il lui reste un frère, devenu, par la mort des auteurs de ses jours, le chef de la famille ; il se nomme Henri de Beauval, il doit être en Russie. Cherchez-le donc ; car lui seul a le droit de disposer du sort de Marie, et jusqu'à ce qu'il vous ait accordé la main

de cette jeune fille, vous ne la reverrez point. Je me suis séparée d'elle, je me suis privée de ses soins et de sa vue, et je saurai y renoncer pour toujours, s'il le faut; mais je ne vous la livrerai point. Voilà la vérité tout entière. Nous ne l'avons dissimulée jusqu'à présent qu'en nous flattant que des circonstances imprévues viendraient changer votre position et la nôtre. »

Le Russe l'écoutait avec la stupeur que cause l'annonce d'une nouvelle à laquelle on n'est nullement préparé. Quand elle eut fini de parler, il ne répondit point et garda la plus complète immobilité. Mais bientôt ses yeux s'injectèrent de sang, sa bouche se contracta et ses dents s'entrechoquèrent dans un tremblement convulsif. Cette incroyable résistance à ses volontés, après l'avoir attéré, produisait en lui une exaspération telle, que l'homme disparaissait, pour faire place au lion irrité. Sa colère ne pouvait plus s'exhaler par des paroles, il poussait des cris et des rugissements, se déchirait la poitrine de ses ongles, brisait de ses poings crispés les meubles chétifs de

la vieille, s'arrachait les cheveux et la menaçait d'un regard terrible. Elle restait impassible; mais elle recommandait à Dieu, dans une fervente prière du cœur, l'enfant pour laquelle elle se dévouait. Il s'approcha d'elle. Marthe avait fait le sacrifice de sa vie, elle attendait avec calme l'issue de cette scène effrayante, lorsque, par un mouvement plus rapide que la pensée, il s'élança hors de la maison et traversa le jardin, en courant. Marthe ne pouvait se croire ainsi délivrée; mais bientôt le galop d'un cheval lui annonça le départ de son redoutable adversaire.

Qu'allait-il faire? Qu'avait-il résolu? Elle ne pouvait le deviner. Elle pensa que, n'ayant pu l'intimider par des menaces, l'étranger voulait essayer de la gagner par des promesses. Puis bientôt elle s'arrêta à croire qu'il ne l'avait si brusquement quittée que pour mettre ses soldats à la poursuite de la jeune fille, et elle sentit faiblir son courage à la pensée des dangers que courait l'enfant de sa tendresse.

Le colonel avait, en un instant, regagné sa de-

meure. Là, il fit comprendre par signes au maire qu'il voulait que les paysans fussent aussitôt assemblés, et qu'on leur ordonnât de lui rendre Marie, en les menaçant, s'ils refusaient d'obéir, de détruire par le feu jusqu'à la dernière habitation du hameau. Ces ordres furent exécutés. Tout le monde ignorait la disparition de Marie, aussi nul ne pouvait donner sur elle le moindre renseignement. Ils se rendirent en tumulte chez Marthe, afin de s'assurer des griefs qui motivaient la fureur de leur ennemi. La bonne vieille leur dit tout; ils comprirent ce qu'ils avaient à redouter et la supplièrent, les larmes aux yeux, de les sauver tous en leur rendant Marie.

« S'il ne fallait que ma vie pour assurer votre repos, Dieu m'est témoin, répondit-elle, que je la sacrifierais sans regret; mais je ne livrerai pas ma fille. »

On ne put lui arracher d'autres paroles, et les paysans, en proie à l'inquiétude la plus cruelle, se répandirent de tous côtés dans la campagne, pour découvrir l'asile qu'avait choisi Marie. Les

hommes murmuraient hautement, les femmes pleuraient; les enfants avaient cessé leurs jeux et s'attachaient effrayés à la main de leur mère; le village entier, oublieux des services que lui avait rendus la jeune fille, ne s'occupait que de la ruine prochaine dont, pour elle, il était menacé.

Les recherches faites dans les environs n'ayant produit aucun résultat, des murmures et des plaintes on passa à la colère, à la haine, au désir de la vengeance. Chacun, puisant sa conviction dans son intérêt, résolut de prier une dernière fois Marthe de leur faire connaître la retraite de sa fille, se promettant, si elle refusait d'y consentir, de la punir eux-mêmes, afin de prouver au colonel que, personne n'étant complice de la résistance de cette femme, personne ne devait être associé à son malheur. Une nouvelle députation se présenta donc chez la vieille et, n'obtenant pas plus de succès que la première, se retira en prononçant des injures et des menaces. La nuit venue, des bruits alarmants se firent entendre autour de la chaumière; on commençait à parler de

contraindre Marthe à un sacrifice nécessaire à la sûreté publique.

Le lendemain, la bonne femme fut de nouveau assaillie de prières et de promesses : le délai accordé par l'étranger touchait à son terme. Elle s'efforçait de rassurer les paysans, mais elle ne cédait point. L'exaspération allait croissant; le maire crut devoir en prévenir Marthe; il vint la trouver et, comme tous ceux dont il partageait les terreurs, il la supplia de lui remettre Marie et s'engagea à veiller sur elle avec la sollicitude d'un père. Elle l'écouta tranquillement; puis, fixant sur lui un regard froid et ironique :

« Et vous aussi, lui dit-elle, vous voulez que je livre ma fille? Et vous croyez que je compterais pour la défendre sur celui qui ose me proposer une infamie, sur celui qui ne me demande mon enfant que pour l'immoler à son repos... Allez, monsieur, ne tremblez pas; le colonel n'exécutera point ses menaces. Il peut être cruel dans le transport de sa colère; mais il est homme de cœur, et dès que le calme rentrera dans son âme, la justice

y reprendra ses droits. J'ai tout calculé et je ne me trompe pas : vous n'avez rien à craindre de sa vengeance ; si elle doit frapper, c'est moi seule qu'elle atteindra, et je suis prête à tout.

— Mais songez-y, Marthe, l'irritation des villageois est peut-être plus à redouter pour vous que celle du Cosaque, et je ne puis me rendre responsable des excès auxquels ils pourront se porter.

— Et c'est celui qui a entre les mains l'autorité, celui qui doit veiller au maintien des droits et à l'observation des lois, qui tient un tel langage! Cela est également indigne du magistrat et de l'homme de bien, qui, partout et toujours, doit, autant qu'il le peut, faire respecter la justice. Vous pouvez ici tout ce que vous voulez, monsieur, je le sais. Redoutez un peu moins le courroux du colonel, dites un mot sévère à la population ameutée, et tout rentrera dans l'ordre. C'est là votre devoir, et, si vous le remplissez pas, que vous le vouliez ou non, toute la responsabilité en retombera sur vous. »

Il ne pouvait rien gagner à discuter avec Marthe ;

il se sentait rougir en comparant à sa timide faiblesse la force et l'impassibilité de cette femme. Une pensée louable jaillit de ce mouvement de honte, et il sortit, déterminé à ne rien négliger pour apaiser les esprits irrités. Mais c'était un de ces caractères irrésolus et insouciants, qui n'ont jamais trouvé en eux l'énergie nécessaire à l'accomplissement d'un devoir difficile; un de ces cœurs froids et égoïstes qui, ignorant les douceurs de la tendresse, sont bien loin de pressentir les joies sublimes du dévouement; un de ces esprits étroits dont l'amour-propre est la seule force et qui, ne voyant rien qui leur soit supérieur, portent avec peine le fardeau de la reconnaissance, qu'ils regardent comme une humiliation. L'intérêt seul était sa loi. Immensément riche, il était honoré ou plutôt traité avec un respect servile dans le pays, dont il alimentait les ressources par les nombreux travaux qu'il faisait faire. Il ne craignait pas d'abuser souvent de cette influence, qu'il devait à sa fortune et à un nom que son père avait jadis fait chérir par de nombreux bienfaits. Dans

les différents changements politiques survenus en France, on l'avait vu, toujours le plus petit et le plus rampant des habitants de son hameau, s'efforcer, par sa promptitude à adopter le nouvel ordre de choses, de faire oublier l'attachement qu'il avait montré pour le pouvoir déchu. Essentiellement jaloux de son titre de maire, il ne craignait rien tant que de le perdre. Aussi, quand, après les troubles, on parlait de faire passer en d'autres mains le pouvoir municipal, il n'épargnait rien pour désarmer les mécontents. Il allait flattant les sentiments républicains de l'un, l'opinion légitimiste de l'autre; avec celui-ci il vantait la gloire des exploits de Napoléon; avec celui-là, les avantages de la paix qu'on attendait de Louis XVIII. Il remettait au fermier un terme arriéré, rendait du travail à l'ouvrier, promettait au père de famille d'user de son crédit pour le placement d'un fils ou le mariage d'une fille; il se faisait bon avec tous, leur prodiguait des saluts et des témoignages d'affection, et lui, ordinairement fier et impérieux, devenait affable et prévenant.

Malheureusement pour Marthe, depuis le rétablissement des Bourbons sur le trône que Napoléon quittait pour la seconde fois, on murmurait contre le maire, dont la versatilité bien connue excitait le mépris, et, au moment où il sortait de chez la vieille, il apprit, par un de ses domestiques, que depuis quelques jours on nommait tout bas l'homme loyal et bon qu'on destinait à le remplacer, lors des prochaines élections. Devenu faible alors et n'osant heurter qui que ce fût, il ne hasarda que de timides représentations, pour opposer une barrière au mécontentement de la foule contre Marthe, que son âge et ses malheurs mettaient sous sa protection et que le souvenir du dévoûment de Marie aurait dû lui rendre sacrée. Mais il est des êtres dans lesquels l'intérêt personnel a tellement vicié le sentiment du bien et du mal, que tout ce qui favorise leur ambition ou flatte leurs passions est bon et adopté, tandis que tout ce qui nuit à leur élévation, à leur fortune, à leur plaisir, est mauvais et rejeté.

Après quelques faibles efforts, tentés pour apai-

ser les mutins, le maire rentra chez lui, se demandant s'il n'en avait pas trop dit, pendant que les villageois attroupés s'assuraient les uns aux autres que ces observations n'avaient pour but que de sauver le décorum, et que le ton dont elles étaient faites était un consentement tacite à leurs projets.

Marthe cependant n'avait jamais eu que peu d'ennemis, et elle ne s'en croyait plus depuis que la misère et le deuil, venant s'asseoir à son foyer, l'avaient rendue l'objet de la pitié de ceux dont elle excitait autrefois l'envie. Mais, dans cette occasion, les ignorants villageois ne pensaient point à elle; ils oubliaient la femme pauvre et bonne dont ils avaient tous reçu quelque service, pour ne songer qu'au danger auquel, par sa faute, ils se croyaient exposés. La terreur, grossissant les inquiétudes qu'il leur était permis d'avoir, les avait mis dans un état impossible à décrire, et de faux bruits venaient encore accroître d'instant en instant cette terreur. L'un disait avoir vu le colonel menacer de son épée des ouvriers attardés qui

rentraient au hameau ; l'autre assurait l'avoir rencontré, sombre et terrible, faisant le tour des habitations isolées. Il n'en était rien. Sa colère, en s'éteignant, l'avait laissé brisé, anéanti, sans pensée et sans volonté ; il avait passé dans sa chambre le temps qui s'était écoulé depuis son entrevue avec Marthe, et aucun de ses officiers n'avait pu y pénétrer.

La bonne vieille ne s'était pas trompée quand elle avait deviné dans l'étranger plus de loyauté et de noblesse que dans celui qui s'offrait à protéger sa fille. Quand la raison revint au colonel, il recouvra le souvenir de ce que lui avait dit Marthe, il comprit ce qu'il y avait de beau et de généreux dans la conduite qu'elle s'était tracée. Il résolut de l'imiter et de devenir humain, juste et bon, pour obtenir son estime et sa confiance. Il demeura toute la journée livré à ces pensées, et la nuit couvrait le village de ses ombres quand il sortit pour aller dire à Marthe que ni elle ni sa fille n'avaient plus rien à craindre de lui.

Il suivait tout pensif le chemin de la chaumière,

quand un tumulte inaccoutumé, que dominaient des cris furieux, se fit entendre. Il doubla le pas et vit bientôt une troupe de villageois qui regardaient les flammes dévorer la maison de la pauvre infirme, sans qu'un seul osât y pénétrer, dans la crainte d'irriter les autres, qui, peut-être, eussent voulu, eux aussi, voir hors de danger la bonne Marthe, que chacun blâmait tout haut et respectait au fond du cœur.

L'étranger, saisi d'une vive indignation, frappa du plat de son épée cette foule cruelle dans son inaction; il s'emportait, il criait, s'efforçant de faire entendre qu'il fallait arrêter l'incendie et porter secours à la malade, s'il en était encore temps. Les paysans se regardaient interdits, et, craignant de se méprendre sur la cause de cette subite colère, ils restaient immobiles. Lui, par un mouvement rapide, fend la presse et s'élance vers le seuil de la maison enflammée; il va la franchir; mais un homme paraît, portant dans ses bras la pauvre vieille, qu'il vient d'arracher à la mort.

Cet homme, c'était le digne curé, qu'on trouvait toujours où il y avait une bonne action à faire ou un crime à empêcher. Si, retenu par son devoir auprès d'un mourant qu'il fallait consoler, il n'eût passé la journée dans un village voisin, confié à ses soins, il eût connu le complot qu'on tramait, et, fort de sa vertu et de la dignité d'une mission sublime, il eût fait entendre à ces insensés des paroles qui les auraient désarmés. Mais il ignorait tout et, ne supposant point que cet incendie fût l'œuvre de la malveillance, il s'étonnait et s'indignait du peu d'empressement qu'on mettait à en arrêter les progrès. Il n'avait engagé personne à se dévouer pour sauver Marthe ; la tâche la plus périlleuse était de droit la sienne ; il comptait pour si peu le bien qu'il faisait, qu'il se croyait inutile en ce monde, et, tout courbé qu'il était sous le poids des ans et des travaux, il hasardait sa vie où il eût tremblé de voir se risquer un jeune homme, dont la mort eût pu faire couler les larmes d'une mère.

Marthe passa de ses bras fatigués dans ceux du

colonel, qui, suivant le bon prêtre, la transporta au presbytère. Dès qu'elle fut en sûreté, tous deux donnèrent des ordres pour qu'un prompt travail s'organisât. Ils ne trouvèrent aucune résistance; l'exemple de l'étranger avait, en dissipant les craintes des paysans, fait pénétrer le remords dans leurs cœurs; mais, malgré ces tardifs efforts, le feu dévora, avec la chaumière, toutes les ressources de Marthe et l'unique fortune de son enfant.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

Il est proscrit ! qu'il soit le bienvenu ! ma maison appartient à ceux qui n'ont pas d'asile.

CHAPITRE VII.

L'INCENDIE ne pouvait être aperçu de l'hospice où Marie s'était retirée; mais, en proie à une cruelle inquiétude sur l'état de sa mère, laissée depuis trois jours à des soins étrangers, elle avait caché sa peine aux excellentes sœurs qui l'avaient recueillie; et, rentrée dans sa petite chambre, elle pleurait en silence. Assise auprès de sa fenêtre, elle ne pouvait détacher ses regards de la colline, derrière laquelle s'élevait la pauvre maison, où sans doute Marthe la regrettait et priait pour elle.

Tout-à-coup, elle crut voir se refléter sur le ciel

bleu une lueur rougeâtre; elle se sentit frissonner, et, par une erreur de son imagination, elle crut entendre du bruit et des cris. En vain elle chercha à se rassurer, en se rappelant que bien des fois déjà, par de chaudes nuits d'été, elle avait vu se répandre sur le limpide azur du ciel cette teinte pourprée qui l'effrayait. En vain elle se jeta sur son lit, elle ne trouva, au lieu du sommeil qu'elle appelait, qu'une fièvre violente qui, brûlant son sang, faisait naître dans son cerveau mille lugubres images. Aussi, quand les premiers rayons du soleil pénétrèrent dans sa cellule, elle courut trouver la supérieure, pour la supplier de la laisser retourner vers sa mère. Il fut impossible de faire comprendre à Marie qu'il pût y avoir pour elle d'autre malheur à redouter que la perte de cette bonne Marthe, sa protectrice, son amie, sa mère; elle pleura, se jeta aux genoux de la religieuse, qui, tout émue, ne put que lui dire : « Allez donc, mon enfant. Je prierai Dieu qu'il vous garde. »

A chaque pas Marie sentait redoubler ses craintes; mais qu'on juge de sa douleur et de son

effroi, lorsque, arrivée au sommet de la colline, elle n'aperçut, au lieu de la maisonnette, qu'un amas de débris fumants. Aucune parole ne pourrait redire ses angoisses... Plus fortes que la douleur qui abat, elles la soutinrent contre elle-même. Ce seul cri : « Ma mère ! » s'échappa de sa poitrine, et, d'un rapide élan, elle descendit, sans s'arrêter, la rude côte qui menait au village. En y entrant, elle répéta ce même mot, qui résumait tous les tourments de son cœur : « Ma mère !... »

— Là-bas, » répondit une femme en montrant du doigt le presbytère, et elle s'éloigna en baissant les yeux.

Marie reprit sa course sans en demander davantage et bientôt elle fut dans les bras de Marthe.

« Toi ici, mon enfant ! s'écria la vieille, en la reconnaissant, toi ici !... Mais tu es perdue !...

— Près de vous, ma mère ! près de vous toujours !... répondit Marie, en baignant de larmes ses mains ridées. Ma place est à votre chevet, je ne la quitte plus..., j'en mourrais... »

Ses soins, sa tendresse, dont la privation avait été si sensible à Marthe, amenèrent bientôt quelque amélioration dans l'état de la bonne mère; elle oubliait presque, en retrouvant sa fille, le malheur récent qui l'avait frappée. Marthe ne revit pas le colonel.

Honteux du mal qu'il avait causé à la bonne vieille, il n'osait reparaître devant elle. La seule personne qui eût vu Marie garda le secret sur son retour, d'après la recommandation du bon curé. Quelques jours après, les étrangers quittèrent le hameau, pour aller tenir garnison dans une des places fortes de la frontière, et l'on n'entendit plus parler du colonel.

Ce départ fit cesser la captivité de Marie. Sa première sortie fut consacrée à remercier Dieu dans son temple de la protection qu'il lui avait accordée; la seconde fut employée à visiter les ruines de la maisonnette. La croix d'or rapportée par Louis avait disparu dans l'incendie. Marie la chercha longtemps, mais en vain. Elle allait reprendre le chemin du presbytère quand elle se trouva face

à face avec deux soldats russes, qui l'avaient reconnue de loin et ne parlaient de rien moins que de la conduire à leur colonel. Marie voulut s'enfuir, mais ils lui barrèrent le passage ; ses cris ne pouvaient être entendus du hameau, dont la maisonnette était éloignée de plus de cinq cents pas. La jeune fille se jeta à genoux en s'écriant : « Mon Dieu ! ayez pitié de moi... »

Elle n'eut pas plus tôt fait cette prière qu'un homme, s'élançant au-dessus d'une haie derrière laquelle il était blotti, vint se placer entre elle et les deux Cosaques, effrayés de cette apparition inattendue.

« Arrière ! leur dit-il. Je prends cette jeune fille sous ma protection et si vous tenez à votre vie, éloignez-vous promptement. »

En même temps, il tira son épée et attendit ses adversaires. Mais, après s'être un instant consultés du regard, ils prirent tous deux la fuite.

« C'est Dieu qui vous a envoyé vers moi, monsieur, dit Marie à l'inconnu. Comment pourrai-je jamais reconnaître le service que vous m'avez rendu ?

— Je bénis mon malheur, mademoiselle, puisqu'il m'a fourni l'occasion de vous être utile. Proscrit pour avoir servi l'Empereur, et me sachant poursuivi, je m'étais caché derrière ce massif de verdure pour y attendre la nuit et chercher ensuite un asile au village. Cela vous explique comment j'ai pu vous secourir. Maintenant, mademoiselle, disposez de moi. Il fait assez sombre pour que je n'aie plus à risquer d'être reconnu ; voulez-vous que je vous reconduise à vos parents ? »

Marie accepta cette offre avec reconnaissance ; car elle craignait que les deux Cosaques ne l'attendissent sur le chemin du hameau, et elle sentait Marthe si inquiète de son absence, qu'elle ne pouvait plus différer à aller la rassurer. Chemin faisant, elle apprit à son libérateur la cause du danger qu'elle avait couru et le remercia de nouveau de l'avoir rendue à sa pauvre mère.

La pureté de son langage, le choix de ses expressions, et surtout ses sentiments délicats frappaient l'inconnu, qui ne pouvait assez s'étonner de trouver, dans une pauvre villageoise, des qua-

lités qu'on cherche souvent en vain dans les classes élevées de la société ; mais il n'osait exprimer cette surprise, de peur de paraître indiscret.

Bientôt la clarté de la lune montra à Marie la flèche aiguë du clocher de son village et, deux minutes après, la croix qui décorait l'entrée du presbytère.

Elle frappa à la porte, toujours suivie de son guide, et celui-ci, après l'avoir saluée avec respect, se disposait à s'éloigner, lorsque le bon prêtre, inquiet aussi de ce qu'était devenue la jeune fille, parut sur le seuil. Il l'accueillit avec joie, et lorsqu'il tourna les yeux vers l'inconnu, elle lui dit.

« C'est mon libérateur ! »

Puis elle ajouta plus bas :

« C'est un officier de Napoléon, il se cache.

— Soyez le bien-venu, dit le curé au cavalier ; ma maison appartient à ceux qui n'ont point d'asile.

— Non, répondit le capitaine Henri ; ce serait vous compromettre, je n'accepte point. »

Pour toute réponse, le bon vieillard, saisissant la main de Henri, l'entraîna vers une salle basse, dont il ferma la porte sur lui. Il avait vu un homme se diriger de son côté et avait reconnu le médecin, appelé pour Marthe ; car la bonne vieille venait d'être frappée d'apoplexie.

Le jour était venu, le fugitif ne pouvait continuer sa route, sans s'exposer à être découvert, et aucune considération personnelle ne pouvait empêcher l'homme de Dieu de faire une bonne action. Inaccessible aux passions politiques qui, depuis longtemps, divisaient la France, il avait constamment prié pour la paix et le bonheur de sa patrie, sans imposer au Ciel ses conditions et désigner tel souverain plus tôt que tel autre. Chassé de sa cure à la révolution, il avait vu avec reconnaissance Napoléon rouvrir les églises et rendre le pasteur au troupeau. Plus tard, quand les guerres désastreuses privèrent les familles des fils qui en faisaient l'ornement et la joie, et qu'elles enlevèrent aux campagnes les bras qui les fertilisaient, quand il vit l'étranger fouler le

sol chéri de sa patrie, il gémit sur les maux de la France, sans chercher, pour les maudire, quels en étaient les auteurs. Et s'il donnait asile au capitaine, ce n'était pas pour obéir à un sentiment de révolte contre le roi, redevenu maître; un proscrit n'était pour lui qu'un homme errant et malheureux, qu'au prix de sa sûreté, il devait recueillir et protéger; il savait, sans comprendre comment pouvait exister une chose si étonnante, que tous les hommes ne sont pas bons, humains, généreux comme ils le doivent; et, obéissant à une crainte que les événements n'avaient que trop souvent justifiée, il s'était empressé de soustraire le fugitif à tous les regards.

Après avoir introduit le docteur auprès de la malade, il revint trouver le capitaine, lui servit, de ses mains, un repas frugal, mais abondant, et l'engagea à prendre du repos, lui promettant de veiller sur lui. Et comme Henri, confus de tant de bontés, lui en exprimait sa gratitude, il lui dit : « Ce que je fais est-il donc si extraordinaire? J'offre au voyageur fatigué un abri sous

le toit qui ne m'est donné que pour cet usage ; j'accueille, comme tout homme doit le faire, un frère malheureux, et vous ne savez comment m'en remercier ! Mais vous, qui avez exposé votre vie pour sauver une jeune fille inconnue, avez-vous le droit de vous étonner de trouver l'hospitalité chez un pauvre prêtre ?

— Mais, reprit Henri, vous pourriez être victime de votre générosité.

— La crainte d'un danger vous aurait-elle empêché de secourir Marie? et voudriez-vous voir reculer devant un péril éloigné et incertain les cheveux blancs d'un vieillard, quand un jeune homme, plein d'espoir et d'avenir, n'a pas tremblé devant la mort, parce que la vertu parlait à son cœur ? D'ailleurs, vous pouvez être sans inquiétude, mon fils, je n'ai rien à craindre. Ne songez qu'à reprendre des forces, et considérez ma maison comme la vôtre. Mais non, je me trompe, reprit-il, restez prisonnier dans cette chambre ; c'est plus sûr. »

Henri s'informa alors de Marie.

« Elle est près de sa mère, répondit le bon prêtre ; hélas ! la pauvre enfant n'aura pas longtemps à la soigner. Mais elle mourra du moins rassurée sur le sort de sa fille ; et voyez-vous, jeune homme, vous avez eu un bonheur dont vous devrez vous féliciter toute votre vie ; vous avez sauvé un ange de vertu et adouci les derniers instants d'une femme vénérable.

— N'y a-t-il donc plus d'espoir de la sauver ?

— Je le crains, et comme ma place est au chevet des mourants, je vous quitte pour quelques heures. Prenez un peu de nourriture, et qu'un bon sommeil répare vos forces. »

Et après avoir fait un geste d'adieu au capitaine, il s'éloigna, le laissant dans l'admiration de tant de grandeur d'âme jointe à une si aimable simplicité.

Il est impossible de peindre la douleur que ressentit Marie en revoyant sa mère. Elle l'appela longtemps en vain, lui prodiguant les noms les plus tendres et la couvrant de baisers et de larmes. Pourtant, au bout de quelques heures,

un peu de connaissance revint à Marthe. Elle pressa la main de Marie et la regarda avec une inexprimable tendresse. Puis, reportant ce regard sur le bon curé et soulevant péniblement son bras, elle lui montra la jeune fille.

Le vieillard comprit cette muette prière et, posant sa main vénérable sur la tête de Marie, il dit d'une voix émue :

« Je serai son père. »

Une expression de paix et de contentement ineffable passa sur le visage de Marthe ; elle fit comprendre au digne prêtre, par un nouveau regard, qu'elle n'avait plus à s'occuper que du ciel, et, après avoir reçu les derniers secours de la religion, elle s'endormit du sommeil de l'éternité.

Les jours suivants, on put voir une triste jeune fille pleurer dans un coin du cimetière, sur une terre nouvellement remuée et protégée par une simple croix de bois, où de sa faible main elle grava ces mots, autrefois si chers à celle qu'elle regrettait : — « Ma mère !... »

CHAPITRE VIII.

Tout était redevenu calme et silencieux au presbytère ; la vieille Gertrude filait, Marie pleurait, et le bon curé s'efforçait de la consoler. Henri était là encore ; il avait voulu partir ; mais un nombreux détachement de maréchaussée, ayant envahi le canton, rendait inutile toute tentative formée pour gagner la frontière.

« Vous êtes mon hôte, avait dit le bon prêtre, vos jours me sont sacrés, vous ne partirez point. »

Et cet homme, ordinairement si doux, savait

prendre alors un ton d'autorité auquel on ne pouvait résister.

Le capitaine avait peu vu Marie, qui, tout entière à sa juste douleur, ne quittait sa chambre que pour assister aux repas pris en commun. Plus il la connaissait, plus il se fécilitait de l'avoir arrachée à un grand danger; il avait pu admirer sa piété filiale, sa douce et modeste bonté, sa pieuse résignation; le digne curé d'ailleurs ne tarissait pas sur l'éloge de sa jeune protégée, dont il s'était vraiment rendu le père. Elle aussi, substituant cette affection à celle dont Marthe avait été l'objet, entourait le vieillard des plus tendres soins. Quand, après une longue course à travers les champs, le bon curé venait de porter les consolations de la religion aux pauvres et aux malades, et qu'il rentrait attardé, l'âme contente, mais le corps brisé de fatigue, il trouvait Marie sur le seuil. Attentive au moindre bruit, elle reconnaissait de loin les pas de son bienfaiteur, et toujours elle était la première à le saluer au retour. Puis, après avoir porté à ses lèvres la main

généreuse qui l'avait accueillie, elle conduisait le vieillard au coin du foyer, avançait son grand fauteuil de cuir, et, agenouillée devant lui, délaçait elle-même sa chaussure humide, et s'il voulait s'y opposer, elle lui disait avec une bouderie charmante :

« Vous ne voulez donc pas que j'aie ma part de la bonne œuvre ! Je ne vous connaissais pas de défaut, et vous êtes égoïste. Ah ! c'est fort mal ! »

Le digne homme souriait et secouait la tête en disant :

« Allons, il faut toujours que j'obéisse ! »

La société de la jeune fille lui était devenue chère ; non-seulement elle était bonne et prévenante, mais bientôt elle sut faire trève à sa tristesse pour distraire et réjouir le vieillard. Elle lui offrit d'être sa lectrice. La vue du bon curé, affaiblie par l'âge, lui suffisait à réciter son bréviaire, qu'il savait presque par cœur ; mais, depuis longtemps, il ne pouvait plus trouver dans la lecture la distraction la plus agréable qu'il eût

jamais goûtée. Aussi ne se sentait-il pas de joie quand la voix grave de Marie lui rappelait les ouvrages sérieux des saints Pères, ou quand, plus gaie et plus douce, elle le récréait de quelque gracieuse et riante production. Depuis que Henri habitait le presbytère, les nouvelles politiques avaient un grand intérêt pour le digne prêtre, et le journal fut ajouté aux lectures ordinaires de Marie.

La jeune fille ne se contentait pas d'être devenue très-utile, pour ne pas dire indispensable, à celui qui l'avait recueillie. Elle savait que les honoraires du digne homme appartenaient aux pauvres, après qu'il en avait prélevé son modeste nécessaire. Trop juste pour priver le vieillard du bonheur de faire du bien, et trop fière pour vivre du patrimoine des malheureux incapables de travail, elle eut de nouveau recours à son aiguille, qui, pour un temps, avait éloigné de Marthe les privations de la misère. Depuis la funeste aventure, résultat de sa visite aux ruines de la maisonnette, elle redoutait de sortir, et Gertrude, qui l'aimait, s'était chargée des

voyages à la ville. Elle n'avait eu qu'à faire au marchand indiqué le portrait de celle qui l'envoyait et elle en avait reçu l'ouvrage le plus avantageusement rétribué ; car il n'avait pas oublié la jeune fille au chagrin de laquelle il s'était si vivement intéressé.

L'argent que ce travail rapportait à Marie était, à l'insu de son bienfaiteur, placé tantôt dans son secrétaire, tantôt dans les papiers épars sur sur sa table, et, quand il le trouvait, il s'écriait dans sa naïveté joyeuse :

« Le temps des miracles n'est pas passé, comme on le dit. l'argent se multiplie entre mes mains. J'ai chaque jour de plus à ma table mes deux enfants, et jamais je n'ai pu faire autant d'aumônes. Ah ! il est donc bien vrai qu'une bonne action porte bonheur ; je me sens rajeuni de dix ans et, qui plus est, je suis devenu presque riche, depuis que j'ai pu leur être utile. Pauvres enfants, que ne sont-ils aussi heureux que moi !... »

Marie souriait alors et redoublait d'ardeur au

travail, qui lui valait une si précieuse récompense. Sa vie était si calme, si douce, que, si elle n'eût sans cesse regretté Marthe, elle eût pu, comme le bon curé, se féliciter de goûter une paix qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps.

Les nouvelles politiques étaient rassurantes, Louis XVIII s'affermissait sur le trône et paraissait vouloir signaler son nouvel avénement par plus de clémence que de rigueur. Du moins, on le disait; et comme on est toujours disposé à croire ce qu'on désire, le vieux curé accueillit ces espérances comme une certitude; il s'opposa donc à ce que Henri s'éloignât de sa patrie; mais, se relâchant de sa sévérité de geôlier, il permit au capitaine de chercher dans sa société et dans celle de Marie une distraction à ses ennuis, en attendant qu'il pût reparaître en toute sécurité.

Henri avait de l'instruction, un esprit juste et solide, une grande habitude du monde; il avait beaucoup voyagé, et non-seulement il avait vu, mais étudié beaucoup de choses; ce qui rendait sa conversation très-agréable à la jeune fille.

Jamais il ne parlait de lui ; tout ce que l'on savait de sa vie passée, c'est qu'enrôlé fort jeune sous les aigles impériales, il avait fait toutes les campagnes de Napoléon et pris sa part dans tous les dangers.

Au fond de cet amour enthousiaste pour son ancien général, de son dévouement à cette cause perdue, il y avait toujours une mélancolique pensée, quelque chose de triste comme le souvenir d'une tombe ou d'inquiet comme un remords. On eût dit qu'entraîné par la fatalité dans une carrière glorieusement parcourue, il en remontait volontiers le cours ; mais qu'arrivé à l'entrée, il regrettait de s'être trompé de route.

Insensiblement, l'abandon de l'amitié s'établit dans le paisible intérieur du presbytère. Le vieillard n'avait pas, pour prix de ses bienfaits, exigé les secrets du capitaine ; mais il y avait dans le vertueux prêtre quelque chose qui commandait la confiance. Aussi Henri, en lui ouvrant son cœur et en recevant de lui des consolations et des conseils, se trouvait moins

à plaindre et supportait avec plus de courage ses peines passées et la tristesse de son exil. Marie et le capitaine semblaient n'avoir qu'un désir, celui d'embellir la vieillesse de leur protecteur et de lui témoigner leur respect et leur reconnaissance.

La France se pacifiait, et l'on espérait que bientôt une amnistie générale serait accordée. Henri attendait ce moment avec une impatience mêlée de regret. Il souffrait d'exposer si longtemps celui qui lui avait offert une généreuse hospitalité; mais il sentait combien il lui serait pénible de se séparer de lui et de Marie. Mais, pendant qu'on se flattait d'une grâce prochaine, les nouvelles devinrent des plus inquiétantes : un mouvement avait eu lieu, ou du moins on l'avait supposé, et les mesures les plus sévères furent prises de nouveau contre les officiers supérieurs de l'armée licenciée, qu'on accusait d'entretenir l'esprit de révolte. Le bon curé s'était, comme nous l'avons dit, beaucoup relâché de sa sévérité envers son prisonnier; plusieurs personnes l'avaient

aperçu ; et depuis quelques jours on s'inquiétait de la présence de cet inconnu dans le village. Quand de nouveaux ordres furent donnés, on devina la vérité, et le bruit circula que le presbytère recélait un de ces perturbateurs du repos public. Marie l'apprit et, sans se confier au digne vieillard, qui n'eût voulu charger personne de la responsabilité qu'il avait acceptée, elle alla trouver le maire. C'était la première fois qu'elle le voyait depuis que les troupes étrangères avaient quitté le pays. Elle parut devant lui, calme et digne.

« Vous m'avez assuré, monsieur, lui dit-elle, que, quand j'aurais besoin de la protection d'un magistrat, du bras d'un défenseur ou du dévouement d'un ami, je pourrais en confiance m'adresser à vous.

— Je l'ai dit, mon enfant, répondit le maire, et je le répète, pourvu qu'il soit en mon pouvoir de vous rendre le service que vous exigerez.

— La grâce que je réclame est entre vos mains, monsieur. Il s'agit de sauver la vie à un officier

de l'armée impériale qui a été mon libérateur. Recueilli par celui qui m'a donné asile, il attend depuis deux mois l'occasion favorable pour gagner la frontière, et je ne sais comment je n'ai pas songé à venir plus tôt vous demander les papiers nécessaires à sa sûreté. Il fallait qu'un nouveau danger le menaçât pour que votre promesse vînt me rassurer. Il m'a sauvée, je ne le laisserai pas périr ! Un passeport, monsieur, un passeport ! je vous en prie, et si j'ai été assez heureuse pour vous être utile, combien j'en serai récompensée ! »

Marie avait béni le Ciel quand l'idée de s'adresser à cet homme s'était présentée à son esprit; car elle était sûre d'en obtenir ce qu'un serment, mille fois répété, l'obligeait à lui accorder. Aussi crut-elle se tromper lorsqu'elle l'entendit lui répondre d'une voix embarrassée :

« Oui, mon enfant, je vous ai de grandes obligations ; je ne les oublie pas, et je voudrais pouvoir vous le prouver ; mais la sûreté de l'état serait compromise.

— La sûreté de l'état compromise! répéta Marie avec stupéfaction ; mais c'est un homme paisible, inoffensif, qui depuis deux mois n'a eu de relations qu'avec mon bienfaiteur et moi ; un homme dont je répondrais comme de moi-même, et qui n'a eu d'autre tort que de ne pas déserter une cause malheureuse et abandonnée.

— Et c'est un grand tort, qui aujourd'hui ne trouve point de pardon. Je regrette de vous refuser ; mais je trahirais mes devoirs de magistrat si j'usais de mon autorité pour soustraire à un juste châtiment un ennemi du roi !

— Vous refusez !... Mon Dieu !... moi qui avais tant de confiance en votre parole, qui vous croyais homme d'honneur ! reprit-elle en tordant convulsivement ses mains.

— C'est parce que je suis homme d'honneur, dit le maire, qui se sentait rougir sous le masque hypocrite qu'il avait pris, que je ne puis consentir à une chose contraire à mes devoirs. Croyez, mon enfant, que, si un serment plus sacré que celui que je vous ai fait ne liait ma

conscience, je serais prêt à tout. Ah ! s'il ne s'agissait que de ma fortune, de ma liberté, de ma vie même, je la risquerais pour vous ; car je n'ai pas oublié ce que je vous dois ; mais trahir mon devoir de maire, jamais ! »

Frappée alors d'une idée subite, Marie s'écria vivement :

« Quoi ! votre fortune, votre liberté, votre vie même, vous l'exposeriez pour moi ! Eh bien ! je ne m'adresse plus au magistrat, mais à l'homme. Oui, vous aviez le droit de me refuser, et je ne pouvais m'en plaindre. Mais maintenant je vous supplie de dérober le fugitif aux rigueurs de la loi, non en abusant de votre pouvoir pour le faire évader, mais en le recevant secrètement chez vous, jusqu'à ce que cette nouvelle crise soit passée ; et pour rassurer votre conscience, vous vous réserverez de le livrer à la justice, si les bruits qui courent sont fondés et que vous acquériez la conviction de sa culpabilité. On ne vous soupçonnera pas ; car on connaît votre attachement au nouveau régime, et vous le sau-

verez. Je vous l'amènerai cette nuit, vous y consentez n'est-ce pas? Oh! vous y consentez, j'en suis sûre; dites vite cette parole qui doit me rendre si heureuse.

—Marie, je ne puis faire ce que vous me demandez, dit le maire, dont la figure s'était visiblement assombrie pendant que la jeune fille avait parlé. Si j'étais découvert, qu'en résulterait-il? Je serais ruiné, proscrit moi-même, et je paierais peut-être de ma tête une telle condescendance. Encore une fois, je ne le puis, n'insistez pas davantage. »

Marie le regardait attérée, puis elle s'écria avec fierté :

« Et c'est ainsi, monsieur, qu'on peut compter sur vos promesses! C'est ainsi que vous exposez votre fortune et votre vie pour vos amis! L'ombre d'un danger vous effraie, et vous n'êtes pas assez courageux pour être humain. Moi, monsieur, jai risqué non-seulement ma vie, mais mon avenir, le repos de ma mère, que j'ai perdue, hélas! pour vous avoir sauvé. Mais non, nul ne doit

se vanter du peu de bien qu'il a eu le bonheur de faire. Vous ne me devez rien, mais soyez généreux : arrachez cet homme au danger qui le menace, et ma reconnaissance sera éternelle. Sauvez-le, je vous en supplie ; car il m'a soustraite au sort le plus affreux ; c'est lui qui m'a ramenée à ma mère mourante, loin de laquelle on m'entraînait, pour me livrer à votre ennemi !... Vous voyez bien que je lui dois tout... S'il ne lui fallait que mon sang, je ne vous implorerais pas... Mais de grâce écoutez-moi !... »

Elle se traînait suppliante à ses pieds.

« Relevez-vous, Marie, lui dit-il, je réfléchirai et, si je le puis, je ferai ce que vous exigez.

— Si javais réfléchi, monsieur, quand la pointe de l'épée effleurait votre poitrine, il n'eût plus été temps d'agir. De même les instants sont précieux pour celui dont vous devez prononcer l'arrêt de vie ou de mort.

— J'ai besoin d'être seul, reprit impatiemment le magistrat, que la fermeté de la jeune fille intimidait plus que sa prière ne le touchait ;

de graves occupations m'appellent ; allez, Marie, je ferai ce que je devrai faire pour cet homme.

— Il n'a pas de cœur ! dit la jeune fille en séchant tout-à-coup ses pleurs, j'aurais dû m'en douter ! »

Et elle se retira, sans ajouter une parole ; car elle avait honte d'en avoir trop dit à un être si peu capable de la comprendre.

« C'est sur moi seule que je dois compter maintenant, se dit-elle, sans se décourager. J'avais cru trouver un moyen infaillible de le sauver, et j'ai peut-être hâté sa perte : celui qui n'a pas eu la générosité de le défendre quand tout l'y obligeait pourrait avoir la lâcheté de conduire lui-même la gendarmerie à l'asile que je lui ai fait connaître. Il faut que le capitaine parte ! Mais comment ? »

Elle regagna le presbytère ; car il n'y avait pas un moment à perdre. Elle courut à la chambre de l'officier.

« Capitaine, lui dit-elle, cette maison ne peut plus vous soustraire aux dangers ; dans une demi-

heure, il fera nuit close, soyez prêt à partir. »

De là, sans attendre de réponse, elle passa chez le curé et lui dit :

« J'ai commis une faute, mon digne ami : j'ai demandé à un homme que je croyais loyal et bon une retraite pour le capitaine ; je n'ai rien pu en obtenir, et maintenant que j'ai livré son secret, il faut qu'il parte. »

Le bon prêtre allait l'interroger.

« Cest le maire, reprit-elle vivement ; il avait juré de m'accorder ce que je lui demanderais ; il trahit son serment, il est capable de tout. Henri n'est plus en sûreté dans votre maison, qui, peut-être, sera cernée demain.

— Mais il ne pourra gagner la frontière, objecta le vieillard.

— J'ai ouï dire qu'avec de l'argent on corrompt les hommes, reprit Marie, qu'une courageuse volonté animait ; il faudrait de l'argent... »

Le curé courut à son secrétaire : il en tira une centaine de francs ; c'était tout ce qu'il possédait. Il ouvrit, l'un après l'autre, ses tiroirs pour

voir s'ils ne renfermaient pas quelque pièce égarée ; ce fut en vain, et il allait repousser le dernier en répétant pour la quatrième fois : « Plus rien, mon Dieu ! plus rien ! » quand ses yeux s'arrêtèrent sur un morceau de velours blanc soigneusement plié. C'était l'écran qu'aux jours des grandes solennités on posait devant le tabernacle de son modeste autel. Cet écran était d'une richesse remarquable : brodé par une princesse du sang, il représentait les rayons du soleil, et un diamant d'une beauté rare en formait le centre. Il avait été donné dans l'exil au bon curé par un archevêque qui avait soustrait cet objet précieux au vandalisme révolutionnaire.

« Des ciseaux, Marie, dit le digne prêtre. »

La jeune fille accourut.

« C'est bien ! Détache de l'étoffe ce diamant, qui est d'un grand prix. »

Marie hésitait.

« Dieu, reprit-il, préfère la vie d'un homme à l'ornement de son temple ; car il n'a pas besoin de nos dons, ma fille, il ne nous commande que

de nous aimer les uns les autres. Là, tout est pour le mieux, fit-il avec satisfaction, en prenant le diamant, voilà le salut du capitaine. Nous aviserons à remplacer cette petite pierre, continua-t-il avec bonhomie, et maintenant es-tu contente, mon enfant ?

— Il nous faut des habits ; et comment en trouver ? dit Marie.

— Mais j'y pense, Louis le meunier ; il ne nous trahirait pas, lui ; c'est un brave homme ; nous avons vieilli l'un près de l'autre, je le connais. »

Et avec une vivacité qu'on n'eût pu attendre de son grand âge, il sortit de la maison.

CHAPITRE IX.

Le trajet était court; car les battements du cœur de la jeune fille, restée seule, se confondaient avec le tic-tac du moulin, qu'on entendait distinctement. Ce qui causait ces battements précipités, c'était bien le danger du capitaine; mais il s'y était joint un combat entre le devoir de la reconnaissance et l'attachement aux souvenirs sacrés de la famille. Marie avait tiré de son sein le médaillon, enrichi de brillants, qui, peut-être, devait lui rendre un jour un nom et un appui. Elle n'hésitait pas à offrir à Henri cette seule richesse qu'elle possédât; mais, au moment de s'en

séparer, elle sentait couler ses larmes. Elle ouvrit le médaillon, en tira la boucle des cheveux de sa mère et la replaça sur son cœur; puis, détachant le cordon qui suspendait à son cou le bijou chéri, elle le roula entre ses doigts et l'enferma avec soin, comme le seul reste d'une relique vénérée. A peine avait-elle accompli ce sacrifice, que le bon curé rentra, amenant avec lui le vieux meunier, qui, non seulement avait consenti à fournir un déguisement au fugitif, mais encore s'était offert à lui servir de guide. C'était le père de ce bon Louis, le fidèle ami de Pierre. Le brave homme avait conservé pour Marie une partie de l'affection que lui portait son fils, mort glorieusement à Waterloo, et quoiqu'il eût pu reprocher à Napoléon cette perte douloureuse, il aimait encore l'Empereur, parce que son fils l'avait aimé.

Un instant après, Henri parut si complètement changé, à l'aide du pantalon de toile, du sarreau bleu clair, de l'indispensable bonnet de coton et d'une légère teinte de farine sur le visage et dans les cheveux, qu'il était presque méconnaissable

pour ses hôtes mêmes. Le bon curé se frottait les mains de joie ; Marie souriait d'espérance.

« Vous êtes sauvé ! s'écrièrent-ils tous deux en même temps.

— Dieu soit loué, ajouta le curé, rien ne manque pour assurer votre fuite. Ce déguisement va vous dérober à toutes les poursuites ; un honnête homme s'offre à vous conduire, et votre ami trouve, pour vous aider, un trésor qui lui appartient et auquel il n'avait jamais pensé. »

En même temps il remit à Henri l'argent et le diamant.

« Allez, mon fils, dit-il en l'étreignant de ses bras ; allez, et que Dieu vous protége !... comme je vous bénis, ajouta-t-il avec attendrissement, en voyant que le capitaine s'inclinait devant lui avec une vénération profonde. »

Les paroles manquaient à Henri pour exprimer ses sentiments ; mais son silence et son émotion en disaient assez.

Il s'approcha de la jeune fille et lui prit la main en murmurant un adieu.

« Adieu, capitaine, dit-elle, que Dieu vous sauve comme vous m'avez sauvée! »

Et, se penchant vers lui, elle reprit :

« Prenez ce bijou, et puisse-t-il, en vous fournissant encore un peu d'or, vous aider à échapper à vos ennemis. »

En disant ces mots, elle lui donna le médaillon. Henri allait parler lorsque, portant ses regards sur le revers du bijou, il tressaillit et jeta un cri.

« Marie! par grâce, dit-il, un mot! De qui tenez-vous ce portrait?

— C'est le seul souvenir de ma famille, que de grands malheurs ont frappée, et ma mère, sans doute, l'attacha à mon cou avant de me remettre aux soins de la bonne Marthe, la seule mère que j'aie connue.

— Marie! ma sœur! je te retrouve enfin! s'écria Henri, en la pressant sur son cœur.

— Mon frère! mon frère!... toi! Henri! mon frère!... » répétait la jeune fille, d'une voix brisée par l'émotion.

Le bon curé, occupé à recommander Henri aux

soins du vieux meunier, n'avait pas vu le don de Marie; aux cris poussés par les jeunes gens, il se retourna plein d'étonnement et de crainte.

« C'est mon frère! dit Marie en s'approchant de lui et tenant toujours Henri embrassé. C'est mon frère que je retrouve! Dieu! que je suis heureuse! La pauvre fille n'est donc plus seule sur la terre! Henri! mon frère bien-aimé, que ce nom est doux! Oh! redis-moi cette parole chérie, appelle-moi ta sœur.

— Oh! oui, ma sœur! celle qu'entre toutes j'aurais choisie, s'il m'eût été donné de le faire; oui, tu es bien ma sœur; car mon cœur t'avait devinée! »

En parlant ainsi, les deux jeunes gens s'embrassaient en versant des larmes de joie.

« Mais, mes enfants, comment se fait-il?... » dit le bon prêtre, aussi étonné que joyeux de ce qu'il entendait.

Henri ne lui laissa pas le temps d'achever sa demande.

« Ce médaillon nous a tout appris, dit-il; elle

me le donnait, noble cœur, et sacrifiait ainsi au salut du fugitif l'espoir d'un avenir plus heureux.

— Pourquoi cette cruelle parole? dit Marie, dont une pâleur mortelle couvrit les traits; pourquoi me rappeler que mon frère est proscrit? Se retrouver pour se perdre! Le permettriez-vous donc mon Dieu!... »

Le digne vieillard regardait les deux jeunes gens, il comprenait à la fois leur joie et leurs angoisses, et sa figure vénérable exprimait un vif attendrissement. Il aimait ces enfants qu'un hasard providentiel avait confiés à sa protection; mais le lien qui les unissait, lui étant connu, les lui rendait plus chers encore, et il y avait, dans cette circonstance qui les réunissait au moment d'une séparation peut-être éternelle, quelque chose de terrible et de si doux à la fois, un de ces jeux cruels du sort devant lesquels on serait tenté de nier ou d'accuser la Providence, si l'on ne savait que les ressources dont elle dispose sont infinies.

Les quatre personnes réunies dans la chambre du bon curé restaient silencieuses, sous l'empire

des émotions les plus violentes. Henri pressait dans ses mains les mains de Marie, dont la tête s'appuyait sur son épaule; leur père adoptif les suivait des yeux avec une tendresse inquiète, et à quelques pas derrière lui, le vieux meunier, la tête nue, exprimait, par son attitude et sa physionomie attristée, l'intérêt qu'il prenait à cette scène. Cependant il était facile de remarquer, à l'expression de son regard, au mouvement de son front qui se ridait sous l'effet d'une pensée qu'il voulait faire jaillir de son cerveau, que lui seul avisait au moyen d'empêcher une fuite dangereuse et une séparation cruelle.

Marie rompit la première le silence. Elle se détacha vivement de son frère et, avec un geste d'effroi, elle s'écria :

« L'heure se passe, Henri, nous risquons ta vie, il faut partir !... »

Une vive rougeur monta soudain à ses joues, ses yeux brillèrent d'un éclair de joie, elle venait de prendre une résolution, et elle continua avec énergie :

« Mais tu ne partiras pas seul ; si tu meurs, nous mourrons tous deux ! »

Elle s'élança hors de la salle, monta rapidement l'escalier qui conduisait à sa petite chambre, et reparut bientôt, enveloppée d'une mante brune, également propre à la garantir du froid des nuits et à la soustraire aux regards des curieux.

« Partons, dit-elle, je suis prête. »

Elle ne voit plus aucun obstacle et, fort de son courage, elle entraîne Henri. Cependant, en passant près du bon curé, elle s'arrête et présente son front au baiser d'adieu.

Le digne vieillard s'incline vers elle et lui adresse ces quelques mots :

« Ma fille, je t'en supplie, écoute-moi : tu gênerais sa fuite, laisse-le partir !

— Que je le laisse partir, quand il m'est rendu ! Oh ! vous ne le pensez pas, mon père, vous ne pouvez pas le penser ! C'est mon frère, c'est toute ma famille, je m'attache à lui pour ne le quitter jamais. Viens donc, Henri ! On est fort contre les dangers, quand on est deux pour les braver. »

Henri ne répondait pas. Il s'était senti heureux et fier quand la douce et belle Marie, trouvant dans son âme l'énergie d'une résolution généreuse, s'était écriée qu'elle voulait le suivre ; mais maintenant il était là, pâle, haletant, immobile ; car il avait reconnu l'impossibilité d'exécuter un tel dessein, et il n'osait le dire à la jeune fille.

« Marie, ma sœur, s'écria-t-il enfin, en l'entourant de ses bras et la couvrant de ses baisers, je t'en supplie au nom de notre mère, laisse-moi partir seul.

— Henri, reprit-elle d'un ton de douloureux reproche, Henri, pourquoi invoquer ce nom sacré pour me retenir loin des dangers qui te menacent? Au nom de ma mère je n'ai rien à refuser, et j'obéirai si tu l'exiges... Mais je t'en conjure, ajouta-t-elle avec la douce soumission de l'enfant qui pleure et qui prie, laisse-moi t'accompagner !... »

Henri, pour toute réponse, franchissait le seuil, en pressant une dernière fois Marie sur son cœur, quand la main du meunier le retint.

« Rentrez, monsieur, lui dit-il, rentrez; j'ai peut-être trouvé le moyen de vous faire échapper aux recherches de ces hirondelles de potence! Vous verrez si ça vous va. Dam! ça aura bien son petit désagrément pour vous; un capitaine ça sait mieux manier l'épée que retourner un sac de farine. Mais, tenez, on se fait à tout, et puis, comme on dit, n'y a point de sot métier. Enfin, pour en finir, si vous voulez faire le meunier, comme v'là que vous en avez l'habit, j'peux arranger l'affaire, en vous prenant comme qui dirait à mon service. Depuis que mon pauvre Louis est mort, que le bon Dieu lui fasse paix! j'ai fait savoir à un de mes neveux de la Lorraine allemande de venir me trouver pour apprendre l'état. C'est un grand gaillard, fort comme un chêne, et que j'attends d'ici à quelques jours. Les amis le savent; ainsi, si vous voulez vous appeler Jacquot l'Éveillé et être de la famille, ça ne surprendra personne de vous voir au moulin. On écrira un mot au neveu, qu'il reste encore une quinzaine au pays; si ça vous va, c'est une affaire bâclée, et si vous savez

baragouiner un peu de mauvais allemand, la chose n'en ira que mieux.

« Vous pouvez accepter sans crainte ; car on sait bien que le père Louis est franc comme l'acier, et que, quand il offre, c'est de tout cœur. Je ne peux pas voir un brave soldat, comme mon pauvre enfant, en danger d'être arrêté comme un bandit, ni une personne comme mademoiselle Marie tout en larmes, ça me fend le cœur. Avec ça pourtant qu'on m'appelle un dur à cuire. Et tenez, si vous pouvez seulement faire mine de travailler et répondre tout bêtement : « Oui, parrain, » toutes les fois que je vous parlerai, c'est tout ce que je vous demande, et je vous promets que les bavards et les curieux, qui ne manquent pourtant pas dans notre endroit, ne se douteront de rien.

— Brave homme! dit Henri en secouant cordialement la main du meunier.

— Ainsi, c'est convenu, vous acceptez, reprit celui-ci.

— Non, mon ami, non, je n'accepte pas; car

ce serait vous compromettre, et si vous oubliez votre sûreté, c'est à moi d'y songer.

— Ah! vous refusez mon offre. C'est que je ne vous ai peut-être pas dit que, tel que vous me voyez, j'ai été soldat, que j'ai eu un fils qui s'est fait tuer pour l'Empereur, parce qu'il l'aimait comme on aime le bon Dieu, et que, si ce garçon-là vivait encore, je serais bien aise de le savoir chez un brave homme qui le cache. Mais vous ne voulez pas, tout est dit; je ne force personne, moi; mais je suis mon maître si vous êtes le vôtre, et je vous suivrai jusqu'à la frontière. Attendez-moi seulement cinq minutes; je vais chercher mon fusil de chasse; car depuis longtemps je ne tire que sur les moineaux qui se promènent devant mes fenêtres. Ça ne sera pas long; je suis à vous, et en route! On vous arrête, on m'arrête aussi; vous êtes un soldat de l'autre, je le suis aussi; un peu vieux tout de même, mais c'est égal. Enfin, je veux être de votre partie, puisque vous ne voulez pas être de la mienne.

— C'est bien, père Louis, c'est bien, disait le

curé, surpris et attendri; j'ai toujours dit que vous étiez le plus brave homme du village.

— C'est trop d'honneur à moi, monsieur le curé, reprit humblement le vieux soldat, redevenu le simple meunier.

— Eh bien! Henri, continua le bon prêtre d'un air presque gai, vous voyez bien qu'il n'y a pas à lutter contre cet homme-là. C'est qu'il le ferait comme il vous le dit; c'est une mauvaise tête; je le connais, moi. Acceptez donc un service qu'il est digne de vous offrir; je crois qu'il n'y aura pas de dangers à courir; mais s'il y en avait, j'en ai la confiance, Dieu vous sauverait tous deux. »

Marie s'était approchée du meunier, et tant qu'il avait parlé, elle avait épié avec anxiété les sentiments qui se lisaient sur le visage de son frère.

« Merci, mon bon, mon brave Louis, lui dit-elle enfin, vous me sauvez la vie; je serais morte de chagrin de le quitter; car, voyez-vous, c'est mon frère. »

Et elle portait à ses lèvres, dans un transport de

reconnaissance, la main dure et calleuse du bon meunier, qui la retirait tout confus.

« Allons donc, dit-il de sa grosse voix qu'il s'efforçait de rendre ferme, mais qui tremblait d'émotion, tout çà, c'est autant d'enfantillages ; ça ne vaut pas un merci ; je peux garder une quinzaine un homme dans mon moulin ; ça lui sauve la vie ; je le fais, c'est tout simple. Seulement, je m'en veux de ne pas y avoir pensé plus tôt. Vous n'auriez pas eu tant de chagrin tous deux ; mais que voulez-vous ? C'est la faute de cet esprit-là (et il se frappait le front) ; il est paresseux comme une tortue pour inventer quelque chose ; ça a toujours été, et ce n'est pas à mon âge qu'on se refond ; mais quand il a trouvé, on peut s'y fier ; car c'est sûr.

« Allons, mam'selle Marie, faut vous coucher ; j'emmène ce monsieur-là, que vous dites que c'est votre frère ; c'est pas le petit Pierre, pourtant ; mais c'est égal, vous me raconterez ça un autre jour. Tâchez de dormir, j'en aurai soin, et s'il a un peu de bonne volonté, puisqu'un capitaine

a des épaules comme un autre, nous en ferons un fameux garçon meunier.

— Je vais vous suivre, dit Marie; je veux le voir installé chez vous. »

Un doute venait de traverser son esprit.

« C'est impossible, mam'selle ; si on vous voyait, la mêche serait vendue.

— Mais s'il partait sans me le dire?

— Que non qu'il ne partira pas, foi de Louis ! car c'est moi qui le garde. »

On se sépara alors, après avoir échangé des embrassements, des poignées de main et des remercîments nombreux.

Le lendemain, de grand matin, Henri se promenait dans le moulin, dont le maître lui expliquait les différents travaux, quand un détachement de gendarmerie s'avança vers la maison du bon curé. Quelques hommes gardèrent les issues, pendant que les autres se livraient à une minutieuse perquisition.

Marie ne s'était pas trompée : celui à qui elle avait livré son secret l'avait trahi.

Le digne prêtre ne songea point à se défendre d'avoir donné asile à un malheureux ; il répondit avec simplicité :

« Je l'ai reçu parce que c'est mon devoir d'offrir un abri à ceux qui n'en ont pas ; j'ai su qu'on devait venir le chercher, je l'ai fait évader ; quant au chemin qu'il a pris, je le saurais que je ne le dirais pas. »

Ce n'était pas ce vieillard vénérable qu'il fallait séduire par des promesses, ou intimider par des menaces; l'agent de la police le comprit et se retira.

Le village était bâti sur la grande route de Paris à Strasbourg ; deux des gendarmes continuèrent à galoper vers la frontière ; deux encore retournèrent sur leurs pas, pendant que les autres prenaient le chemin des villages environnants ; mais on ne pensa point à inquiéter le père Louis, qui, ayant eu à pleurer son fils dans la dernière guerre, passait pour un ennemi de l'empereur exilé.

Henri fut présenté sous le nom de Jacquot

l'Éveillé aux parents et amis, qui lui trouvèrent beaucoup de ressemblance avec la défunte femme du vieux meunier et qui félicitèrent celui-ci d'avoir pour aide un homme qu'ils disaient être fort et adroit.

Henri, ne pouvant parler le patois lorrain et le comprenant à peine, était des plus embarrassés; on le crut timide, et l'on conseilla au maître de tâcher de le dégourdir un peu. Du reste, il maniait fort bien un sac de farine et se blanchissait à plaisir.

Marie venait aussi souvent qu'elle le pouvait, sans exciter les soupçons, et le frère et la sœur passaient ensemble des heures bien douces. Ils se racontaient leurs peines passées, se consolaient mutuellement et espéraient en l'avenir.

Henri apprit tout ce que Marie avait souffert, son affection pour Pierre, et la douleur qu'elle avait éprouvée à la nouvelle de sa mort. Puis elle le questionna sur le nom et la famille de celui qu'elle avait si longtemps appelé son frère.

Henri avait religieusement gardé le souvenir des détails que sa mère lui avait donnés sur les tristes événements dont ils étaient les victimes.

Entre tous les parents et les amis réunis au château de Neuville lors de la catastrophe, la marquise de Roissy seule avait un fils en bas âge. Depuis quelques mois elle pleurait la perte de son mari, et, voulant soustraire son enfant aux dangers d'une fuite précipitée, elle crut ne pouvoir mieux faire que de le remettre aux mêmes mains que Marie. Elle s'était résignée à ce sacrifice ; mais il était au-dessus de ses forces, épuisées déjà par la douleur. Elle tomba malade aussitôt son arrivée en Espagne, et elle mourut avant d'avoir pu réclamer son fils et lui laisser un nom. Le comte de Neuville, qu'elle chargea de ce soin, la suivit de près dans la tombe, et l'infortunée comtesse ne put retrouver les traces de sa fille ni de cet autre enfant dont elle avait promis d'être la mère.

Marie recueillait avidement les moindres paroles de son frère ; c'était toute l'histoire d'un passé

qu'elle ne connaissait point. Elle reçut aussi la confidence des chagrins de Henri, et tous deux s'en aimèrent davantage, parce qu'ils sentirent qu'ils se devenaient plus nécessaires.

Les jours s'écoulaient lentement au gré de leurs désirs ; car leur sécurité ne pouvait être complète. Enfin, l'amnistie si impatiemment attendue fut accordée, et Henri devint libre. Il prit le titre de comte de Neuville, que jusque-là, par un scrupule qu'on blâmera peut-être, il n'avait pas voulu porter. Entraîné à la suite du grand homme par le besoin de se créer un avenir, il l'admirait et l'aimait comme tous ses soldats; mais il ne voulait point opposer le nom de son père à la cause du roi, que, sans nul doute, le comte eût embrassée, s'il eût vécu.

Ce fut un bien beau jour que celui où Marie put s'appuyer au bras de Henri et dire à tous : « C'est mon frère ! » Mais on n'aurait pu deviner qui, des jeunes gens ou du bon curé, était le plus heureux. Le digne homme en oublia son bréviaire, qu'il récitait depuis cinquante ans, tant

il était ravi de les voir si joyeux, et occupé d'en remercier Dieu mentalement. Il ne voulut pas reprendre le diamant qu'au jour de la nécessité il avait fait enlever de l'écran; il en fit reconstruire la maisonnette de Marthe, et distribua le reste aux pauvres. Marie habita la chaumière, seule avec son frère. Vivant de la modique pension accordée à Henri, ils étaient heureux : peu suffisait au soldat habitué à la vie des camps et à la fille de la pauvre Marthe. Les liens de l'amitié et de la reconnaissance les unissaient au bon curé et à la famille de Louis, et ils oubliaient ensemble tous leurs maux passés.

Cependant Marie crut bientôt remarquer que la tristesse de son frère, qui semblait s'être dissipée, revenait par accès, plus sombre que jamais; mais elle sut lui cacher ce soupçon, afin de pouvoir mieux s'assurer du véritable état de son bien-aimé Henri. Elle suivit avec angoisse les progrès de ce mal dont elle supposait la présence, et elle reconnut qu'elle ne s'était point trompée. Le capitaine, inquiet, rêveur, taciturne, faisait seul

de longues promenades ; presque toujours il emportait un livre ; mais il ne lisait point ; d'autres fois il partait pour la chasse , et pas un seul coup de fusil n'effrayait les hôtes timides des forêts. Lorsqu'il rentrait , le carnier vide , si Marie le raillait de son peu d'adresse ou de bonheur , il voulait répondre gaiement, et tous ses efforts n'amenaient sur ses lèvres qu'un sourire amer et contraint.

CHAPITRE X.

Les femmes ont une perspicacité à laquelle les hommes atteignent rarement ; il est difficile de leur cacher le fond de sa pensée, surtout lorsque cette pensée est douloureuse. Marie ignorait le monde ; mais elle devina que l'ambition prenait place dans le cœur de son frère ; elle comprit que, réunissant les qualités et les talents nécessaires pour reconquérir la position sociale qu'un nom illustre lui assignait, il souffrait de passer dans l'inaction et l'obscurité des jours qu'il eût pu employer d'une manière utile et glorieuse. Elle se dit avec

chagrin qu'elle seule était un obstacle à la réalisation des espérances ou des désirs du capitaine, et, puisant au fond de son âme, comme dans une source féconde, le courage qui tant de fois l'avait fait s'oublier elle-même pour ne songer qu'au bonheur des autres, elle résolut de mettre tout en œuvre pour engager Henri à tenter encore, loin d'elle, les hasards de la fortune. Ce qu'il lui en coûtait pour s'arrêter un instant seulement à l'idée d'une séparation nouvelle, nul ne peut le dire; et cependant, une fois qu'elle crut ce sacrifice nécessaire à la joie de son frère, elle se l'imposa et jura de l'accomplir. Elle n'attendit point que, succombant sous le poids de son ennui, Henri lui en fît la confidence ; car elle ne savait pas être généreuse à demi. Mais, dissimulant sa peine, elle flatta les idées de son frère et encouragea elle-même ses projets secrets.

« Tu ne peux rester dans cette ville, Henri, lui disait-elle en enveloppant d'un regard attentif le visage pâle et soucieux de son frère ; cette vie oisive ne te convient point, elle est toute à la

fois incompatible avec tes goûts et tes habitudes, et indigne du nom que tu portes. Tu n'as que trente ans; ce n'est pas l'âge du repos; tu dois encore à ton pays des services plus grands que ceux que tu lui as rendus. Il faut aller à Paris, mon frère; c'est là que t'attendent, après de nobles travaux, les honneurs et la fortune. »

Henri s'animait à ces paroles, un éclair de joie brillait dans ses yeux; mais s'il les arrêtait sur la jeune fille, dont les traits doux et purs gardaient encore cette teinte de mélancolie, reste des souffrances passées, qu'un long bonheur pouvait seul effacer, il redevenait triste et pensif. Non, il ne voulait pas s'éloigner de Marie, dont il était toute la famille et qui lui avait donné toute sa tendresse; trop de jours de deuil avaient déjà compté dans cette jeune vie, pour qu'il vînt l'assombrir encore par une rigoureuse absence. N'avait-il pas d'ailleurs promis à sa mère mourante d'être le père, l'ami, le protecteur de cette enfant, si jamais elle lui était rendue, et ne devait-il pas renoncer à ses espérances les plus chères, plu-

tôt que de délaisser encore cette sœur chérie, qui, des joies d'ici-bas, n'avait pas goûté la plus sainte et la plus ineffable, l'amour d'une mère, et qui, jetée loin des siens, par des événements terribles, n'avait pas même eu, pour adoucir ses regrets et tromper ses douleurs, le dernier bien qui reste à ceux qui perdent tout, les doux souvenirs de la famille? Si le sentiment du devoir et la voix de l'affection la plus vraie l'empêchaient de songer à quitter Marie, l'orgueil lui défendait de l'arracher à sa solitude tant qu'il ne pourrait lui donner, dans le monde, la place qui lui appartenait; il souffrait donc en silence, sans s'arrêter à aucune résolution. Marie, à qui rien n'échappait, s'en affligeait et commençait à se dire que la paix n'est pas de ce monde; quant au bonheur, elle savait bien qu'il n'en est point ici-bas de parfait. Elle chercha longtemps le moyen de concilier les obligations que s'imposait son frère et le soin de son avenir qu'il négligeait pour elle, et, lasse de ses inutiles efforts d'imagination, elle pria instamment Henri de lui venir en aide.

« Je n'en sais qu'un, répondit-il, et je ne te le proposerai point ; car tu ne peux l'accepter.

— Parle, bon frère, je t'en prie, et, quoi qu'il puisse m'en coûter, j'accepte d'avance ; car je souffre de te voir, triste et malheureuse, consumer tes plus beaux jours dans l'ennui et les regrets. Je t'avais offert de te suivre et de cacher à tous le doux lien qui nous unit ; je n'aurais vécu que pour toi, tu m'aurais trouvée fidèle et solitaire compagne, toujours prête à me réjouir de tes succès, à m'affliger de tes peines ; et quand, fatigué du bruit et de l'agitation du monde, tu aurais voulu reposer ta tête sur le sein d'une amie, faire part de tes désirs à une discrète confidente, tu m'aurais vue, toujours tendre et empressée, ne former qu'un seul vœu, celui de te prouver chaque jour que l'amour fraternel peut donner le bonheur. Tu m'as refusée, Henri, tu m'as dit que je ne pouvais vivre ignorée, humble et pauvre, au milieu de ce monde, dont tu m'as peint les usages et les exigences ; je n'ai pas compris, mais j'ai reçu ce motif. Je n'ai plus insisté ; mais,

puisqu'aujourd'hui tu peux mettre un terme à cette monotone existence, qui me pèse, parce qu'elle t'est à charge, parle, mon ami, que faut-il que je fasse ?

— Tu l'exiges, Marie, je parlerai ; mais rappelle-toi que tu l'as voulu, et sache, avant tout, que je te rends la parole que tu m'as donnée d'accepter quoi qu'il t'en coûte. Si je désire une position élevée, c'est moins pour le soldat habitué aux privations et aux fatigues que pour la belle et bonne enfant qui veut immoler son avenir au mien. Car je t'aime, Marie, et je condamnerais toute ma vie à l'obscurité plutôt que de te causer un chagrin. Mais si tu voulais écouter un conseil d'ami, je te dirais, ma bonne sœur, quel projet j'avais jadis formé pour toi. »

Alors Henri raconta à Marie ce que Léopold avait dit à Marthe ; il lui parla de la promesse qu'il avait faite à cet ami de lui donner sa sœur s'il la retrouvait un jour, et, sans lui laisser le temps de répondre, il s'éloigna.

Marie réfléchit longtemps ; elle pria Dieu de

l'éclairer sur ce qu'elle avait à faire et de lui donner la force de l'accomplir. Puis elle envisagea sa position et comprit que le seul moyen de rendre à Henri la liberté et le bonheur, c'était de suivre le conseil qu'il lui donnait. Elle crut entendre la bonne Marthe lui dire : « Tu te dois à ton frère. » Et, habituée à songer aux autres bien plus qu'à elle-même, elle regarda comme un devoir cette détermination qu'il lui coûtait pourtant de prendre.

Henri apprit avec joie qu'elle consentait à ce qu'il désirait, et il écrivit à Léopold.

Un mois après, Henri reçut une lettre de Vienne; elle lui apprenait que son ami, après avoir obtenu un congé, s'occupait à parcourir la Russie, depuis plusieurs mois ; on ne pouvait dire en quel lieu il se trouvait. Cette première tentative ne découragea point le frère de Marie ; il s'adressa au colonel du régiment dans lequel se trouvait Léopold ; le temps s'écoula sans qu'il en reçût aucune réponse. Sur ces entrefaites, Henri entra un jour, de grand matin, dans la chambre de sa

sœur ; il tenait un journal et lui montrait d'une main tremblante quelques lignes de ces longues colonnes, que depuis sa sortie du presbytère elle ne regardait plus. Elle partagea l'étonnement de son frère quand elle lut :

« Si le fils du comte de Neuville, mort dans l'émigration, vit encore, qu'il se rende en hâte dans l'ancien domaine de sa famille, et, sur la présentation de ses titres, il lui sera fait des révélations importantes. »

Les jeunes gens s'interrogèrent en vain sur le but présumable de ce voyage ; ils se perdirent en conjectures ; mais ils n'hésitèrent pas un instant à tout faire pour obtenir quelque lumière sur leur sort, et, dès le soir même, tous deux gagnèrent la ville voisine, où ils prirent la voiture pour Bordeaux.

Marie n'était pas sans quelque inquiétude ; elle craignait que ces prétendues révélations ne fussent un piége tendu à son frère, dont les services dans l'armée impériale pouvaient être imputés à crime par le gouvernement.

Une circonstance, bien naturelle pourtant, vint redoubler sa frayeur. Un capitaine de gendarmerie monta avec eux dans la diligence et, quelque temps après, s'enquit poliment du but de leur voyage ; Marie crut son frère connu et surveillé. L'étranger se montra d'une admirable prévenance pour la jeune fille ; elle ne lui en sut point gré : elle se figura que c'était un prétexte pour ne point les perdre un instant de vue. Ce ne fut qu'à peu de distance de Bordeaux qu'elle fut délivrée de cette cruelle appréhension ; car le surveillant, qu'elle s'obstinait à voir dans l'inoffensif capitaine, déclara que son voyage était terminé, et reçut d'elle, pour la première fois, un aimable sourire, en échange de ses adieux respectueux.

On arriva bientôt sur les terres qui avaient appartenu au comte, et ce fut avec une indicible émotion que les deux orphelins virent le village apparaître, avec ses maisons blanches et éparses, ses riches vignobles et son haut clocher. La mémoire de Henri s'était réveillée, il avait reconnu tous les lieux qu'on avait traversés, et chacun

d'eux avait excité au fond de son cœur un regret ou un heureux souvenir. Mais il chercha en vain le château gothique où son enfance s'était écoulée; plus de tourelles à flèche aiguë, dont les girouettes criaient sous le vent; plus de ponts-levis aux lourdes chaînes, plus de parcs aux riants ombrages; mais de nombreuses et modestes constructions, sorties des ruines de l'antique édifice, et, tout autour, des champs bien cultivés, des moissons jaunissantes et des prairies dans lesquelles erraient de nombreux troupeaux. Sans doute il y avait là, pour l'héritier du beau castel détruit, un douloureux sentiment; mais c'était un spectacle si consolant que ce paysage où tout respirait l'ordre, la paix et l'abondance, que Henri, le soldat de l'empire, qui avait vécu de privations et vu de près la misère du peuple, n'aurait point maudit la hache des démolisseurs si elle n'eût privé de toutes ressources sa sœur chérie. Il ne put que montrer à Marie l'emplacement du manoir seigneurial, déjà depuis longtemps détruit; ils firent le tour des habitations qui lui

avaient succédé, et foulèrent avec respect la terre qu'abritait autrefois le toit paternel.

Henri s'arrêta tout-à-coup : il venait de reconnaître un des lieux auxquels son enfance se rattachait par les plus doux souvenirs. Deux vieux saules, placés à l'entrée du parc, du côté des appartements de la comtesse, étaient restés debout, et leurs longs rameaux, traînant dans l'eau limpide, semblaient pleurer là, comme sur le tombeau de la puissance détruite.

La comtesse avait particulièrement affectionné ce lieu ; elle y venait, dans les jours de joie, rêver au bien qu'elle avait fait ou à celui qu'il lui restait à faire encore. Henri croyait la voir, assise comme jadis sur le gazon fleuri, vêtue de sa robe blanche, le berçant joyeusement dans ses bras, en baignant elle-même, dans le frais ruisseau, les petits pieds de son enfant.

Une larme vint mouiller la paupière du jeune homme lorsqu'il redit à Marie ces douces heures des caresses maternelles, et tous deux s'agenouillèrent en cherchant de cœur la trace des pas,

depuis si longtemps effacés. Aux récits de son frère, Marie croyait vivre dans le passé, et elle recueillait avec bonheur les moindres détails qu'il lui donnait. Ils demeurèrent là, assis à l'ombre protectrice de ces deux vieux arbres, seul bien qu'ils crussent leur appartenir encore. Henri retrouvait à chaque instant quelque page oubliée de son heureuse enfance, et Marie ne se lassait point de l'écouter. Quand la chaleur accablante du jour eut fait place à la brise embaumée du soir, ils se reposaient encore sur les bords de la petite rivière. Alors, le spectacle changea; une foule de paysans regagnèrent le village, la plupart en chantant, les autres en causant gaiement; les jeunes filles attachaient à leurs chapeaux des bouquets de bleuets ou de coquelicots que les jeunes gens leur offraient; ils avaient travaillé avec courage et venaient avec joie goûter le repos. Tous s'inclinèrent en passant devant les étrangers, et les examinèrent attentivement; l'arrivée de deux étrangers au village était sans doute un événement; car bientôt Henri et Marie virent sortir, de plusieurs

maisons, des femmes et des enfants, auxquels, sans doute, on venait d'apprendre cette grande nouvelle.

La porte d'une belle et vaste ferme, située non loin du lieu où s'étaient arrêtés les jeunes voyageurs, s'ouvrit à son tour et donna passage à un homme de trente-cinq ans environ, à la taille moyenne, aux épaules carrées, à la physionomie bienveillante; en un mot, le type parfait du paysan robuste, laborieux, plein de franchise et d'intelligence. Il examina longtemps Henri et sa sœur; il semblait indécis et se parlait à lui-même. « Allons ! » dit-il enfin. Il s'approcha, salua les voyageurs et les pria d'accepter l'hospitalité sous son toit; il y mit tant d'instance, que force fut à Henri de le suivre, et, bientôt après, tous trois entraient dans une vaste cour, garnie d'instruments de labourage, et au fond de laquelle s'élevait le corps de la ferme. C'était un simple et solide bâtiment, où paraissait rassemblé non-seulement le nécessaire des habitants de la campagne, mais tout le confortable de la richesse.

Le paysan dit un mot à sa femme, qui allaitait un nouveau-né. Elle replaça l'enfant dans son berceau et, toute joyeuse, elle sembla se multiplier pour donner des ordres à trois servantes propres et alertes, qui en un instant eurent dressé le couvert sous une riante charmille. Les deux jeunes gens prirent place à la table hospitalière, et furent, pendant tout le repas, l'objet des attentions les plus délicates ; cependant ils crurent remarquer plus d'une fois que les regards du fermier interrogeaient leurs traits avec une inquiète curiosité. Des chambres leur furent préparées ; mais l'un et l'autre, préoccupés de cette rencontre du fermier, qui pouvait n'avoir pourtant rien que de bien ordinaire, dormirent peu ; et on le concevra facilement : ils étaient venus chercher des révélations importantes. De quel genre étaient-elles, et qui devait les leur faire ?...

Le lendemain, quand ils vinrent saluer leur hôte, ils le trouvèrent assis à une table, sur laquelle étaient épars un grand nombre de papiers qu'il feuilletait et classait avec soin.

« Monsieur, dit-il à Henri, en s'approchant de lui avec respect, pardonnez-moi si la question que je vais vous adresser vous semble indiscrète : je désirerais savoir votre nom.

— Le gracieux accueil que vous nous avez fait vous donne sans doute le droit de le demander, monsieur, répondit le jeune homme; mais je crois avoir un si grand intérêt à le cacher, que je vous prierai, à mon tour, de me pardonner de vous le taire.

— Ce sera donc moi qui parlerai, monsieur : vous êtes le fils du comte de Neuville, ancien seigneur de ce pays.

— Puisque vous le saviez, pourquoi m'interroger ?

— Je pouvais me tromper, monsieur, et j'ai plus d'intérêt encore à vous connaître que vous n'en pouvez avoir à vous cacher. C'est moi qui vous ai fait venir ici, monsieur ; j'en suis confus, mais je ne pouvais aller à vous, j'ignorais même si vous viviez encore, et je rends grâces à Dieu, qui permet que je vous voie enfin. Comme je vous

l'ai annoncé, monsieur, j'ai à vous confier des choses qui doivent rester secrètes. »

En disant ces mots, il regardait timidement Marie, et la jeune fille se disposait à sortir.

« C'est ma sœur, dit Henri.

—Votre sœur? Je vous croyais l'unique héritier du comte ; mais c'est à deux personnes alors que je dois le triste récit que je ne voulais faire qu'à vous seul. »

Il fit asseoir les jeunes gens, se plaça devant eux et leur dit :

« Avant d'entrer dans les pénibles détails que je me suis obligé à vous communiquer, je réclame d'avance toute votre indulgence pour un grand coupable. Si, quoique vous soyez bien jeunes encore, il vous est resté le souvenir du pays où vous êtes né, vous avez cherché, en y rentrant, le magnifique château de vos ancêtres, qui, hélas ! a disparu avec toutes ses dépendances. L'acquéreur de ces biens immenses était mon père. Depuis plusieurs mois il est mort, et c'est pour lui que je vous implore ! Né juste

et bon, mais entraîné par cette soif de richesse qui, alors, dévorait tous les cœurs, il commit, pour réaliser ses rêves ambitieux, un crime que Dieu lui a pardonné sans doute ; car il l'a pleuré longtemps, et il est descendu dans la tombe en me léguant le soin de le réparer. Un fidèle serviteur, chargé par le comte d'acheter à vil prix ses domaines pour vous les rendre un jour, se confia à mon père, qu'il croyait honnête homme, et le chargea de cette acquisition, qu'il n'osait faire lui-même, parce que son dévouement à votre maison était trop connu. La chose ainsi faite, l'intendant quitta la France, laissant à mon père la jouissance de tous vos biens jusqu'à son retour ou celui d'un des membres de la noble famille dont il était l'agent. A cette époque, la bonne foi régnait encore, et, entre deux vieux amis, il n'était jamais question de contrat. A quoi cela eût-il servi d'ailleurs ? A compromettre celui chez qui cet acte eût été trouvé, et à détruire les droits des légitimes héritiers plutôt que de les assurer. Les propositions faites par l'intendant du noble comte étaient trop

avantageuses pour que le pauvre laboureur s'y refusât ; mon père mit sa main dans celle de Jacques ; car sans doute vous connaissez ce nom, et tout fut dit.

— Bon serviteur ! répondit Henri en faisant un signe de tête affirmatif, et cependant méconnu et calomnié ! »

Le fermier n'entendit point la fin de cette phrase, et il poursuivit :

« Mon père fut longtemps le plus riche propriétaire du pays ; on s'en inquiéta ; on se demanda comment lui, pauvre jusqu'alors, s'était procuré les fonds nécessaires pour un tel achat ; on soupçonna peut-être sa probité. Il ne s'en émut point ; car il était sans remords et pouvait marcher la tête levée. Il n'était tenu de se défaire de ce qu'il possédait qu'en faveur de celui qui, avec des titres valables, pourrait venir le réclamer. Cinq années s'écoulèrent ainsi. Mon père s'habituait à ce bien-être, il élevait avec soin ses enfants, les faisait instruire comme les fils des seigneurs d'autrefois, et il commençait à songer avec effroi qu'un jour viendrait peut-être où cette fortune

ferait tout-à-coup place à la pauvreté, dont la pensée lui faisait peur. De cette crainte à un projet indigne d'un homme de bien, il n'y avait qu'un pas, et cependant il fut plus d'une année à le franchir. Mais, comme on ne manque jamais de spécieux prétextes pour se disculper à ses propres yeux, il finit par croire qu'il pouvait, sans crime, conserver à ses enfants l'héritage qui, remis entre ses mains, avait prospéré par ses soins et son travail; ou, s'il ne le crut pas, du moins il s'efforça de se le persuader. Les curieux avaient cessé de se préoccuper de l'origine subite de cette fortune, la réputation de mon père ne devait être nullement compromise, quelle que fût sa manière d'agir, puisque tout le monde ignorait ses arrangements avec Jacques, et sa conscience, le seul juge qu'il eût à redouter, se taisant lâchement, il se résolut à trahir la foi jurée. Une fois cette décision prise, il cessa d'être heureux; la paix dont il avait joui d'abord l'abandonna: il perdit sa gaîté, puis ses forces. Poursuivi sans cesse par des souvenirs importuns, il crut les éloigner

sans retour en détruisant de fond en comble le beau château qu'il ne voulait plus rendre à ses possesseurs légitimes. Il morcela et vendit ces immenses propriétés qui faisaient de Neuville un des plus riches domaines de la Guienne. Le pauvre put avoir un coin de terre auquel il demandât sa subsistance ; mon père, pour affaiblir sans doute le remords qui déjà l'agitait, se montra compatissant et bon ; on l'appelait le bienfaiteur du village. Soit qu'il se félicitât du bien qu'il avait fait, soit que le silence gardé par votre famille lui persuadât qu'elle avait péri tout entière, et qu'ainsi il n'avait à se faire aucun reproche, il retrouva un peu de calme, et bientôt toute préoccupation parut s'éloigner de son esprit ; tout amer souvenir, de son cœur. Il était heureux !... Mais un jour qu'une fête réunissait autour de lui ses parents et ses nombreux amis, on lui annonça la visite d'un jeune étranger. Il devina que c'était vous, par un de ces secrets instincts de l'âme qui ne trompent jamais ; car nous le vîmes pâlir, et quand il rentra, il était morne

et pensif. Quelques jours après, il tomba malade; d'affreux fantômes semblaient effrayer son délire; et il ne prononçait que des mots sans suite, sur lesquels il était impossible d'asseoir une idée positive. Il guérit cependant; mais son cerveau, affaibli par de violentes secousses, garda les traces de ce dérangement subit. Veuf depuis plusieurs années, il avait huit fils, son orgueil et sa joie; il les perdit l'un après l'autre, et seul je lui restai. Tant de malheurs achevèrent d'égarer sa raison, qu'il ne recouvra que huit jours avant sa mort. Alors seulement j'appris le crime que la crainte de me laisser pauvre, après m'avoir élevé dans l'abondance, lui avait fait commettre, et les horribles souffrances qui en avaient été la suite... »

Ici la voix du fermier se remplit de larmes, et il continua avec effort :

« Si vous aviez vu cet homme, dont la folie avait éteint le regard, blanchi les cheveux et sillonné le front, lorsqu'il était encore à la force de l'âge; si vous l'aviez vu se jeter tremblant aux pieds de son fils et lui faire jurer, sur l'image du Christ,

de réparer l'injustice qui, après avoir fait le malheur de sa vie, le précipitait dans la tombe et lui préparait, au-delà de la mort, des châtiments affreux, ah ! sans nul doute, monsieur, vous lui auriez tendu la main et vous lui auriez pardonné ! Ce pardon, je lui ai promis de l'obtenir pour lui, et je l'implore en ce moment !... » dit le paysan d'une voix entrecoupée et se disposant à prendre la posture d'un suppliant.

Henri s'avança vers lui et lui tendit la main.

« J'ai pardonné la faute, avant de connaître l'expiation et le repentir qui l'ont suivie, dit-il, touché de la tristesse du paysan autant que de sa piété filiale.

— Soyez donc béni mille fois ; car vous ne flétrirez point le nom de mon père, et son secret restera entre nous. Reprenez vos biens, j'ai juré de vous les rendre, et je ne les regrette point. Sans cette fortune nous aurions vécu heureux et sans reproche ; mon père serait encore au milieu de nous, il verrait croître sous ses yeux ses petits-enfants. Mais puisqu'il n'est plus, que du moins il repose en paix

maintenant que vous lui avez pardonné! Et si mon dévoûment peut vous faire oublier ses torts, voyez en moi le plus fidèle de vos serviteurs. »

Il y avait à la fois, dans les paroles de cet homme, tant de franchise, d'instance et de crainte de n'être pas accueilli, que Henri lui serra de nouveau la main, en lui disant :

« Vous serez mon ami, et non mon serviteur.

— Bien ! Henri, bien ! » dit Marie en essuyant une larme qui s'échappait de ses yeux ; puis, s'adressant au paysan, elle ajouta, de cette voix si touchante et si douce qui lui gagnait les cœurs :

« Une faute noblement réparée devient un titre à l'estime des gens de bien. Les sentiments dont vous faites preuve sont si rares, qu'un ami comme vous doit être précieux. Acceptez donc ce titre que vous offre mon frère, et dites-nous comment, à notre tour, nous pouvons vous faire oublier les maux dont nous avons, sans le savoir, été la cause. Votre père, plus faible que coupable, a été trop cruellement puni. C'est à nous d'adoucir, autant qu'il nous sera possible, le chagrin de son fils.

— Oh ! mademoiselle, je n'aurais jamais cru qu'on pût être aussi bonne que vous l'êtes : non-seulement vous pardonnez l'injustice, mais vous trouvez des excuses à celui qui l'a commise, et vous vous dites responsable des peines qui en ont été le châtiment. Merci, mademoiselle, merci pour mon père, qui, après votre généreux pardon, obtiendra sans doute celui d'en-haut ; merci pour moi, que vous relevez dans ma propre estime, en me jugeant digne de la vôtre. Et maintenant que j'ai rempli ma tâche, vous êtes chez vous, monsieur, reprit-il en s'adressant à Henri. Permettez-moi seulement d'y rester le temps nécessaire pour vous y installer, vous donner les détails indispensables sur la situation et les produits de vos propriétés, et enfin remettre entre vos mains les titres de cette fortune qui nous a tant fait de mal. 300,000 fr. déposés chez un notaire de Bordeaux, 100,000 fr. déposés chez un de Blaye, cette ferme, deux autres plus considérables, et le bois que vous apercevez d'ici, voilà ce qui vous appartient.

— Et que vous réservez-vous, mon ami ?

— N'ai-je pas des bras vigoureux ? Je trouverai partout du travail, et la terre ne laisse manquer de rien celui qui la cultive.

— Je le sais ; mais vous m'avez fait des offres de service, et comme je n'en suspecte point la sincérité, je suis en droit de les accepter. Personne n'est plus capable que vous d'administrer le bien que, jusqu'à présent, vous avez fait valoir ; restez donc chargé de ce soin ; car je n'habiterai point ce pays, et j'ai besoin qu'un brave homme, comme vous, y prenne en main mes intérêts. D'ailleurs, depuis vingt ans que vous travaillez pour moi, vous n'avez reçu aucun salaire ; c'est une dette que je tiens à acquitter : je vous cède donc cette ferme, afin qu'elle passe en toute propriété à vos enfants. Vivez y heureux et paisibles, en pensant quelquefois aux vrais amis que votre loyauté vous a acquis aujourd'hui. Ne refusez pas, et surtout ne me remerciez pas ; ce que je fais n'est qu'un acte de pure justice. Et si vous désirez aussi vivement que moi que nous soyons amis pour toujours, éloignez les souvenirs du passé ; car ils ne pourraient que nous attrister.

Je vous connais d'hier seulement ; pour moi votre vie commence là ; je vous regarde comme le réparateur d'une faute qui n'est pas la vôtre, et, je dirai plus, comme le bienfaiteur d'une famille victime, comme tant d'autres, de la fatalité d'une époque plutôt que du crime d'un individu. »

On frappa alors discrètement à la porte, et la femme du paysan se présenta. Ses traits gardaient les traces d'une émotion profonde, que la joie du présent n'avait point encore effacée.

« J'étais là, dit-elle aux jeunes gens, cachée dans la charmille ; j'ai tout vu, tout entendu, et je n'ai pu tarder plus longtemps à vous remercier de votre bonté pour moi et pour cet enfant, qui apprendra à balbutier vos noms aussitôt que celui de sa mère !... »

Marie s'inclina vers le visage rose et blanc du bel enfant qui lui souriait ; elle y déposa un baiser ; il lui tendit ses petits bras en faisant entendre un de ces premiers cris joyeux qui font battre de plaisir le cœur des mères. La jeune fille le prit et le couvrit de caresses, pendant que la paysanne disait :

« On dirait qu'il vous connaît et qu'il sent déjà ce qu'il vous doit ; c'est que l'enfant, si petit qu'il soit, comprend sa mère. Souris, souris toujours, mon bel ange, à ceux qui nous rendent aujourd'hui si heureux !...

— Femme, dit le paysan, qui, sous ses cils épais, sentait rouler une larme qu'il était honteux de laisser voir, vous avez été curieuse ; je ne sais si nos hôtes, ou plutôt nos maîtres, nous le pardonneront.

— Oui, oui, dit Henri ; mais ne parlez plus de maîtres ; voilà la seule chose pour laquelle je n'aurai point d'indulgence. Quant à la bonne ménagère, nous lui pardonnons, à une condition toutefois : c'est qu'elle nous préparera un déjeuner dont elle nous fera les honneurs avec autant d'amabilité qu'elle en a montré à son souper d'hier ; nous sommes levés depuis longtemps, et elle n'a encore songé à rien nous offrir. »

Pour toute réponse, la paysanne sourit et s'éloigna promptement. Marie la suivit, et le fermier, resté seul avec Henri, le pria de jeter un coup

d'œil sur les papiers qu'il était occupé à relire lors de l'entrée des deux jeunes gens.

Henri fut forcé d'y consentir ; mais, cet examen terminé, il fut convenu que le reste de la journée serait consacré au repos et à la joie.

Une semaine s'écoula promptement pour les bons paysans, contents d'avoir rempli un devoir, et pour Henri et Marie, dont l'avenir se montrait moins sombre, et qui avaient à se féliciter d'avoir retrouvé une fortune et gagné deux vrais amis.

Henri voulut que cette restitution restât tout-à-fait ignorée ; il fit dresser un contrat par lequel il acquérait, à l'exception de la ferme, les anciens domaines de sa famille.

Le frère et la sœur retournèrent en Lorraine, pour y passer quelque temps encore ; une noble idée était venue à Marie, et Henri s'y prêta de grand cœur.

Elle ne voulait pas qu'on vendît la chaumière où vivaient pour elle tant de souvenirs ; elle ne voulait pas non plus la laisser inhabitée ; car, recueillie, au jour du malheur, par la charité d'un

bon prêtre, elle pensait à ceux qui n'ont pas d'asile. Elle trouva le moyen de tout concilier et de donner une utile destination à la maisonnette qui, comme on se le rappelle peut-être, avait été reconstruite d'une partie de la somme qu'avait produite la vente du diamant du digne curé. Elle fit venir trois sœurs de charité qu'elle installa dans la chaumière, à la seule condition de n'y rien changer; car, devenue riche, elle avait rétabli toutes choses comme au temps du bonheur de la petite famille.

Tout autour du modeste bâtiment, elle en fit élever d'autres plus vastes et plus commodes, et, dans cet hospice, l'enfance et la vieillesse pauvre trouvèrent des soins tendres et empressés. Elle fit de son vénérable bienfaiteur le dépositaire de la somme qu'elle destinait à cette œuvre, et, après avoir reçu ses adieux et visité la tombe de Marthe, elle quitta le village où elle avait passé sa jeunesse. Elle alla avec son frère habiter Paris, où, comme elle le lui avait dit, les honneurs vinrent le trouver.

Dans ce cercle, si nouveau pour elle, Marie fut

admirée comme elle méritait de l'être ; elle y demeura modeste et simple de cœur comme elle l'avait été dans son humble hameau, heureuse seulement de pouvoir faire du bien et de charmer par sa tendresse les loisirs de son frère.

Une seule chose l'inquiétait : c'était la promesse de sa main faite à Léopold, et, sa nouvelle position rendant ce sacrifice inutile au bonheur de son frère, elle regrettait de l'avoir fait. Cependant elle croyait si bien connaître le cœur du jeune homme que tant de fois elle avait nommé son ami, qu'elle comptait sur sa générosité, pour la dégager d'une parole imprudemment donnée, et, tout entière à l'affection et à la reconnaissance qu'elle lui devait, elle oubliait souvent la crainte de le voir réclamer l'accomplissement de cette promesse, pour ne songer qu'aux circonstances qui causaient le silence de Léopold. On ne pouvait, en effet, accuser ni d'indifférence, ni d'oubli, ce jeune homme, dont la conduite chez Marthe avait été si noble, et que quelque malheur pouvait seul, disaient Henri et Marie, retenir loin d'eux.

CHAPITRE XI.

Laissons-les se perdre en conjectures sur le motif d'un si pénible retard, et, retournant sur nos pas, reprenons Léopold, que nous avons vu, il y a dix-huit mois, quitter la chaumière de Marie.

Il était parti pour obéir à un impérieux devoir, dont Marthe s'était faite l'organe ; il avait résolu de tout faire pour jouir du seul bonheur auquel il lui fût permis de prétendre, celui d'être le bienfaiteur de Marie. Marthe, vieille et infirme, pouvait laisser bientôt sans appui la belle et pure enfant dont elle

avait fait la sienne; il importait donc à Léopold de lui rendre un protecteur dans son frère.

Décidé à ne prendre aucun repos qu'il n'eût accompli cette tâche, Léopold gagna Vienne, où il ne voulait qu'embrasser sa mère et sa sœur. Hélas! toutes deux étaient mortes pendant son absence!..

Ces deux liens chéris qui l'attachaient à la vie, une fois brisés, il n'eut plus qu'un désir : rendre Henri à Marie. Il entreprit donc cette recherche avec toute l'ardeur, tout le mépris des dangers qu'il était nécessaire d'y apporter pour en assurer le succès. Il parcourut l'Autriche et passa en Russie, sans avoir pu recueillir un renseignement, si vague qu'il fût; mais plus cette entreprise lui paraissait difficile, plus son courage semblait augmenter.

Une année s'écoula; une année de fatigues, d'ennuis, d'inquiétudes, pendant laquelle aucune lumière ne vint guider les pas du voyageur. Il s'adressa, par l'entremise de l'ambassadeur d'Autriche, allié à sa famille, aux généraux russes,

pour savoir si Henri n'était point tombé en leur pouvoir ; il visita non-seulement les lieux devenus célèbres par les désastres de l'armée française, mais presque tout l'empire du czar, sans que rien lui rendît l'espoir. Triste, mais non découragé, il obtint l'autorisation de passer en Sibérie et de s'assurer par lui-même qu'on n'y avait point exilé son ami. Ni l'ennui des sollicitations, ni les longueurs de l'attente, ni la rigueur d'un affreux climat ne purent lasser sa constance.

Il arriva à Tobolsk et fut introduit auprès du gouverneur, qui, après l'examen des papiers que Léopold avait eu tant de peine à obtenir, visita avec lui les registres sur lesquels étaient inscrits les noms des captifs relégués par le pouvoir russe dans ces solitudes glacées. Il n'y trouva point celui qu'il cherchait et qu'il désirait ardemment y voir, puisqu'il lui apportait la liberté. Cette fois il sentit le découragement pénétrer dans son cœur. Tout ce que l'ami le plus dévoué, le frère le plus tendre aurait pu tenter, il l'avait fait pour le salut de Henri, et tout avait été inutile.

Il reprit tristement la route de l'Europe, ne sachant plus à quel parti s'arrêter. Ce voyage lui fut beaucoup plus pénible que ceux qu'il avait faits auparavant, parce qu'il n'avait plus de but. Cependant, soit par un dernier effort de l'espérance qui se mourait dans son cœur, soit par le désir d'avoir accompli sa tâche jusqu'au bout, il arrêtait, sur son chemin, les chefs chargés de conduire au-delà des monts Ourals les Français que le sort des armes avait remis entre leurs mains.

A la vue des pouvoirs dont il avait eu soin de se munir, les conducteurs de ces tristes convois le laissaient approcher des prisonniers et interroger du regard ces visages hâves et flétris.

Un jour qu'après avoir contemplé ce douloureux spectacle, il se retirait, plus sombre que jamais, un des chefs de l'escorte, qu'un long service n'avait pas encore rendu insensible aux souffrances des prisonniers, s'approcha de lui et le pria de lui dire le nom de celui qu'il avait mission d'arracher à la captivité.

« Si je le rencontre, dit-il, j'en informerai

monsieur, qui semble s'intéresser si fort à ce Français, quoiqu'il ne soit pas français lui-même.

— Si vous me le rendez, répondit Léopold, tout ce que je possède est à vous.

— Son nom ?

— Henri de Beauval.

— Il suffit. Monsieur peut compter sur mon zèle et mon exactitude.

— Henri de Beauval ! répéta un des prisonniers, en se soulevant avec effort de la charrette où les blessés et les malades étaient entassés, et en promenant autour de lui un regard presque éteint. Qui donc a prononcé ce nom? »

Léopold tressaillit. Mais ce n'était pas la voix de son ami, et un coup d'œil jeté sur celui qui venait de parler lui montra des traits tout-à-fait inconnus. Il crut toutefois qu'il allait apprendre de cet homme le sort de Henri, et son cœur battit de la crainte d'en recevoir une annonce de mort. Il se rapprocha vivement, et, l'espoir remplaçant promptement cette crainte, il s'écria :

« C'est moi, moi qui viens lui rendre la liberté !

Vous savez où il est, n'est-ce pas ? Dites-le vite, je vous en prie !..

— Hélas ! non, répondit le Français ; je ne le connais point, je ne l'ai jamais vu ; mais son nom m'est cher comme celui d'un frère, et je voulais vous demander s'il vit encore.

— Je le cherche depuis longtemps, et tout me porte à croire qu'il a péri.

— Sans revoir la France, sans retrouver sa sœur... reprit le prisonnier d'une voix entrecoupée. Pauvre Marie !..

— Mais qui donc êtes-vous, vous qui connaissez la famille de mon ami ? »

Le Français allait répondre, quand Léopold, après l'avoir un instant examiné, s'écria :

« Pierre !..

— Lui-même ! Mais comment savez-vous mon nom ?

— Marthe et sa fille me l'ont appris. »

La patience de l'officier préposé à la garde des captifs se lassait ; il pria Léopold de cesser une conversation qu'il ne pouvait tolérer, puisque ce

prisonnier n'était pas Henri de Beauval, et le convoi se remit lentement en marche. Léopold suivit à cheval le chariot qui emmenait Pierre, qu'il voulait revoir à la prochaine station.

Lorsqu'on s'arrêta devant la prison où l'on accordait une nuit de repos aux malheureux captifs, Léopold entra à leur suite; en considération de la haute faveur dont faisaient preuve les papiers qu'en toutes rencontres il faisait valoir, il obtint la permission d'entretenir celui auquel il s'intéressait.

Pierre, seul dans sa prison, était à demi-couché sur la paille humide; sa figure semblait plus pâle encore aux dernières lueurs qui tombaient d'un étroit soupirail, garni d'énormes barreaux. Il rêvait, et cette rêverie était bien amère; car deux larmes roulaient sur ses joues amaigries. Le pain noir du prisonnier était resté intact; mais la cruche d'eau, posée auprès de lui, était presque vide: la fièvre le dévorait. Au bruit que fit la porte en donnant passage à Léopold, il leva les yeux et, reconnaissant l'étranger qui leur avait parlé, il voulut aller au-devant de lui; mais,

brisé de fatigue, il ne put se lever. Léopold le vit et se hâta d'approcher.

« Je viens causer avec vous, lui dit-il.

— Soyez le bien-venu, si les nouvelles que vous apportez au captif sont bonnes, dit Pierre; si elles sont mauvaises, parlez encore sans crainte; car je suis prêt à tout. Dites-moi tout ce que vous savez... Ma mère vit-elle encore? Est-elle bien vieille et bien pauvre? Et Marie?... Où est-elle? Que fait-elle? Ignore-t-elle mes malheurs? Espère-t-elle encore me revoir? Oh! venez bien près, plus près de moi, vous qui les avez vues, qui leur avez parlé; venez que je vous voie aussi, que je touche votre main; car celui qui a vu ma mère et ma sœur et qui peut me faire entendre leurs noms chéris, devient un ami pour lequel je donnerais le reste de ma vie. »

Léopold s'inclina vers le prisonnier et lui tendit la main.

« Mais vous ne répondez point, reprit vivement Pierre; parlez, de grâce... Aurais-je donc perdu tout ce que j'aimais?...

— Les moments sont précieux, dit Léopold, imposant silence à son émotion ; ne les perdons pas en vains détails ; plus tard, je l'espère, nous nous reverrons. J'ai vu votre famille, lors de l'invasion de l'armée alliée, dont je faisais partie. Votre digne mère et votre fiancée vous attendaient en pleurant, et quand j'ai quitté la France, Marie m'a fait promettre de vous traiter comme un frère, si jamais je vous rencontrais. J'ai l'ordre de mise en liberté de Henri de Beauval ; mais je n'ai pas le vôtre ; je retourne à Saint-Pétersbourg, où je ne négligerai rien pour l'obtenir ; le gouverneur de cette prison, auquel j'ai parlé, consent à vous y garder jusqu'à mon retour. Et maintenant, adieu !... Espoir et courage !... »

Pierre, dans le transport de sa reconnaissance, avait retrouvé des forces pour se jeter aux pieds de Léopold, dont la voix avait prononcé les mots qui éveillaient les plus doux échos dans son cœur : liberté et famille.

« Vous ne me devez rien, lui dit Léopold en

le relevant ; je m'acquitte, en m'efforçant de vous sauver, d'un serment fait à la courageuse femme qui vous a servi de mère.

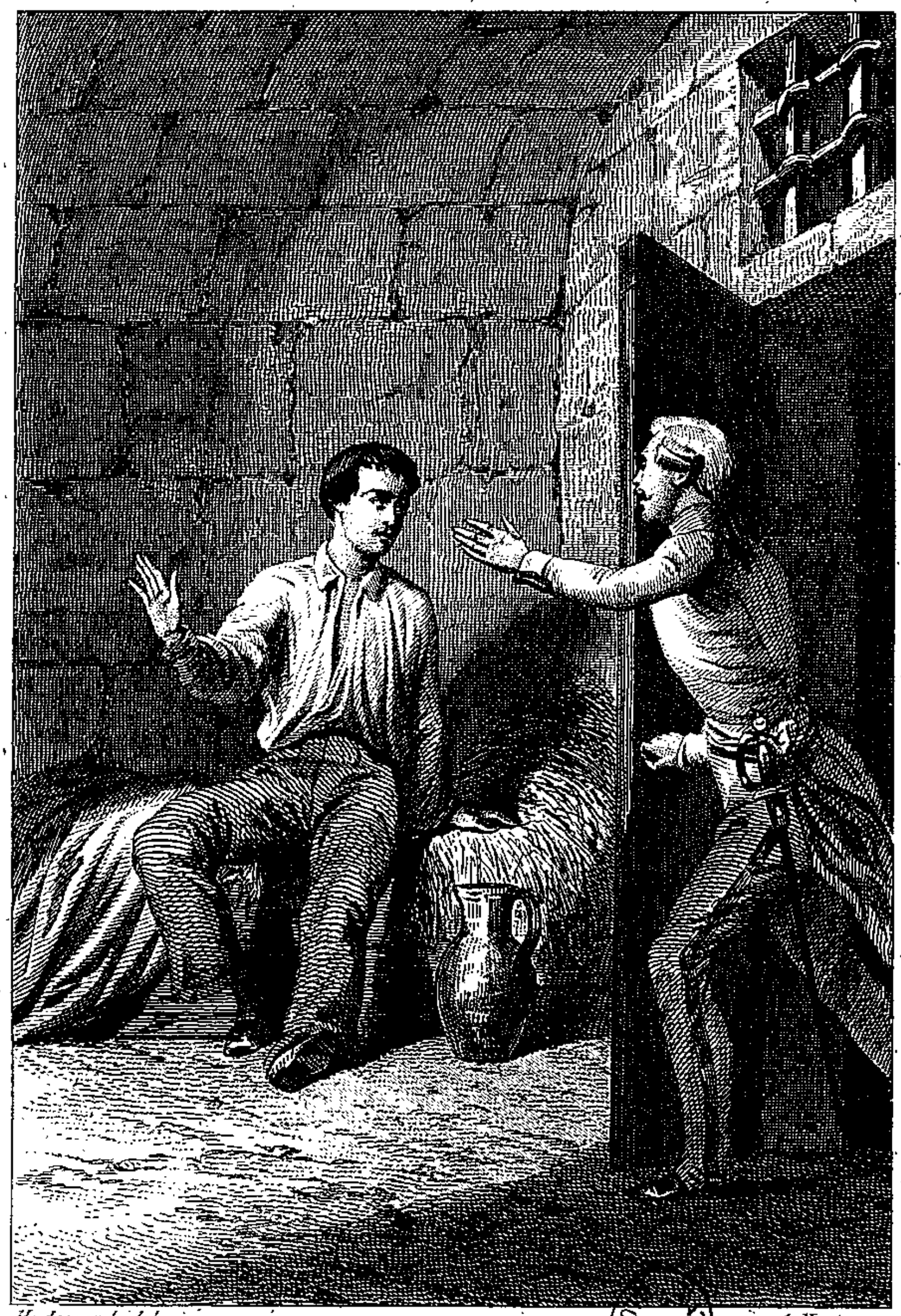
— Oh ! revenez, revenez bien vite, ou plutôt ne vous éloignez pas encore ; car vous ne savez pas combien j'ai besoin d'entendre parler d'elle et de Marie. Et quand vous ne pourriez réussir à me rendre à leur tendresse, je vous devrais encore, pour la consolation que vos paroles m'ont apportée, une reconnaissance éternelle.

— Je réussirai, je l'espère, mon ami, et si je n'ai pu retrouver pour Marie le seul reste de sa famille, à défaut de son frère, je lui rendrai du moins son époux. Elle est si digne d'être heureuse, que Dieu, dont la justice et la bonté sont infinies, exaucera vos vœux et les miens. Adieu, Pierre ; ne vous laissez point abattre par la souffrance ni par le chagrin, je vais travailler pour vous. »

Le quart d'heure qui avait été accordé à Léopold était depuis longtemps écoulé; les pas du geôlier retentirent, il agita le trousseau de clefs

qu'il tenait à la main, et, voyant que Léopold ne se pressait point d'obéir à ces muettes injonctions, il le prit par le bras et voulut le faire sortir. Cette fois, il ne fallait plus songer à résister. « Adieu, dit encore une fois l'Autrichien; je ne reviendrai que pour vous délivrer!... »

Et la porte du cachot se referma.



Pierre, vous êtes libre.

CHAPITRE XII.

Pierre attendit plus d'un mois, s'entretenant, pour adoucir ses ennuis et calmer ses inquiétudes, des nouvelles que Léopold lui avait données. Sa mère et sa sœur, il pouvait espérer de les revoir encore, grâce à l'intervention de ce généreux étranger. Oh! comme il le bénissait du fond de son cœur! Avec quel bonheur il se précipitait en pensée aux pieds de sa bonne et vénérable mère! Avec quelle joie il revoyait Marie et versait dans son âme les souffrances du passé! Avec quel trans-

port il recueillait l'expression de leur tendresse et contemplait la joyeuse ivresse avec laquelle on allait le recevoir au foyer ! Parfois, cependant, il n'osait arrêter son esprit à l'idée de cette délivrance prochaine; il craignait de s'abuser; car il sentait que, pour lui, une déception serait mille fois plus cruelle que la mort. De son côté, Léopold, parti le soir même pour solliciter, en faveur de Pierre, le crédit de l'ambassadeur d'Autriche, comptait, avec presque autant d'anxiété que lui, les jours qui s'écoulaient en vaines démarches, en supplications inutiles. Car il comprenait les angoisses du pauvre prisonnier, se rappelait la tristesse de Marie et ne formait qu'un seul vœu : les réunir et les voir heureux.

Il ne prit aucun repos qu'il n'eût obtenu ce qu'il désirait, et, la joie le rendant insensible à la fatigue, il reprit le chemin de la Sibérie et reparut enfin dans la prison où il avait laissé Pierre. Il lui avait dit en s'éloignant : « Je ne reviendrai que pour vous délivrer... » Aussi, quand Pierre le reconnut, il ne put que jeter un cri dans

lequel se confondaient l'inquiétude, l'espoir et le bonheur.

« Pierre, dit Léopold, vous êtes libre !... »

Et il reçut dans ses bras le pauvre jeune homme, incapable de supporter l'excès de sa joie. Cette étreinte fut toute fraternelle. Léopold goûtait l'incomparable bonheur d'avoir fait une action non-seulement bonne, mais noble et généreuse. Cet homme qui, penché sur sa poitrine, versait des larmes de reconnaissance, il venait de l'arracher, non pas à la tombe, où l'on ne souffre plus, mais à une destinée affreuse entre les plus affreuses, à un terrible esclavage, et il commençait à aimer Pierre pour le bien qu'il lui avait fait.

« Pierre, reprit-il affectueusement, tu es libre ; tu vas être heureux, tu reverras ton pays et ta famille !... Hâtons-nous de quitter ces lieux... Viens !... »

Et il entraînait le jeune Français, qui, accablé de son bonheur, semblait en avoir perdu le sentiment, et se laissait machinalement conduire par son nouvel ami. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent

franchi les vastes corridors humides et voûtés, le long desquels s'ouvraient de nombreux cachots, ce ne fut que quand les portes de la prison eurent crié sur leurs gonds et frémi sous leurs énormes verroux, que l'air vif et pur, le frappant au visage, le rappela tout-à-fait à lui.

« Libre! s'écria-t-il enfin, je suis libre!... Et c'est vous qui m'avez sauvé... Oh! merci! Je ne veux, je ne demande qu'un instant de félicité. Recevoir la bénédiction de ma vieille mère, dire à Marie que je n'ai cessé de penser à elle, entendre de sa bouche la même parole, puis mon sang, ma vie, tout vous appartiendra; car cette félicité, ce sera vous qui me l'aurez donnée.

— Rendez Marie heureuse, répondit Léopold, et nous serons quittes. »

Pierre, dont la santé exigeait de grands ménagements, trouva dans son libérateur l'ami le plus tendre et le plus empressé. Ses désirs étaient remplis, ses besoins satisfaits, avant même qu'il parlât. Léopold, toujours auprès de lui, épiait l'heure de son réveil, charmait l'impatience des

jours de repos qu'il lui avait imposés, s'étudiait à bannir l'inquiétude de son âme et lui présentait sans cesse l'avenir sous les plus riantes couleurs. Il tenait d'abord à Pierre, comme l'avare à son trésor ; car il voulait, en le rendant à Marthe, lui dire : « Ai-je fait ce que j'avais promis ?... Mais quand il put apprécier Pierre, qu'il lut jusqu'au fond de ce cœur si grand et si simple à la fois, il se prit à l'aimer sincèrement et à se dire, non plus comme autrefois : Elles seront heureuses ; mais bien : Ils seront heureux ! heureux par moi ! Que pourrais-je encore désirer ?...

Les jeunes gens employèrent les premiers jours de leur réunion à se raconter mutuellement leur vie ; avec l'amitié venait la confiance. Pierre apprit la misère de Marthe et le courage de Marie, et il s'attacha plus encore à Léopold, qui avait été leur bienfaiteur avant de devenir le sien. Puis ce fut à son tour de lui dire quel enchaînement de malheurs l'avait retenu si longtemps loin de tout ce qu'il chérissait, et l'avait amené jusqu'au jour où Léopold lui était apparu comme

l'ange de la délivrance. Il parlait avec attendrissement des périls auxquels l'avait arraché le dévoûment de Louis.

« C'était un ami comme vous, disait-il ; un cœur capable de comprendre tout ce qui est beau, grand et généreux. Mais, hélas ! qu'est-il devenu, ce frère que j'avais trouvé au jour de l'adversité, qui seul me soutenait, m'encourageait, me rendait l'espoir ? Si vous pouviez me dire qu'il vit encore, si vous l'aviez vu, ce serait un nouveau bienfait à ajouter à ceux que je vous dois déjà. Nous étions du même hameau, et il se nommait Louis.

—Je ne me souviens pas d'avoir entendu prononcer ce nom, dit tristement Léopold ; mais, vous le savez, mon ami, on ne doit désespérer de revoir que ceux qu'on a vus couchés dans la bière, puisque vous-même avez été si longtemps pleuré. Dites-moi où et comment vous avez été séparé de Louis, et peut-être en tirerons-nous quelque lumière sur son sort. »

Pierre secoua la tête en signe de doute et reprit :

« Comme je viens de vous le dire, Louis était né dans dans le hameau que nous habitions. C'était un de ces robustes paysans dont la constitution de fer peut lutter à la fois contre le chagrin, la fatigue et les privations. Assez fort, après les désastres de notre armée, pour regagner la France, il refusa, quelque prière que je lui en fisse, de m'abandonner, pour songer à sa propre sûreté. Une mère n'a pour son enfant ni plus de tendresse, ni plus de soins qu'il n'en eut pour moi. Un jour, il y a longtemps de cela, car bien des souffrances m'ont éprouvé depuis, j'étais si faible, si abattu, que je crus sentir la vie se retirer de moi. Depuis quarante-huit heures, nous n'avions plus de pain; il voulait en aller chercher; mais, persuadé que je ne vivrais pas jusqu'à son retour, je le retins; car il est affreux de mourir sans presser la main d'un ami... Toute cette douloureuse scène est présente à mon esprit comme si elle s'était passée hier seulement. Le vent était glacial et la neige tombait à flocons pressés. Autour de nous on ne voyait que des morts et des mourants, et dans le lointain

on entendait les pas des chevaux et les hourras des Cosaques. Louis, agenouillé près de moi, s'était dépouillé pour me couvrir, il essayait de me réchauffer en m'entourant de ses bras; mais mes yeux se fermaient et mes membres engourdis avaient déjà l'insensibilité du tombeau; je fis un effort pour dire quelques mots à mon ami, il y répondit par des pleurs; c'étaient mes adieux à ma mère et à ma sœur que je lui confiais. Je dis à Louis de prendre, pour la remettre à Marie, la croix d'or qu'elle m'avait donnée le jour de mon départ; il obéit. Bientôt un épais nuage voila tout-à-fait mes yeux, je sentis mon cœur défaillir et je tombai dans les bras de mon ami... Combien de temps je restai dans cet état? Je l'ignore. Comment j'en suis sorti? Dieu seul le sait. Je ne souffrais plus, je ne pensais plus, rien n'existait plus pour moi... Un frémissement parcourut enfin tout mon être; je respirai péniblement; mes yeux s'ouvrirent. Mais le même nuage qui les avait appesantis les obscurcissait encore. Je ne pus rien distinguer; mes idées étaient mortes, je ne savais

où j'étais et je ne me sentais vivre que par la douleur. Ce ne fut qu'après beaucoup d'inutiles essais que je pus enfin soulever ma tête et jeter autour de moi des regards étonnés.

Alors la connaissance me revint. J'appelai Louis... tout resta muet ; j'appelai de nouveau ; les sifflements aigus de la bise seuls me répondirent. J'aperçus alors un cadavre étendu près de moi et qu'en regardant au loin je n'avais pas remarqué d'abord. Je crus que c'était Louis et, l'amitié triomphant de ma faiblesse, je me soulevai pour aller à lui ; je retombai ; mais, après de longs et pénibles efforts, je me trouvai enfin sur mes genoux et tout près du soldat mort. Je me baissai vers lui ; mais ma vue encore troublée ne distingua point ses traits ou du moins me les fit prendre pour ceux de mon bon Louis. Sans force pour le pleurer, je me dis seulement : Nous mourrons ensemble !...

« Je voulus revoir une dernière fois la croix, seul souvenir de ma famille ; je la cherchai sur ma poitrine : elle avait disparu. Renouant le fil

de mes idées, je me rappelai l'avoir remise à mon ami. Je m'inclinai de nouveau vers le malheureux qui gisait à mes pieds, et cherchai sur lui l'image sainte. Bientôt je reconnus mon erreur. Celui qui dormait là était un des braves officiers de mon régiment, qu'une balle avait frappé au cœur; mais ce n'était pas Louis. La pensée de voir revenir bientôt ce bon frère me rendit quelque courage; je me persuadai que, manquant de tout, il avait profité de mon évanouissement pour chercher à se procurer ce qui nous était à tous deux si nécessaire. J'attendis longtemps; je commençais à défaillir encore, et cette fois, sans doute, j'aurais succombé sans une ressource inattendue. Je venais de m'assurer que le corps resté sans mouvement près de moi n'était réellement qu'un cadavre, lorsque j'aperçus à quelques pas de lui, et presque entièrement cachée par la neige, qui recommençait à tomber fine et serrée, une gourde... Une gourde, c'était la vie pour moi, si elle contenait encore quelques gouttes de cordial. Soutenu par l'instinct de la conservation qui se réveillait plus

vif au moment de l'extrême danger, je me traînai, en m'aidant des pieds et des mains, jusqu'à l'endroit où, peut-être, se trouvait mon salut. La gourde était débouchée, je la saisis en tremblant... Elle était bien légère. Ce moment fut pour moi plein d'une angoisse impossible à peindre. C'était la jeunesse et l'espoir luttant contre les horreurs d'une affreuse mort... Je secouai le flacon : un peu de liqueur y résonna... J'étais sauvé!... Je portai la gourde à mes lèvres et je me sentis renaître. Mais bientôt la faim, la faim dévorante rongea mes entrailles. Le hasard ou plutôt la Providence, que ma mère m'avait appris à invoquer, m'avait si bien servi, que j'espérai qu'elle ne m'abandonnerait pas. Le sac de mon voisin était à ses pieds, tout ouvert. Fortifié par le breuvage que je venais de prendre, je marchai jusque-là et, sous quelques misérables haillons, je trouvai les restes d'un pain noir et gelé. Je les saisis avidement, j'en suçai un morceau et, me sentant ranimé, je remerciai le Ciel de ce secours inattendu. J'attendis encore Louis ; mais il ne revint

pas... Ne vous étonnez donc point, cher Léopold, du tendre souvenir que je lui garde; car s'il a péri, c'est pour moi, et il a péri, j'en suis sûr; car jamais Louis ne m'eût abandonné...

— Ne désespérez pas, Pierre; bien des circonstances ont pu le forcer de s'éloigner de vous, ou l'empêcher de vous retrouver. Mais dites-moi comment, aussi faible que vous l'étiez, vous avez pu rejoindre l'armée.

— Je ne l'ai pas rejointe. J'étais à peine à quelques pas du lieu où s'était passé ce que je viens de vous conter, qu'un parti de Russes s'élança d'une clairière voisine. Je voulus mettre la main à mon épée; elle m'eût été d'un faible secours, il est vrai, mais du moins je serais mort glorieusement. Le fourreau était vide. Quelque ennemi, ou quelque Français désarmé s'en était emparé pendant le sommeil de mort qui avait pesé sur moi. Que faire?... Voir approcher des ennemis et ne pouvoir se défendre... Ils m'entourèrent, et, sur un signe de leur chef, je compris que, mes épaulettes de colonel leur exagérant

l'importance de leur capture, ils étaient décidés à me faire prisonnier. Toute lutte était impossible. Ils m'emmenèrent. Et depuis ce temps, jusqu'au jour où je vous ai vu, je n'ai cessé de regretter que la mort m'eût épargné.

— Et vous aviez tort, mon ami, vous le voyez. L'homme courageux, le chrétien surtout, ne désespère jamais de l'avenir et ne maudit jamais son existence, si triste et si pénible qu'elle soit; car il sait que Dieu peut, touché de sa résignation, laisser tomber sur lui un rayon consolateur. Et maintenant, Pierre, oublions ce douloureux passé, le bonheur va luire pour vous; vous retrouverez ceux que vous avez pleurés, et si vous ne devez point revoir Louis, dont vous avez si fidèlement gardé la mémoire, je tâcherai de le remplacer auprès de vous. »

Pierre pressa tendrement Léopold sur son cœur, en s'écriant : « Qu'ai-je donc fait pour mériter de tels amis ? »

On avançait lentement au gré de Pierre; Léopold le voulait ainsi, et, imposant silence à sa propre

impatience, il obligeait son ami à prendre tout le repos nécessaire au rétablissement de ses forces. Il avait deviné que, brisé par tant de souffrances physiques et morales, ce jeune homme n'avait retrouvé qu'une énergie factice qui bientôt l'abandonnerait. En effet, Pierre était à peine au tiers de la route, qu'il tomba malade. Léopold s'installa à son chevet, le soigna lui-même, le veilla toujours, ne pouvant se résoudre à le confier à personne. Quinze jours s'écoulèrent pour lui dans de terribles perplexités; enfin, la jeunesse de Pierre triompha du mal, et il fut déclaré hors de danger. Mais la convalescence devait être longue et exiger, peut-être, des précautions plus grandes encore que celles qu'avait réclamées la maladie. Léopold redoubla de soins et d'attentions; il sut être gai pour distraire son ami, sévère pour contenir son impatience, inflexible pour lui faire observer les ordonnances du médecin, bon et indulgent pour le consoler et lui pardonner de nombreuses exigences.

Ce fut alors que Léopold reçut, par l'entremise

du colonel de son régiment, la lettre de cet autre ami qu'il avait tant cherché, de Henri de Beauval. Il ne se méprit point sur le sentiment qui avait engagé Marie à permettre à son frère de disposer de sa main, et il s'applaudit d'avoir arraché à la captivité le compagnon de son enfance, celui qu'elle avait accepté pour époux. Quand la santé de Pierre permit aux deux amis de se remettre en marche, Léopold lui apprit qu'il avait reçu une lettre de France, et que Marie, ayant perdu sa mère adoptive, était sous la protection de son frère, que Dieu lui avait enfin rendu. Pierre donna des larmes à la bonne Marthe, qui avait été sa seule mère et dont la tendresse avait été si longtemps son bonheur. Léopold, qui ne savait pas être généreux à demi, lui cacha la proposition de mariage que contenait aussi cette lettre et, pour le consoler, il lui rappela que plus Marie avait eu de pertes à déplorer, plus elle avait besoin de la joie que Pierre seul pouvait lui apporter.

Ils franchirent enfin le Rhin, et Pierre remit le pied sur le sol chéri de la patrie. De là au

village où il avait laissé Marie, il n'y avait plus que trois jours de marche ; ces trois journées lui parurent longues comme trois mois. Quoi que Léopold pût lui dire, il n'osait croire au bonheur de retrouver cette sœur chérie. Aussi son cœur était serré par un indicible mélange d'espoir et de crainte, quand il aperçut le clocher du hameau. Bientôt la vue du riant paysage qui lui rendait présentes toutes les scènes de sa jeunesse, vint encore augmenter son émotion. Léopold n'était guère moins agité que lui. Tous deux avaient mis pied à terre à quelque distance du village et avaient laissé, attachés à un arbre, leurs chevaux paître l'herbe au bord de la route. Ils marchaient l'un près de l'autre, sans échanger une parole; seulement la main de Pierre cherchait de temps à autre celle de Léopold, qu'il serrait convulsivement.

Enfin, la maisonnette se montra devant eux, blanche et parée de verdure, comme ils l'avaient laissée; mais à côté de ce bâtiment s'en étaient élevés d'autres plus vastes et plus beaux. Les jeunes gens traversèrent le jardin, passèrent le pont jeté

sur le ruisseau limpide et se trouvèrent à la porte de la chaumière. Pierre souleva, en tremblant, et laissa retomber un marteau qu'on y avait récemment placé, et attendit, respirant à peine. Quelques secondes s'écoulèrent, et une sœur hospitalière parut.

« Que désirez-vous, messieurs ? » leur dit-elle.

Trop ému pour répondre, Pierre en laissa le soin à Léopold. Mais quand celui-ci commença de parler, la voix douce et grave de la religieuse l'interrompit, en disant :

« Vous paraissez fatigués, messieurs ; entrez, je vous en prie ; cette maison est ouverte à tous ceux qui ont besoin de repos. »

Les jeunes gens se rendirent à cette invitation, qui allait au-devant de leurs désirs, et pendant que Léopold expliquait à leur introductrice le motif de leur visite, Pierre remarquait avec attendrissement que la maison, toute neuve cependant, avait été reconstruite et ornée comme l'ancienne, et que les meubles, qu'on voyait être de fraîche

date, avaient conservé la forme et la place de ceux qui décoraient, aux jours du bonheur, la modeste et riante habitation. Des larmes lui vinrent aux yeux quand il aperçut, dans la petite salle voisine, le fauteuil de Marthe, auprès de la fenêtre où elle venait s'asseoir ; il oublia un instant Marie, qui, guidée par la mémoire du cœur, avait présidé à l'arrangement de ces deux pièces. Tout entier au souvenir de la femme vénérable qui lui avait servi de mère, il s'approcha du vieux meuble et, sans que sa volonté eût part à ce mouvement, il se laissa glisser sur ses genoux et, appuyant au fauteuil sa tête cachée dans ses mains, il paya à la digne amie de son enfance, à la femme forte et dévouée qui l'avait élevé, le tribut de sa tendresse et de sa reconnaissance.

Léopold, après l'avoir laissé un instant à ces pieuses pensées, l'appela et lui dit ce qu'il avait appris de la bonne sœur : Marie, devenue la bienfaitrice du village, l'avait quitté avec son frère, et le vieux curé connaissait seul le lieu qu'elle habitait.

« Il faut le voir, » dit Pierre, plein de joie de retrouver ce digne ami de son enfance.

Il était déjà tard. Le bon vieillard, seul dans sa chambre, se chauffait les pieds comme de coutume, quand Gertrude, ouvrant doucement la porte, introduisit les jeunes gens, avec lesquels, attendu son privilége d'intendante fidèle, mais tant soit peu curieuse, elle avait d'abord renouvelé connaissance.

Léopold s'inclina devant le prêtre, Pierre courut se jeter dans ses bras. Le digne homme lui rendit ses caresses et dit ensuite :

« C'est un de mes enfants qui vient ainsi à moi; mais quand les yeux du père sont affaiblis par l'âge, la voix seule du fils peut le faire reconnaître. Parlez donc, mon enfant. »

Gertrude, qui avait voulu être présente à cette scène, s'approcha alors et dit :

« C'est Pierre, monsieur le curé, ce bon petit Pierre que vous aimiez tant; je l'ai reconnu tout de suite, moi.

— Allons donc, ma pauvre Gertrude, fit le

vieillard avec un sourire incrédule et triste à la fois, je vous ai déjà dit bien des fois que les morts ne reviennent point.

— Et cependant c'est Pierre, dit le jeune homme d'une voix émue ; c'est Pierre qui, après de longues souffrances, revoit aujourd'hui son père et son meilleur ami. »

Le bon curé tressaillit au son de cette voix bien connue, et, comme il hésitait encore, Pierre se jeta de nouveau à son cou, en disant :

« Ne voulez-vous donc point reconnaître votre enfant bien-aimé, celui que vous avez élevé, instruit et consolé, celui qu'avant son départ vous avez béni comme devant être l'époux de Marie, cette autre enfant de votre cœur ?... »

Le digne homme s'écria enfin : « Oh ! oui, c'est toi, Pierre ; je te reconnais maintenant. Oh ! voilà l'un des plus beaux jours de ma vie ! » Et il serrait Pierre sur son cœur. « Mon Dieu ! ils seront donc heureux, ces deux chers enfants, et je verrai leur bonheur ! Car tu viens la chercher, n'est-ce pas, mon fils, cette bonne et douce Marie,

à qui un jour, en présence de ta mère, qui maintenant est au ciel, et de moi, votre ami à tous, tu as promis de donner un jour ton nom?

— Oui, je viens la chercher; car je n'ai point oublié ma promesse, car le souvenir de la vertueuse enfant qui m'attendait au foyer m'a soutenu au milieu des plus cruelles douleurs. Mais je ne l'aurais jamais revue, mon père, sans le généreux dévoûment de l'ami que je vous présente. »

Il amena Léopold au vieillard, qui le reconnut aussitôt à son accent étranger. Un léger nuage passa sur son front; car il savait ce que Henri avait écrit au jeune Autrichien. Il lui prit la main, cependant; mais Léopold, devinant ce qu'il pensait, se hâta de lui dire :

« Pierre est digne de Marie; je rends grâces au Ciel, qui m'a choisi pour les réunir. »

Le curé sourit, de l'air d'un homme qui comprend qu'il y a un secret à garder, et il reprit, sans que Pierre, tout occupé de ses pensées, eût pu rien remarquer :

« Vous êtes chez vous, Pierre, ainsi que monsieur... son nom m'échappe; mais son souvenir est resté là, fit-il en montrant son cœur; car c'est un digne et bon jeune homme. Gertrude, va préparer à souper à ces enfants. Pendant ce temps nous causerons; car je les crois aussi affamés de nouvelles que de nourriture. Dieu a rappelé Marthe, mon fils; elle avait assez souffert et assez fait de bien. Marie a retrouvé son frère, puis sa fortune; elle le méritait. Elle est à Paris, je vous donnerai son adresse.

— Et Louis? dit Pierre, après avoir écouté ces premiers détails.

— Mort, mon enfant! mort à Waterloo, après s'être acquitté de la triste mission dont vous l'aviez chargé! »

La veillée se prolongea jusqu'à onze heures. C'était une grande infraction aux habitudes du vieillard; mais, comme on le disait, la joie du retour de l'enfant qu'il avait cru mort le rajeunissait; on avait d'ailleurs de part et d'autre tant de choses à s'apprendre, que le temps s'écoulait

avec rapidité ; aussi Gertrude répétait pour la vingtième fois à son maître qu'il était tard, quand il se décida à congédier les jeunes gens.

Le lendemain, à son réveil, Léopold courut à la fenêtre, espérant voir encore la chaumière où il avait passé quelques jours. Mais la vue lui en était dérobée par la vieille église, autour de laquelle on voyait, éparses sur les ondulations du terrain, des croix de pierre et de bois, des couronnes de fleurs et des bouquets de buis, dernière parure des tombeaux. A l'un des angles du cimetière, il aperçut son ami. Pierre versait quelques larmes silencieuses. Les bras croisés sur la poitrine, il semblait plongé dans une méditation profonde. Léopold alla, lui aussi, s'incliner près des restes mortels de cette femme qui, bonne sans faiblesse, lui avait montré la route du devoir, et en face de cette tombe, il sentit que la vraie félicité n'est pas dans l'ivresse des passions, mais dans la joie de les avoir vaincues.

Tous deux dirent adieu à ce coin de terre ignoré, où reposait, sans faste, celle qui n'avait vécu que

pour faire du bien. Pierre en emporta un souvenir plein de tristesse et de douceur ; Léopold, un profond mépris des plaisirs que la mort nous enlève. Son cœur, froissé dans ses plus douces affections, déçu dans ses plus chères espérances, aspirait au bonheur calme, mais solide, qu'il commençait à entrevoir comme le partage de celui qui, renonçant à l'amour de soi-même, ne veut consacrer les courtes années d'ici-bas qu'à la félicité des autres.

Les deux amis prirent congé du bon vieillard. La matinée était superbe : les rayons d'un beau soleil d'automne doraient les feuilles encore vertes des arbres d'alentour et les grappes violettes de la vigne; tout était gai au village; mais Pierre n'y voulut point entrer, puisqu'il n'y devait pas trouver Louis.

Paris se montra enfin aux yeux des voyageurs. Ni l'un ni l'autre n'avaient encore vu cette ville si admirable dans sa beauté et sa richesse, si hideuse dans sa laideur et sa misère; mais tous deux, préoccupés d'une même pensée, mus par un même désir, ne donnèrent à l'incomparable cité que des

regards distraits. En moins d'une heure ils arrivèrent à l'adresse indiquée par le bon curé. Il fut convenu que Pierre attendrait, pour se présenter, que Léopold eût prévenu Marie de son retour.

Il cherchait encore le moyen de lui apprendre cette bonne nouvelle sans lui causer une trop violente émotion, lorsque Marie et son frère se précipitèrent à sa rencontre.

« Nous t'attendions, lui dit Henri, en lui montrant un lettre restée tout ouverte sur un meuble.

— Je sais tout ce que je vous dois, mon ami, et j'ai voulu vous en remercier avant de vous demander où est celui que vous avez sauvé... fit Marie.

— Dans cinq minutes il sera ici, répondit-il. Je voulais vous annoncer son retour...

— Lisez, dit Marie. » Et elle lui remit la lettre : Léopold reconnut l'écriture du bon curé.

« Ma fille, disait cette lettre, Dieu m'envoie, avant de mourir, la plus grande joie qu'il me soit permis de goûter, et je veux vous en faire part. Un ami que nous avons pleuré longtemps ensemble, votre bonne mère, vous et moi, nous est rendu...

Je l'ai vu, je l'ai embrassé... Courage, Marie... Vous rappelez-vous, ma fille, combien de fois je vous ai dit : Le Seigneur éprouve les siens ; mais sa puissance et sa bonté sont si grandes, qu'il console abondamment ceux qui se soumettent à sa sainte volonté, et leur rend quelquefois plus de bonheur qu'il ne leur en avait ravi ? Eh bien ! Marie, je ne me trompais pas. Dieu vous a fait retrouver votre frère, puis la fortune de vos ancêtres ; aujourd'hui il vous ramène un ami... Léopold est en France ; mais il n'y est pas revenu seul... Il cherchait votre frère, il cherchait Henri... C'est bien votre frère qu'il a rencontré... mais ce frère, c'est Pierre... J'ai voulu être le premier à vous annoncer cette nouvelle : d'abord par égoïsme ; vous savez que je suis égoïste ; puis parce que je craignais que leur émotion ou leur empressement ne vous devînt funeste ; enfin et surtout, ma fille, parce qu'il faut que vous rendiez grâces à Dieu avec moi de la bonté dont il a fait preuve envers vous. Aimez-le et servez-le toujours ce Dieu si bon qui récompense ainsi votre courage et votre résigna-

tion. Léopold et Pierre suivront de près ma lettre. Faites qu'ils me pardonnent de les avoir devancés. »

Pendant que le jeune Autrichien lisait cette lettre, Marie, pâle et tremblante, soulevait le rideau d'une fenêtre donnant sur la rue.

« Le voilà ! s'écria-t-elle enfin.. ! C'est lui... »

Pierre parut.

Il est des scènes que la plume ne doit point essayer de retracer; car elle n'a point de paroles pour les redire, point de couleurs pour les peindre. Celui qui a éprouvé de telles émotions ne peut s'expliquer comment elles n'ont pas brisé les liens de son âme, qu'en disant : On ne meurt donc pas de joie !

Marie n'oublia point le vœu du bon curé. La famille réunie revit le pauvre hameau, et le jeune couple fut bénit par le digne vieillard.

Pierre avait été ambitieux ; mais cette ambition s'était éteinte. Il se contenta de conserver sans tache le nom de ses pères, que Henri lui avait rendu, et, renonçant à la gloire pour le bonheur,

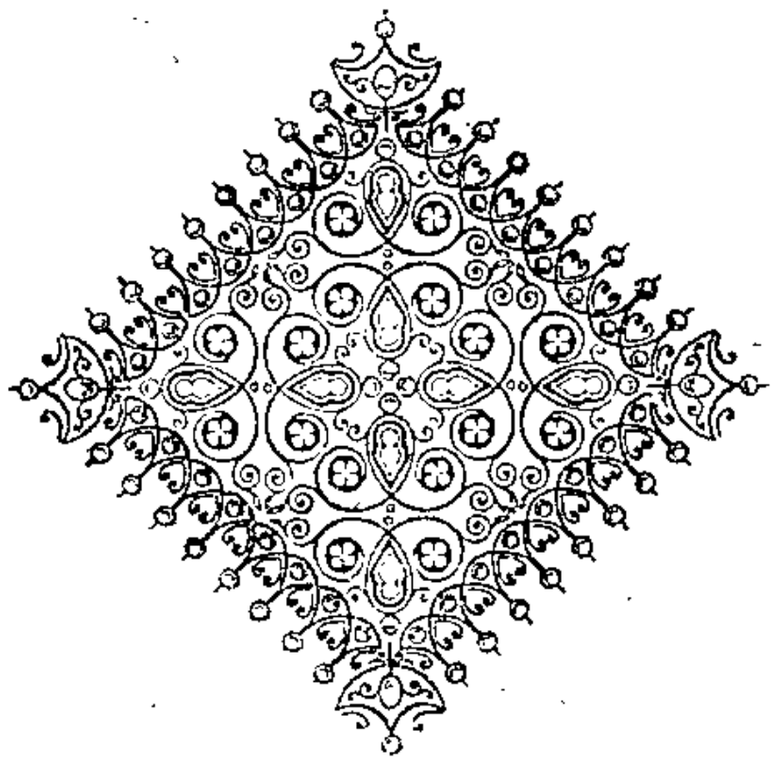
il se fixa avec Marie dans le village où Marthe les avait élevés.

Henri continua de chercher dans le bruit et l'agitation l'oubli de ses chagrins. Plus sage que lui, Léopold, après avoir goûté les joies du dévoûment, n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir : faire chaque jour un peu de bien. Il devint l'aide et l'ami du bon curé. La douce et pure morale du vieillard, répondant aux sentiments intimes du jeune officier, acheva de graver dans son cœur les admirables exemples du divin maître et de développer les vertus évangéliques. Et quand, chargé d'ans et de bonnes œuvres, le digne homme se sentit mourir, il confia à Léopold, devenu prêtre à son tour, la sainte mission qu'il avait commencée : prier, aimer et consoler. Aujourd'hui, béni des malheureux dont il s'est fait le père, chéri de Pierre et de Marie, dont il est resté le frère, il remercie la Providence de la part qu'elle lui a faite ; car il reconnaît que la vie est douce à qui sait la remplir par des bienfaits.

La croix de Marthe est toujours debout, ombra-

gée par un saule à sombre verdure, et sa maisonnette, pieusement conservée, se voit tout près du château de ses enfants. Tous deux y viennent souvent encore chercher la solitude et ces souvenirs d'une heureuse et pure enfance dont le cœur se berce délicieusement jusqu'au déclin de la vie.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

FIN.

ROUEN. Imp. MÉGARD et Cie, Grand'Rue, 156